

# James Hadley Chase

## Méfiez-vous, fillettes !



folio  
policier

# James Hadley Chase

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
475, boulevard De Maisonneuve Est.  
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

## Méfiez-vous, fillettes !

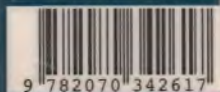
Traduit de l'anglais par Jacques Legris

S'il n'avait pas fait si chaud à Saint Louis cette nuit-là, si deux journalistes ne s'étaient pas soulés pour l'oublier au point de tout croire possible, s'ils n'avaient pas eu l'idée d'appeler un taxi pour se réfugier dans le seul endroit frais sur des kilomètres à la ronde, si le chauffeur n'était pas entré avec eux dans la morgue et n'avait pas soulevé le drap cachant le corps voluptueux d'une jeune prostituée, s'il n'y avait pas eu cet instant trouble où les tabous les plus forts peuvent sauter, alors Philips ne se serait sans doute jamais assis dans la fraîcheur blanche des carrelages pour raconter l'étonnante histoire de Raven et Sadie Perminger...

Né à Londres en 1906 et mort en 1985, James Hadley Chase reste un monument au nom omniprésent dans la mémoire collective. On lui doit notamment *Eva*, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* et *La chair de l'orchidée*. Le succès phénoménal de ces romans a largement contribué au succès de la Série Noire lancée en 1945 par les Éditions Gallimard.

Photo © plainpicture / Tuomas Marttila (détail).

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



9 782070 342617



3 2002 5108 1097 9

ISBN 978-2-07-034261-7

A 34261



catégorie

F8

folio  
policien

James Hadley Chase

Méfiez-vous,  
fillettes !

*Traduit de l'anglais  
par Jacques Legris*

Gallimard

*Titre original :*

MISS CALLAGHAN COMES TO GRIEF

© *James Hadley Chase, 1948.*

© *Éditions Gallimard, 1949, pour la traduction française.*

James Hadley Chase est le pseudonyme le plus connu du Britannique René Brabazon Raymond, né à Londres le 24 décembre 1906. Courtier en librairie à l'âge de dix-huit ans, consciencieux et ayant l'habitude de lire les ouvrages qu'il vendait, il note l'engouement du public anglais pour les récits de gangsters américains et s'intéresse aux œuvres de Steinbeck, Hemingway ainsi qu'à la nouvelle esthétique américaine *hard-boiled* illustrée par les ouvrages de Dashiell Hammett. Son premier roman, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, paru en 1939 et écrit, dit la légende, en six week-ends à l'aide d'un dictionnaire d'argot américain, est très vite un best-seller. Ce titre, enrichi d'une suite en 1948, *La chair de l'orchidée*, deviendra l'un des fleurons de la Série Noire imaginée par Marcel Duhamel en 1945. Près de quatre-vingt-dix romans et un recueil de nouvelles suivront dont *Eva*, un autre grand classique destiné à marquer l'histoire du genre. James Hadley Chase est mort le 5 février 1985. Une quarantaine de films ont été adaptés de son œuvre caractérisée par le pessimisme de son univers, la qualité de ses intrigues et le refus du récit psychologique classique au profit d'une narration plus visuelle, privilégiant l'action comme étant encore le meilleur moyen de connaître l'âme de ses personnages.

## PROLOGUE

La nuit était chaude, d'une chaleur d'étuve qui faisait ruisseler les corps et rendait les chiens fous. Il avait fait chaud toute la journée et même après le coucher du soleil, les rues étaient étouffantes. Philips du *Saint Louis Banner*, un type grand et mince, avec des yeux mélancoliques et des cheveux en broussaille, était en train de se saouler dans un coin écarté du Club de la Presse. Franklin, un reporter de passage, lui trouvait l'air d'un poète raté.

Philips desserra sa cravate et défit son col. Il reposa son verre d'une main tremblante et un peu de whisky se répandit sur la table.

— Quelle nuit ! s'exclama-t-il. Il est quelle heure, Franky ?

Franklin était pâle de fatigue et ses yeux étaient lourds et congestionnés. Il consulta sa montre :

— Minuit passé, dit-il.

Sa tête retomba avec un bruit sourd contre le dossier de cuir.

— Quoi ? Minuit passé ? répéta Philips en s'agi-

tant nerveusement. C'est moche. Qu'est-ce que je vais prendre ! Tu sais où je devrais être ?

Franklin dut faire un effort pour secouer négativement la tête.

— J'avais un rancard avec une fille, ce soir, expliqua Philips en s'épongeant le visage et le cou. Et en ce moment, la petite est en train de poireauter. Elle va être dans une de ces rognés !

Franklin poussa un vague grognement.

— Franky, mon vieux, j'peux pas y aller ! Je sais que c'est vache, mais par une nuit pareille, c'est trop demander. Non, vraiment, ça, je pourrais pas !

— Tu me casses les pieds, gémit Franklin, en essuyant la sueur de son cou. Parle-moi plutôt de crever de froid dans un grand frigidaire.

Philips se souleva lentement et une faible expression d'intérêt apparut sur son visage mince.

— Mais c'est pas si bête, dit-il.

D'un geste d'ivrogne, il tapota Franklin dans le dos.

— Oh ! dis donc, il a quelque chose dans le crâne, le gars ! J'aurais pas dû te charrier comme ça. T'as de l'idée, faut dire ce qui est...

— Reste assis, dit Franklin avec humeur en le repoussant. T'es cuit.

Philips secoua la tête avec solennité.

— Allez, viens, mon vieux, dit-il, tu m'as donné une idée.

— Je bouge pas, je reste ici.

Philips le saisit par le bras et l'arracha à son fauteuil :



— J'vais te sauver la vie, dit-il. On va prendre un taxi et passer la nuit à la morgue.

Franklin resta bouche bée.

— Pas si vite, répondit-il. Si tu crois que je vais roupiller avec une bande de macchabs, t'es marteau.

— Qu'est-ce ça peut foutre ? Ils vont pas te bouffer ! Tu t'rends compte : on va être au frais !

Franklin hésita.

— Bon, dit-il en s'agrippant à la table, mais j'aime pas beaucoup ça. Tu crois qu'on pourra entrer ?

Philips cligna de l'œil :

— Bien sûr qu'on pourra. Je connais le type. C'est un bon gars, il dira rien. Et maintenant, amène-toi.

Le visage de Franklin s'illumina brusquement :

— D'accord, fit-il. Au fond, c'est pas une mauvaise idée.

Dehors, ils hélèrent un taxi. Le chauffeur leur lança un coup d'œil soupçonneux.

— Où ça ? demanda-t-il, n'en croyant pas ses oreilles.

Philips poussa Franklin dans la voiture :

— À la morgue, répéta-t-il patiemment. Tant qu'à crever, autant être sur place. Ça sera plus commode pour tout le monde. T'as saisi, mon vieux ?

— Écoutez, camarades, dit le chauffeur en quittant son siège. Ce qu'il vous faut, c'est pas la morgue, c'est de rentrer chez vous. Laissez-vous faire. J'ai l'habitude des soûlauds, et je m'occuperai de tout. Où c'est que vous habitez ? Allons,

soyez raisonnables. Je vais vous mettre au lit en deux temps, trois mouvements.

Philips lui lança un coup d'œil, puis rentrant la tête dans le taxi dit à son compagnon :

— Dis donc, y a ce type qui veut coucher avec moi.

— Il te plaît ? demanda Franklin.

Philips se retourna vers le chauffeur :

— J'sais pas. Il a pas l'air mal.

Le chauffeur s'épongeait le visage avec sa manche :

— Voyons les gars, supplia-t-il. J'ai pas dit que je voulais coucher avec vous !

Philips monta dans le taxi :

— Il a changé d'avis, dit-il d'un ton lugubre. Mais moi, je suis pour lui botter les fesses.

— C'est p'têt' mieux ainsi, répondit Franklin. J'ai l'impression qu'il sent le faisandé ; t'aurais pas aimé ça.

Le chauffeur se rapprocha de la vitre :

— Où allons-nous, patron ? demanda-t-il, avec ce qu'il croyait être une voix apaisante. C'est pas le moment de rester là à déconner, il fait trop chaud, sacré bon Dieu !

— À la morgue, dit Philips en se penchant par la portière. Tu comprends pas ? C'est le seul endroit frais dans cette putain de ville et c'est là qu'on va.

Le chauffeur hocha la tête.

— Vous pourrez pas, dit-il. On vous laissera pas entrer.

— De quoi ? Tu parles qu'ils me laisseront entrer. Je connais le préposé.

— Sans blague ? Vous pourriez pas me faire entrer aussi, patron ?

— Et comment ! Je pourrais faire entrer n'importe qui. Reste pas là à gaspiller de l'air. En route !

Franklin dormait quand ils arrivèrent. Philips le saisit à bras-le-corps et le tira du taxi.

— Qu'est-ce que tu fais de ta caisse ? demanda-t-il au chauffeur.

— J'vais la laisser là. Ça ne risque rien.

Ils pénétrèrent dans la morgue d'un pas vacillant, mais en braillant à tue-tête. Le gardien lisait son journal derrière le comptoir qui séparait la salle de réception du dépôt mortuaire. Il leva la tête, ahuri.

— Salut, Joe, dit Philips, je te présente deux copains.

Joe posa son journal :

— Qu'est-ce que c'est que ce barouf ? fit-il.

— On passe la nuit ici, répondit Philips. T'as qu'à nous considérer comme des macchabs.

Joe se leva. Son gros visage bouffi exprimait la colère :

— Tas de soûlauds, dit-il. Je vous conseille de vous tirer. J'ai pas le temps de faire joujou avec vous.

Le chauffeur fit mine de repasser la porte, mais Philips l'arrêta.

— Dis-moi, Joe, questionna-t-il. Qui c'était la belle pépée avec qui t'étais hier soir ?

Les yeux de Joe s'arrondirent :

— T'as pas pu me voir avec une gonzesse, fit-il, gêné.

Philips sourit :

— Fais pas le veau. Cette fille avait une paire de nichons à y coller une muselière, et avec ça des guibolles à provoquer des embouteillages. Bon sang, quelle souris !

Il se tourna vers ses deux compagnons :

— Vous n'avez jamais rien vu de pareil ! Quand je pense que ce mec a une pauvre femme qui reste à la maison sans rien faire, et que lui, pendant ce temps, il se balade avec une vrai bombe, je vous dis, ça me tue !

Joe ouvrit le loquet et tira à lui la petite porte du comptoir :

— Ça va, dit-il avec lassitude. Descendez. C'est une foutue blague et vous le savez aussi bien que moi, mais je veux pas prendre de risques. Une histoire pareille, ma vieille serait trop contente d'y croire.

Philips sourit :

— On y va, les gars, dit-il.

À la suite, les deux autres descendirent un long escalier de marbre. Lorsqu'ils arrivèrent en bas, une légère odeur de renfermé et de décomposition les saisit à la gorge. Philips ouvrit une lourde porte d'acier et l'odeur de formol s'intensifia. Ils pénétrèrent dans une vaste salle. Après la chaleur de l'extérieur, le passage dans l'atmosphère glacée du dépôt leur parut presque trop brutal.

— Brr ! fit Franklin, j'ai les poils de l'estomac qui sont pleins de givre.

À l'exception de quatre bancs de bois, la salle ne contenait que des placards de métal noir, alignés le long des murs.

— À moins de le savoir, dit Philips, on ne devinerait jamais qu'ils sont pleins de macchabs, ces placards. J'aime bien venir ici. Je m'assois, je suis au frais et c'est pas eux qui me dérangent.

Le chauffeur enleva sa casquette graisseuse et se mit à la tortiller entre ses doigts :

— C'est ici qu'ils gardent les corps ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un murmure.

Philips opina du chef et alla s'installer sur l'un des bancs :

— Oui, c'est ici, dit-il ; mais vous êtes pas obligés d'y penser. Mettez-vous à l'aise et roupillez.

Sans quitter les placards des yeux, le chauffeur s'assit avec circonspection ; Franklin, hésitant, resta debout.

— Je me demande si Joe me laisserait téléphoner à la petite pour lui dire de venir ici, dit Philips d'une voix ensommeillée. On serait sûrs de pas s'embêter...

Il secoua la tête :

— Non, il ne voudra pas.

Il poussa un léger soupir et s'installa plus confortablement.

— Éteins la loupiote, Franky, tu veux ? La lumière me fatigue les yeux.

— T'es pas tombé sur la tête ? Tu crois que je vais rester dans le noir, non ? répondit Franklin. Cet endroit me fout les jetons. Tant que je peux voir les placards, ça va encore, mais dans le noir... Minute ! Pour un peu, je verrais les crevés sortir de leurs boîtes pour me tirer les pieds...

Philips se redressa.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment veux-tu qu'un macchab sorte de son placard ?

— Je dis pas qu'il le ferait, je dis que j'en aurais l'impression...

— Fais pas l'andouille.

Philips se mit debout.

— Maintenant, je vais vous montrer quelque chose. On va en regarder quelques-uns.

Franklin eut un mouvement de recul.

— Je veux pas les voir, dit-il précipitamment. C'est déjà assez sinistre comme ça, sans qu'on ait besoin de les regarder.

Philips s'approcha d'un placard et ouvrit un tiroir qui coulissa silencieusement sur ses glissières huilées. Un grand nègre était étendu dans le compartiment. Ses yeux étaient exorbités, et une langue rose pointait entre ses dents. Philips repoussa précipitamment le tiroir.

— Il a été étranglé, celui-là, dit-il d'une voix mal assurée. Faut qu'on essaye un autre, ou j'en rêverai.

Le chauffeur se rapprocha, mais Franklin préféra s'asseoir sur un banc. Philips ouvrit un autre tiroir. Un homme d'âge moyen, au menton hérissé de barbe, leur apparut.

— On penserait jamais qu'il est crevé, pas vrai, patron ? demanda le chauffeur.

Philips repoussa le tiroir :

— Tu parles ! Il a l'air d'avoir été empaillé. Allons jeter un coup d'œil aux filles, ajouta-t-il en traversant la salle.

— Ça, c'est une idée, patron, dit le chauffeur dont le visage s'illumina. Pouvez pas les découvrir ?

Philips regarda Franklin.

— Bon Dieu de bon Dieu, dit-il, t'as entendu ?  
Le v'là qui veut voir des images cochonnes.

Le chauffeur perdit contenance.

— Faites-moi pas dire ce que j'ai pas dit, patron, adjura-t-il ; si vous croyez qu'il faut pas que je regarde, je regarderai pas.

Philips ouvrait des tiroirs, jetait un coup d'œil sur leur contenu et les refermait précipitamment.

— On dirait que les belles poules, elles claquent pas en ce moment, remarqua-t-il avec regret. Rien que des vieilles par ici.

Il s'arrêta devant l'un des tiroirs et l'ouvrit tout grand :

— Celle-ci a l'air mieux, les gars. Amène-toi, Franky, viens reluquer ça.

Franky se leva lentement et s'approcha, poussé par une irrésistible curiosité. Tous les trois contemplèrent la fille. Elle avait des cheveux flamboyants, un peu plus foncés à la racine. Son visage mince et pincé avait l'expression tragique des êtres qui n'ont connu de la vie que des déceptions. Ses lèvres étaient restées douces dans la mort, malgré la tache presque pathétique de rouge à lèvres qui lui maculait le menton.

Philips enleva le drap qui la recouvrait.

— Oh, dis donc ! fit le chauffeur en marchant sur les pieds de Franklin afin d'être plus près.

Elle était mince, mais les courbes de ses hanches et de ses épaules étaient pleines et fermes. Son corps était un des plus beaux qu'ils eussent jamais vus.

Franklin avait pris le drap des mains de Philips

et s'apprêtait à la recouvrir, mais ce dernier l'arrêta.

— Laisse-la comme ça, dit-il. Elle me fait quelque chose. Bon Dieu ! tu la trouves pas jolie ?

— Vous parlez du fric qu'il faut pour se taper une fille comme ça ! s'exclama le chauffeur avec envie.

Philips continuait d'examiner la fille. Puis il tira la fiche d'identification de sa fente et la parcourut. « Julie Callaghan, lut-il, vingt-trois ans, 1 m 60, 53 kilos, adresse inconnue, sans famille. » Et plus bas : « Cause du décès : blessure par arme tranchante. Profession : prostituée. »

Il lâcha la fiche qui revint se placer dans sa fente.

— Eh bien...

Les trois hommes contemplèrent silencieusement le cadavre.

— Allez donc savoir ! fit Franklin. J'étais sur le point de m'attendrir sur elle et voilà que c'est une tapineuse.

Philips le regarda.

— Qu'est-ce que ça peut foutre que ce soit une tapineuse. Ça n'empêche pas les sentiments...

Franklin recouvrit le corps et referma le tiroir.

— Tu n'es tout de même pas de la race des illuminés qui foutent des auréoles romantiques aux filles perdues ? demanda-t-il.

Pas du tout. Cette fille, elle faisait son boulot, après tout. Un boulot pas très reluisant, peut-être bien. Mais elle n'en est pas moins un être humain...

— Laisse tomber, répondit Franklin du banc où il était retourné s'asseoir. T'y es pas du tout.



Une putain est une putain. Et je vais te dire quelque chose, moi : les putains, je les déteste et je les méprise. Et, pour ce qui est de celle-ci, je considère qu'après tout, ça n'en fait qu'une de moins. Elle a eu ce qu'elle méritait. Probable qu'elle était trop feignante et trop bête pour faire un autre métier.

Furtivement, le chauffeur avait rouvert le tiroir et examinait le cadavre avec des yeux fascinés, sans que Philips ou Franklin lui accordent la moindre attention.

— Il y a des filles qu'on oblige à faire le trottoir, dit Philips. Tu devrais le savoir. Bon Dieu ! tu devrais les plaindre.

— Tu déconnes. Les plaindre ? Laisse-moi rigoler. D'abord, on a drôlement attigé avec ces histoires de filles qu'on oblige à se prostituer. Si une femme ne veut pas faire la putain, tu peux toujours essayer de la forcer. Si elles font ce métier, c'est qu'elles veulent avoir la bonne vie sans se fatiguer. T'as envie d'elles, elles te font payer. T'as rien pour rien. Elles trichent, volent, mentent et détestent les hommes. C'est une race à part. Elles peuvent aller se faire voir !

— Peut-être que c'était une des filles de Raven, dit le chauffeur.

Ils le regardèrent.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda Philips. T'en es sûr ?

— Non, j'en suis pas sûr, répondit le chauffeur en refermant le tiroir avec regret, mais il avait toujours les plus belles poules et celle-là est bien mignonne.

Philips se tourna vers Franklin.

— T'as tort, Franky. Il y a des poules qui mènent une vie de chien. Les filles de Raven, en tout cas, en voyaient de toutes les couleurs. C'est trop simple de les mettre toutes dans le même sac.

— Qui c'est ce Raven ?

— Tu connais pas Raven ? s'exclama Philips en échangeant un regard avec le chauffeur. Eh bien, mon vieux ! C'est à se demander d'où tu sors !

— Ça va, ça va, dit Franklin. Raconte. Tant que ça t'empêche de débloquer sur les tapineuses...

Philips s'installa confortablement et alluma une cigarette.

— Raven, c'était quelqu'un, commença-t-il. Il est arrivé à Saint Louis, il y a à peu près un an et c'est même un confrère, un type qui travaillait dans mon canard, qui s'est attaqué à lui en premier. C'est curieux comme ça a commencé. Drôlement curieux, car si la femme du vieux Polson n'avait pas débloqué, peut-être que Raven serait encore en train de faire ses petites affaires. Voici comment c'est arrivé...

PREMIÈRE PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

*3 juin - 23 h 45.*

Emmenez-moi faire un petit tour, mon petit, demanda Mme Polson dès que la musique se fut tue.

Gerry Hamsley regarda la grande masse de chair ridée et eut froid dans le dos.

— La nuit est si chaude, vous ne trouvez pas ? poursuivit-elle en traversant la salle de danse. Ce sera bon d'être dehors dans la voiture...

Elle lui donna une petite tape sur le bras.

— ... avec vous...

— Oh ! oui, madame, répondit Gerry en s'épongeant le front.

Il savait ce qui allait se passer. Depuis la semaine précédente, il avait su que cela devait arriver. Il la suivit, malade de dégoût, tandis qu'elle s'avavançait à grands pas décidés vers la porte. Les gens le regardaient, il pouvait les voir échanger des sourires.

Comme il passait devant les musiciens, le chef d'orchestre prononça quelques mots qu'il ne put saisir. Mais il en avait deviné le sens et se sentit

encore plus mal. À la porte, il essaya de la persuader de rester dans le dancing. C'était comme s'il avait tenté de repousser la mer avec ses mains.

Dehors, il faisait noir et l'air semblait frais. Ils restèrent un moment au haut de l'escalier, essayant de percer les ténèbres.

Elle avait pris son bras et il la sentait palpiter.

— N'est-ce pas que c'est merveilleux ? dit-elle. C'est fou, j'ai l'impression de rajeunir.

— Ne dites pas de bêtises, répondit-il automatiquement, vous êtes jeune.

C'était pour des paroles pareilles qu'elle le payait, elle et les autres tordues.

— Faut dire la vérité, Gerry, répliqua-t-elle. Je ne suis plus jeune, mais je ne suis pas encore vieille. Ce sont les plus belles années de ma vie.

Il frissonna.

Un roadster émergea de la nuit ; un jeune mécanicien sauta prestement à terre et leur tint la porte ouverte. Hamsley se sentit pris au piège : elle avait tout arrangé.

Le mécanicien lui fit un clin d'œil et un petit signe de la main. Hamsley monta à côté de Mme Polson et fit mine d'ignorer le geste moqueur. Il aurait pu pleurer de honte.

— Il fait froid, dit-il dans un dernier effort désespéré. Vous êtes sûre que vous n'attraperez pas de mal ? On devrait peut-être rentrer.

— Oh non, fit-elle avec un petit rire. Il fait froid, mais nous allons bientôt nous réchauffer.

C'en était fait : elle l'avait dit. Il ne pouvait plus se faire d'illusions. Sa main tremblait en pas-

sant la première vitesse et il débraya d'une saccade.

— Où allons-nous ? demanda-t-il en roulant lentement vers la chaussée.

— Tout droit ! Je vous indiquerai, répondit-elle en s'appuyant sur lui.

Il sentait contre son épaule le poids de son corps mou et chaud. Il suivit la grand-route pendant environ trois miles, puis elle lui dit de prendre à gauche. Les pneus grinçaient sur le chemin de terre et au-dessus de leurs têtes, les arbres leur cachaient le ciel.

— Arrêtez ! dit-elle brusquement d'une voix rauque.

Il fit semblant de ne pas avoir entendu et son pied appuya sur l'accélérateur.

— Gerry, mon chou, je vous ai dit d'arrêter, lui souffla-t-elle à l'oreille. Je veux vous dire quelque chose.

En même temps, elle enleva la clef de contact et la voiture s'arrêta lentement. Hamsley, les mains crispées sur le volant, regardait fixement dans la nuit. Ils restèrent silencieux pendant un moment.

— Gerry, mon chéri, vous êtes vraiment beau gosse, fit brusquement Mme Polson en lui effleurant la main.

Hamsley s'écarta d'elle :

— Si vous le pensez, j'en suis très heureux, dit-il. Je suis flatté, vraiment...

La respiration haletante de la femme lui arrivait en pleine figure.

— Mon petit Gerry, dit-elle, vous êtes le plus joli garçon que j'aie jamais vu. Je ne sais pas ce

que mon mari pourrait en penser, mais j'ai l'intention d'être très gentille avec vous.

Il eut un nouveau frisson :

— Mais vous me faites toujours des cadeaux, dit-il, je crois qu'il est impossible d'en faire plus.

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas donné, dit-elle d'une voix affreusement rauque. Gerry, je suis folle de toi, tu m'as rendue folle...

Elle tendit ses bras, saisit sa tête entre ses mains et l'attira contre elle. Furieusement elle se mit à l'embrasser. Gerry eut envie de vomir au contact de cette bouche humide. Surmontant la répulsion qu'elle lui inspirait, il appuya ses deux mains contre la poitrine de la femme et la repoussa.

— Non, dit-il, je vais vous ramener, je veux... je ne veux pas gâcher votre ménage.

Elle se rapprocha.

— Fais pas l'idiot, dit-elle, la voix sourde. Viens et tais-toi.

Il la repoussa si violemment que sa tête alla heurter la carrosserie. À la lueur du tableau de bord, il vit ses yeux fixes. Elle était là, pantelante, un éclair de meurtre dans les yeux. Puis sa bouche s'ouvrit et un cri aigu s'échappa de ses lèvres flasques, un cri qui traversa le crâne de Gerry comme une décharge électrique.

Il découvrit la portière à tâtons, l'ouvrit et se trouva dehors. Il n'avait pas prononcé une parole. Il ne voulait qu'une chose : s'éloigner d'elle le plus possible. Il s'enfuit donc dans la nuit, tandis qu'elle continuait à hurler.

## CHAPITRE II

*4 juin -15 h 10.*

Jay Ellinger était assis derrière son bureau en désordre ; le chapeau sur la nuque, une cigarette aux lèvres, il griffonnait sur son sous-main. Son article fini était déposé dans une corbeille ; il n'avait plus rien à faire. Mais il ne se pressait pas de partir. Il restait là, à griffonner et à fumer.

Le téléphone intérieur sonna et il le considéra sans enthousiasme.

— T'es verni, mon p'tit pote, dit-il en décrochant le récepteur, deux minutes de plus et tu me manquais.

Dans l'appareil, une voix de femme lui dit :

— M. Henry veut vous voir.

Jay fit la grimace.

— Dites-lui que je suis rentré chez moi, suggéra-t-il précipitamment.

— M. Henry m'a dit de vous appeler chez vous si vous étiez parti.

— Qu'est-ce qui se passe ? Un incendie monstre ou quoi ?



— Vous feriez mieux de venir. M. Henry a l'air furieux.

Elle raccrocha.

Jay repoussa sa chaise et se leva. Henry, le rédacteur en chef du *Saint Louis Banner*, était un brave type, un patron agréable qui n'était pas souvent de mauvaise humeur.

En montant, Jay se creusait la tête. Pourquoi était-il convoqué ? Il n'en avait aucune idée. Il y avait bien une petite histoire de note de frais, mais ce n'était pas le genre d'Henry d'ergoter pour si peu. Il râlait peut-être sur la façon dont Jay avait arrangé Mendetta au cours du procès Rayson ? Après tout, c'était lui qui avait donné l'article à composer...

« Bah, se dit Jay en hochant la tête, on verra bien ce qui le travaille. »

Il poussa la porte en verre dépoli et entra. Henry, un grand type corpulent, faisait les cent pas dans son bureau, un cigare déchiqueté entre les lèvres.

Il leva la tête et fixa sur Jay un œil étincelant.

— Ferme la porte, aboya-t-il, tu y as mis le temps !

Jay gagna nonchalamment un fauteuil, s'y assit, posa ses pieds sur un accoudoir et ferma les yeux.

— Je m'excuse, patron, dit-il, j'ai fait aussi vite que j'ai pu.

Henry continuait ses allées et venues en mâchonnant férocement les débris de son cigare.

— As-tu des tuyaux sur Gerry Hamsley ? demanda-t-il brusquement.

Jay haussa les épaules.

— C'est un brave gosse. Danseur mondain dans la boîte de Grantham, un gigolo, mais dans le genre, c'est un type bien.

— Ah oui ?

Henry s'arrêta pile devant Jay.

— Un type bien ! Sans blague ? Permits-moi de te dire que ce gars-là va me coûter mon boulot et le tien par-dessus le marché.

— Pas possible ? fit Jay en ouvrant de grands yeux. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce petit malpropre a essayé de violer Mme Polson la nuit dernière.

— De quoi ?

Jay se levait déjà, le visage altéré, quand il se souvint de Mme Polson et éclata de rire. Il se laissa retomber mollement dans son fauteuil et rit à gorge déployée tandis qu'Henry se penchait au-dessus de lui, le visage noir de rage.

— Ta gueule, cochon d'Irlandais ! vociféra-t-il. Il y a pas de quoi rigoler. Ferme ça, t'as compris ? Jay s'essuya les yeux.

— Excusez-moi, patron, dit-il, mais bon sang vous n'allez pas avaler une histoire pareille ? C'est pas vraisemblable. Sans parler qu'elle pourrait être sa mère, elle est moche, elle est énorme, elle a tout de l'éléphant.

Henry ricana.

— Tu voudrais que je téléphone ça à Polson ? Je l'ai eu sur le dos. Bon Dieu, t'aurais dû l'entendre, il était dans une fureur noire !

— Oui, mais qu'est-ce qu'il y a derrière cette histoire ? Vous savez aussi bien que moi que c'est

de la foutaise... Alors quoi ? Qu'est-ce qu'il veut vous obliger à faire ?

Henry frappa l'air de ses poings fermés.

— Il veut la peau d'Hamsley, il veut la fermeture de la boîte de Grantham, il réclame du sang, il a la folie du meurtre...

Juste à ce moment, le téléphone sonna et Henry lui jeta un regard soupçonneux.

— Je parie que c'est encore lui, dit-il en décrochant vivement le récepteur.

De sa place, Jay pouvait entendre le beuglement qui sortait de l'appareil. Henry lui fit un clin d'œil.

— Oui, monsieur... bien sûr, monsieur... je comprends, monsieur...

Jay n'était pas mécontent de voir suer son patron et il sourit.

— Oui, monsieur, il est ici, je lui passe l'appareil...

Jay, pris de panique, agitait ses mains en signe de dénégation mais Henry lui avait déjà tendu le récepteur.

— Polson !

C'était la première fois que Jay avait l'occasion de parler au propriétaire du journal.

— Ellinger à l'appareil, dit-il.

Il sentit comme une explosion contre son oreille et précipitamment éloigna le récepteur. Même en le tenant à bout de bras, il pouvait entendre distinctement les rugissements de Polson.

— Ellinger ? Vous êtes le type que je paie pour assurer les reportages criminels ?

— C'est cela.

— Eh bien, écoutez-moi ! brailla Polson.

Jay sourit à Henry. Puis, les lèvres pincées, il fit quelques gestes obscènes.

— Oui, monsieur.

— Occupez-vous de Grantham, compris ? Ramenez-moi tous les renseignements que vous pourrez obtenir à son sujet. Et occupez-vous de ce cochon d'Hamsley. Faut que ça saute... Maintenant, au trot, faites quelque chose et repassez-moi Henry.

Jay passa l'appareil à Henry, se rassit et s'éventa avec son chapeau. Henry, avec un air d'agonisant, écouta quelques instants. Enfin les rugissements s'apaisèrent et il raccrocha doucement le récepteur.

— Il est cinglé, dit-il piteusement. Il est allé voir le procureur, il a ameuté la police mais ils ne peuvent rien faire pour lui. Grantham est en règle et il n'y a rien à dire sur sa boîte.

Jay se gratta la tête.

— Il n'a qu'à porter plainte contre Hamsley !

Henry contourna son bureau et secoua le fauteuil de Jay.

— Pour l'amour de Dieu, pas un mot sur Mme Polson ! Personne ne doit connaître l'histoire. Polson ne m'en a parlé que parce que j'avais refusé tout net d'attaquer Hamsley et je ne suis pas censé te l'avoir dit.

Jay eut un sourire gêné.

— Il n'y a pas de doute, si l'histoire se répand, toute la ville va le chambrer. Il n'y croit sûrement pas lui-même ?

— Bien sûr que non, répondit Henry en haus-

sant les épaules, c'est la vieille rombière qui a monté toute l'affaire et Polson en a une trouille bleue. Elle veut la peau du gigolo et je te conseille dans ton intérêt de lui trouver un prétexte.

— Écoutez, plaïda Jay. Moi, je suis reporter criminel, c'est pas un type comme moi qu'il vous faut, c'est un privé. Lancez Pinkerton, il aura vite fait de mettre Hamsley dans la boue jusqu'au cou et on aura tous la paix.

Henry le regarda de travers.

— T'as pas entendu Polson ? Fous le camp et mets-toi au boulot ! Ne reviens pas avant d'avoir déniché quelque chose.

Jay se leva.

— Eh ben franchement, patron, dit-il, c'est l'histoire la plus raïde de ma carrière. J'ai pas une chance d'accrocher Hamsley et puis c'est pas un mauvais gars.

Henry prit place à son bureau.

— Je te préviens, dit-il sérieusement, faut que tu trouves quelque chose. Si le vieux n'a pas ce qu'il veut, nous deux, on ne fera pas long feu dans ce journal. Je connais le mec. Je sais comment il procède...

Jay était près de la porte...

— Mais que voulez-vous que je trouve ? demanda-t-il. Grantham n'a rien à se reprocher ?

— Rien à ma connaissance. Ça me dégoûte ce que je vais te dire, Jay, mais si tu trouves rien, faudra qu'on invente une histoire pour les mettre dedans, ces deux-là. Je suis trop vieux pour chercher un autre boulot.

Jay secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il. C'est pas parce que la femme à Polson a cru retrouver une deuxième jeunesse que je vais esquinter un mec. Je m'en vais aller fouiner un peu. Si je ne trouve rien, je démissionne, parce que, fabriquer des histoires, je m'en sens pas !

— T'as peut-être raison, fit Henry en soupirant. Mais, bon sang, cherche bien.

— D'accord, répliqua Jay qui s'en alla en fermant la porte derrière lui.

### CHAPITRE III

*4 juin - minuit.*

Au coin de la rue, un flic flânait en agitant machinalement son bâton.

Raven l'aperçut au débouché de la ruelle et recula précipitamment dans l'ombre. Des jurons lui vinrent à l'esprit et sa mince figure de loup se plissa d'une rage impuissante.

Le flic flâna jusqu'au tournant, hésita, puis recommença à arpenter la rue. Raven se recula dans la ruelle, s'enfonçant dans l'ombre protectrice. Il allait le laisser passer. En face, de l'autre côté de la rue, il pouvait voir le large immeuble de rapport avec ses centaines de fenêtres brillamment éclairées. Au sixième étage, Tootsie Mendetta avait sa suite de six pièces, et de sa place Raven voyait son intérieur.

Il se tenait contre le mur, la tête en avant, ses larges épaules voûtées. Il avait bien l'air de ce qu'il était, une puissance de destruction amère et maligne.

Le flic s'avança jusqu'à l'entrée de l'allée et Raven put le voir regarder négligemment dans

l'obscurité, ôter sa casquette et s'éponger le visage avec un immense mouchoir blanc. La nuit était chaude. Planté là, à rêver d'un demi bien frais, il ne se rendait pas compte que Raven attendait son départ avec impatience. Finalement, remettant sa casquette, il partit dans la direction des lumières brillantes du bistrot où il pourrait se taper tranquillement un verre.

Raven lui laissa quelques secondes avant de s'avancer et d'inspecter la rue. Ne voyant rien d'inquiétant, il redressa les épaules et émergea à la lumière des réverbères.

Dans son appartement, Mendetta s'amusa à faire une réussite, un cigare entre ses grosses lèvres et un verre de whisky près de lui.

Seul, le froissement des cartes troublait le silence de l'appartement. Il aimait concentrer son esprit sur les réussites. Il entendit Joan dans la salle de bains qui tournait un robinet et jeta un coup d'œil sur la pendule de la cheminée ; il était à peu près minuit. Le téléphone sonna brusquement. Il redressa à moitié son grand corps, et fixa l'appareil, les sourcils froncés.

— Veux-tu que je réponde ? demanda Joan de la salle de bains.

Il se leva et traversa la pièce d'un pas lourd.

— Non, non, ce doit être pour moi, répondit-il en élevant la voix pour se faire entendre.

Il décrocha le récepteur.

— Qui est à l'appareil ?

— C'est Tootsie ? Ici, Grantham.

Mendetta se rembrunit.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit-il d'un ton



Brusque. C'est pas une heure pour appeler les gens.

— D'accord, mais il nous arrive une tuile.

Grantham avait une voix froide et pincée.

— Tootsie, cette petite ordure d'Hamsley nous a mis dans de sales draps.

— De quoi ! fit Mendetta en s'asseyant sur le bord d'une petite table qui oscilla sous son poids. Dans quels draps.

— Il a couru après la femme à Polson et l'a fait cracher du fric pendant des semaines, des sommes folles.

— C'est pour ça qu'il était au Club, pas vrai ! demanda Mendetta avec impatience. Il vous a roulé ?

Grantham eut un rire amer.

— Pas du tout. La vieille tordue est tombée amoureuse de lui et Hamsley s'est dégonflé. Hier soir, elle l'a emmené faire un tour, elle a essayé de le violer et il s'est taillé, le petit salaud.

La grosse figure de Mendetta se détendit un peu.

— Et alors ? On peut pas l'arrêter pour ça. Bon Dieu, j'ai vu la vieille, elle ferait dégueuler n'importe qui.

— Sans blague ? Mais devinez un peu ce qu'elle a fait ? Elle a mouchardé à Polson et dit qu'Hamsley avait essayé de la violer, qu'est-ce que vous en dites ?

— Elle est folle. Polson ne marchera certainement pas.

— Non ? Eh bien, je peux vous dire qu'en ce moment, il se démène comme un fou. Il ne la croit peut-être pas mais elle a piqué une colère du

diable ! Et pour Polson, ça suffit, elle le rend fou. Sans blague, Tootsie, c'est sérieux. Il va essayer de nous faire fermer.

Mendetta ricana.

— Qu'il essaie ! Qu'est-ce que ça peut nous foutre ? Ils n'ont rien contre nous, il n'y arrivera pas.

— Vous ne connaissez pas Polson aussi bien que moi, répliqua Grantham en s'éclaircissant la voix. Il nous attaquera dans son journal et il découvrira peut-être quelque chose.

Mendetta réfléchit un instant.

— Pas tant que je serai vivant, dit-il finalement. J'irai lui dire deux mots. On lui abandonnera Hamsley mais il faudra qu'il nous fiche la paix.

— Vous ferez ça ?

Grantham parut tranquilisé.

— Allez-y tôt, demain matin, Tootsie, c'est pas le moment de s'endormir.

Mendetta se leva.

— Laissez-moi faire, dit-il, avant de raccrocher. J'aurai Polson.

Joan sortit de la salle de bains. Elle était vraiment très belle dans son peignoir de soie. Sa bouche, peut-être un peu trop large, lui donnait un air généreux qui n'était pas dans sa nature. Grande, elle avait de larges épaules, une taille mince et des hanches rondes.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle.

Mendetta, penché sur la table, ramassait les cartes. Il n'avait plus envie de faire des réussites.

— Grantham, répondit-il, en replaçant soigneusement le jeu dans son étui, en homme méticuleux qu'il était. Il avala deux gorgées de whisky.

— Que voulait-il ? demanda-t-elle après un coup d'œil sur l'horloge. Il est tard.

Mendetta acquiesça.

— Je sais, fit-il. Va te coucher, je viendrai dans une minute.

Elle tourna la tête pour qu'il ne vît pas son regard hostile.

— Ne fais pas le mystérieux, dit-elle d'un ton léger. Il a des ennuis ?

— Il a toujours des ennuis, répondit Mendetta en écrasant le bout de son cigare. C'est pour ça que je vis, pour l'en tirer.

Il s'avança pesamment vers elle et lui posa sa grosse patte sur la hanche.

— Va te coucher, je ne serai pas long.

— Tootsie, il faut que je sache, dit-elle. Il n'est rien arrivé au Club ?

Il la regarda avec une curieuse expression de colère mêlée d'amusement.

— Rien du tout, dit-il en la poussant vers la porte de la chambre à coucher. Au lit ! Et il la frappa violemment sur les fesses.

Elle le quitta, les genoux tremblants, le haïssant de tout son être. Elle traversa la chambre, tira les rideaux et, appuyée sur le rebord de la fenêtre, contempla la rue qui s'étalait sous ses yeux. Il lui fallut quelques instants avant de reprendre son calme. Si Mendetta, à ce moment-là, avait pu voir l'expression de ses yeux, il se serait senti mal dans sa peau. De toute façon, avec sa manière de ne pas faire attention à ses sentiments à elle, il ne faisait que préparer ce qui devait arriver un jour.

Raven traversa tranquillement la rue et prit la

direction de l'immeuble. Comme il s'approchait de l'entrée illuminée, il s'arrêta et s'agenouilla pour rattacher le lacet de son soulier. Il rabattit son chapeau sur les yeux et examina soigneusement le passage. S'étant assuré qu'il était désert, il poursuivit son chemin, sur l'autre trottoir, jusqu'à ce qu'il eût dépassé l'immeuble. Il avait bien fait d'être prudent.

Dans l'ombre près de l'entrée, un petit homme habillé de noir était adossé au mur. Il était tellement immobile que Raven ne l'aurait pas remarqué s'il s'était avancé dans l'aveuglante lumière de l'entrée.

Le petit homme avait les mains dans les poches de son pardessus. Il suivit d'un œil indifférent le passage de Raven sur le trottoir d'en face.

Raven continua sa marche, traversa la rue encore une fois et s'engagea dans une rue latérale. Après quelques minutes, il tourna à droite et approcha de la petite entrée de l'immeuble. Cette fois-ci, il restait dans l'ombre. Il n'eut pas à aller loin avant de repérer un autre petit homme, également habillé de noir, qui musait non loin de la porte.

Ainsi, ça n'allait pas être facile, comme il aurait pu s'en douter. De plus, il était très probable que Mendetta, s'il avait des gardes dehors, en eût d'autres à l'intérieur.

Raven s'en alla, la tête en avant, la mâchoire serrée, ses lèvres minces pincées. Il savait que Mendetta ne pourrait lui échapper et que ce n'était qu'une question de temps.

## CHAPITRE IV

*5 juin - 1 h 40 du matin.*

Jay arriva au Club « 22 » vingt minutes avant la fermeture. On y dansait beaucoup et on y buvait ferme. Il alla directement au bar. Le barman lui jeta un coup d'œil et du pied actionna une sonnerie qui retentit dans le bureau de Grantham. Il eut pour Jay un sourire professionnel, et lui demanda ce qu'il voulait boire. Jay commanda une bière.

Au même moment Benny Perminger fit son entrée, tout en sueur. Il commanda un double whisky et parut enchanté de voir Jay.

— B'soir, Olibrius, fit-il, tu bois de la bière ? Ça la fiche mal dans une boîte comme le « 22 », tu sais !

— J'ai pas besoin de m'en faire, répondit Jay d'un ton sérieux en lui serrant la main. Nous autres, journalistes, on n'est pas comme tout le monde. Et les voitures, ça va ?

Benny secoua la tête.

— Plus que mal, répondit-il. Trop de concurrence. C'est pas de blague, mon vieux, j'arrive tout juste à joindre les deux bouts et c'est dur.

Jay se mordit les lèvres. Tous les mêmes ces types qui avaient un mal fou à joindre les deux bouts mais qu'on retrouvait toujours dans des boîtes comme le « 22 », à dépenser en une nuit leur salaire d'une semaine. Benny ne faisait pas exception.

— J'ai vu ton patron, l'autre soir, reprit Benny. Bon Dieu, t'as vu sa bagnole ? Une ruine sur quatre roues ! Il devrait en acheter une neuve.

Jay haussa les épaules.

— Polson est vieux jeu. Il la garde peut-être pour des raisons sentimentales.

— Des blagues ! C'est un radin, voilà tout. Dis donc, tu pourrais pas lui glisser un mot pour moi ? Si jamais je pouvais l'emmener faire un essai, je l'accrocherais, ce vieux corbeau, c'est sûr, mais je ne peux pas l'approcher.

Jay promit de faire son possible.

— Un autre type que je voudrais bien avoir, c'est Mendetta. Ce gars-là pourrait utiliser tout un régiment de mes chignoles. Je fais aussi dans les camions maintenant, tu sais. On n'a pas le choix, quand on est fauché. Mendetta aurait du travail pour des tas de camions. J'ai essayé de persuader Grantham de me donner une recommandation, mais il n'a pas l'air chaud. Faudra que je lui offre un pourcentage sur ma commission, ça m'en a tout l'air.

— Grantham connaît Mendetta ? demanda Jay brusquement intéressé.

— Tu parles qu'il le connaît ! Je croyais que c'était de notoriété publique. C'est Mendetta qui a financé le Club, il est dans tous les coups.

— Bah, fit Jay en buvant une gorgée de bière, Mendetta est une crapule et j'y penserais plus à ta place.

Benny haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut me foutre ? Son argent est bon, non ? Du moment qu'on me paie, que ce soit Pierre ou Paul qui achète mes voitures, je m'en contrefous.

— T'as peut-être raison, répondit Jay en finissant son verre.

Juste à ce moment une blonde fit son entrée, suivie d'un grand jeune homme aux lourdes lunettes d'écaille. Elle portait une robe rouge très collante qui moulait ses petits seins. Elle montra généreusement ses jambes en se juchant sur un haut tabouret du bar.

Benny la regarda. Il la regarda si fixement qu'elle émit un petit rire en ajustant sa jupe.

— Qu'est-ce qu'il y a comme belles filles ce soir, dit Benny avec un soupir. Elle est au poil, tu trouves pas ?

Jay n'était pas très intéressé.

— D'accord, fit-il, rien que des beautés. Où est ta femme ? Et d'abord comment va-t-elle ?

Benny était encore perdu dans la contemplation de la blonde.

— Sadie ? Oh, elle va très bien. Elle est là avec des amis. Je suis venu au bar prendre un verre. Plus exactement je voulais faire une affaire et tu m'as fait penser à autre chose. Je crois qu'il faudrait mieux que j'y retourne.

Il serra la main de Jay et le quitta.

Jay commanda une autre bière. Il attendait

d'être servi quand Grantham fit son entrée. Grantham était grand et mince, avec des cheveux blancs argentés. Il avait le visage dur. Deux rides lui descendaient du nez sur la bouche et tout en lui semblait gris. Jay ne le connaissait que de vue et ne lui avait jamais parlé. Quand il le vit, il se retourna vers le bar et régla le barman.

Grantham s'approcha.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix hostile.

Jay tourna la tête pour le regarder en face.

— Est-ce que je vous connais ? Êtes-vous quelqu'un que je suis censé connaître ?

Grantham se présenta.

— Nous n'admettons pas les journalistes ici, dit-il, on ne les aime pas.

Jay leva les sourcils.

— Ça, c'est intéressant, dit-il. C'est même passionnant. Pas de journalistes, hein ? Personne d'autre n'est interdit ? Passez-moi donc votre liste noire, je parie tout ce que vous voulez que vous n'aimez pas non plus les flics.

Grantham tapota un petit air sur le comptoir.

— Vous fâchez pas, dit-il d'une voix neutre. Je vous prévenais simplement. Au cas où vous n'auriez pas su.

— C'est vous qui avez trouvé ça ou c'est Mendetta ?

Le visage de Grantham se durcit.

— À quoi bon faire le malin ? dit-il avec calme. Je vous dis tout bonnement de ne pas mettre les pieds ici, un point c'est tout.

Jay secoua la tête.



— Vous y allez fort ! Le « 22 » est un endroit public. Si j'étais à votre place, je n'insisterais pas. Un petit entrefilet dans mon journal pourrait faire beaucoup de tort à votre établissement.

— En effet, fit Grantham en hochant la tête. Je ne faisais que vous donner une indication, vous n'êtes pas forcé d'en tenir compte. Vous avez tous les droits, bien sûr, même celui de venir ici, seulement vous n'êtes pas le bienvenu.

— N'insistez pas, camarade ! répondit Jay en se détournant. Vous allez me faire pleurer.

Grantham regarda le barman, puis l'horloge.

— Henry, vous pouvez fermer maintenant, dit-il avant de s'en aller.

Jay termina sa bière, fit un signe de tête au barman qui fit semblant de ne pas le voir et s'en fut dans la grande salle où les gens s'apprêtaient à partir. Il aperçut Clem Rogers, le saxophoniste de l'orchestre, qui rangeait son instrument. Il connaissait très bien Rogers.

Il retira son chapeau du vestiaire, sortit et attendit Clem une dizaine de minutes. Il marcha derrière lui et ne l'accosta qu'une fois arrivé dans la grande rue. Rogers eût l'air surpris de le voir.

— Tu te balades tard, fit-il, en regardant sa montre-bracelet. Il était un peu plus de deux heures.

Jay se mit à son pas.

— Quand on est journaliste, on ne dort pas, dit-il. Qu'est-ce que tu dirais d'un verre ? Je connais justement une petite boîte pas trop loin, qui reste ouverte toute la nuit.

Rogers hocha la tête.

— J'aimerais autant rentrer, je suis fatigué, dit-il.

Jay le prit par le bras et l'entraîna dans une rue latérale.

— Rien qu'un petit verre, mon pote, dit-il, tu rentreras après.

Le bar était dans un sous-sol et ils durent descendre quelques marches pour y accéder. L'endroit était presque désert. Un Italien petit et gras somnolait derrière le comptoir. Il releva sa tête lourde de sommeil en les voyant entrer.

— B'soir, dit-il en astiquant le comptoir avec un torchon. Qu'est-ce que vous prenez ?

— À cette heure-ci, du whisky, répondit Jay. Il ajouta en indiquant une table de l'autre côté de la salle :

— Apporte-nous la bouteille là-bas.

Ils prirent place. Rogers, à peine assis, bâilla et se frotta les yeux.

— Bon sang, ce que je suis crevé ! dit-il. Je voudrais bien trouver un autre boulot, celui-là me tue.

— Je vais pas te garder longtemps, dit Jay en versant une large rasade de whisky dans les verres. Mais tu pourrais peut-être faire quelque chose pour moi.

— Avec plaisir. De quoi s'agit-il ?

— Il faudrait surveiller le Club. J'ai l'impression qu'il s'y passe des trucs pas clairs, je voudrais en avoir le cœur net.

Rogers glissa au creux de son siège et ses yeux pleins de sommeil s'éveillèrent soudain.

— Je comprends pas, dit-il. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que j'ai dit. Qu'est-ce que t'en penses, toi, de la boîte ?

Rogers ferma à demi les paupières.

— Tu essaies de la faire fermer ? demanda-t-il avec un rien de froideur.

— Plus ou moins, admit Jay après un moment d'hésitation. Écoute, mon vieux, tu me connais, je veux pas te compliquer la vie, je sais qu'il faut que tu penses à ton boulot, mais aide-moi et je m'arrangerai pour que tu t'en sortes.

— Ouais ? Et comment ?

— T'aimerais pas travailler avec Cliff Somers ? Si ça te dit, je peux te faire entrer dans son orchestre.

La figure de Rogers s'illumina.

— C'est sérieux ?

Jay fit signe que oui.

— Ça me plairait beaucoup, j'ai toujours eu envie de travailler avec Somers, son équipe est épatante.

— Je sais bien. Rends-moi service et c'est fait. Je voudrais que tu me dises ce qui se passe.

— Pas de chance, répondit Rogers en hochant la tête. Le Club est comme tous les clubs. De temps en temps, bien sûr, quelques bagarres entre des pochards mais rien d'important.

Jay parut déçu.

— Je me doutais bien qu'il n'y avait rien de sensationnel mais j'espérais que tu saurais quelque chose.

— Rien du tout, dit Rogers en finissant son verre.

— Réfléchis, insista Jay. Rien qui t'ait rendu

un peu curieux ? Quelque chose qu'on aurait fait ou dit ?

Rogers bâilla.

— Rien, dit-il en fixant sur la bouteille de whisky des yeux bouffis de sommeil. Il y a bien eu un soûlaud qui cherchait la bagarre et qui a fait une scène terrible, il y a deux mois, mais c'était pas grand-chose.

Jay eut un mouvement d'impatience.

— Raconte toujours.

— Il n'y a rien à raconter. C'était un type mal fringué avec la touche d'un employé de bureau. Il voulait voir Grantham. J'ai pensé que c'était bizarre de voir un type pareil au Club. Comme Grantham ne venait pas, il a gueulé. Quelque chose à propos de sa sœur, et de l'endroit où elle était ou je ne sais plus quoi. On n'a pas fait très attention à lui. Ils lui ont administré une correction de première. Qu'est-ce qu'ils lui ont passé ! On ne l'a pas revu.

— Et sa sœur ?

— Ne m'en demande pas tant. Il l'avait perdue, je crois et il avait l'air de penser que Grantham savait où elle se trouvait. Il devait être saoul comme une vache.

— Ça se voyait ?

— Non, maintenant que tu m'y fais penser, mais c'est probable. Il faut être saoul pour se mettre à gueuler dans une boîte comme le « 22 », pas vrai ?

— Quand même, c'est bizarre...

Jay tourna et retourna cette histoire dans sa tête.

— Tu sais qui c'était ?

Rogers fronça les sourcils.

— J'ai entendu son nom mais j'ai oublié. C'était pas important, tu comprends ?

— Cherche. Je voudrais trouver le gars, peut-être qu'il sait quelque chose.

Rogers essaya de se concentrer.

— Un nom très banal. Écoute, Gerald Foster, des bateaux, avait l'air de le connaître. Il dînait au Club, ce soir-là et quand le type s'est mis à faire du raffut, il l'a regardé et il faut croire qu'il l'a reconnu puisqu'il s'est levé et qu'il lui a dit de se tenir tranquille. Tu pourrais peut-être t'adresser à lui.

Jay répondit qu'il irait lui demander des tuyaux et se leva.

— Je vais pas t'empêcher plus longtemps d'aller te pieuter, dit-il. Continue d'ouvrir les oreilles.

Rogers se leva.

— Ce que tu as dit sur Somers, c'était sérieux ?

— Je le verrai demain matin, promet Jay.

Ils sortirent du bar.

— Il fait vachement noir, dit Rogers en cherchant les marches dans l'obscurité.

Jay le suivait.

— Question d'habitude, répliqua-t-il. Viens, on va faire un bout de chemin ensemble.

Ils se séparèrent à l'arrêt du tram. Rogers s'en fut prendre sa voiture dans un garage des environs et Jay attendit le tram. Il était très satisfait de ses investigations de la soirée. Ce n'est pas qu'il croyait avoir découvert quelque chose, mais il pourrait toujours dire à Henry qu'il avait une

piste. Si seulement ils réussissaient à tenir Polson en haleine pendant huit jours, il finirait peut-être par se calmer.

Il vit les lumières du tram apparaître au tournant et pensa qu'il serait content de rentrer chez lui.

## CHAPITRE V

*5 juin - 2 h 15 du matin.*

Raven ne pouvait pas dormir. Il errait à travers les rues sombres, harcelé par une haine amère et enfiellée. Il allait comme un automate droit devant lui. Il aurait voulu passer sa rage maligne sur un être sans défense, enfoncer ses mains dans une chair et la déchirer.

L'idée de Mendetta, installé confortablement dans un appartement luxueux et bien gardé le faisait crever de jalousie. Il fallait se débarrasser de lui. Une fois Mendetta éliminé, le reste de l'organisation s'offrirait à Raven. C'était sa chance : il pourrait alors s'imposer. Ils avaient tous peur de lui. Les débuts seraient peut-être un peu difficiles mais ça ne durerait pas car c'était Mendetta qui maintenait l'organisation. Il était le seul obstacle entre lui et le pouvoir. Avec Grantham, cela irait tout seul. Il tenait trop à ses richesses pour courir des risques et Raven savait qu'il n'aurait qu'à faire son entrée au Club «22» pour prendre le commandement. Mais il fallait d'abord faire la peau à Mendetta.

Il tourna à gauche et s'engouffra dans l'obscurité, la tête pleine de combinaisons. Les muscles de ses jambes lui faisaient mal, il avait besoin de repos, mais son esprit était en ébullition. Il y avait longtemps qu'il déambulait ainsi, accaparé par ses réflexions, ses espoirs et ses calculs.

Dans l'obscurité quelqu'un le héla. Le son de la voix le fit tressaillir : il se raidit avant de tourner la tête.

Une fille se détacha de la grille d'une maison et vint tout près de lui.

Comme elle s'approchait, il parvint à distinguer la tache imprécise de son visage, le mouvement ondulant et provocant de son corps.

— Tu viens, chéri ? dit-elle d'une voix douce et voilée.

Raven la détesta tout de suite. Sa première impulsion fut de lui écraser la figure d'un coup de poing. Mais il n'en eut même pas le courage, tant il se sentait fatigué. Il continua son chemin, comme si de rien n'était. En deux pas elle le rejoignit.

— Viens donc, dit-elle d'un ton pressant, c'est juste au coin. Passe la nuit avec moi. Je suis gentille... c'est vrai, je te le dirais pas si c'était pas vrai.

Il s'arrêta et fit presque demi-tour. Il pensa tout à coup que ce devait être une des putains de Mendetta. Elle était dans son quartier. Un violent désir de tuer s'empara de lui. Elle vint contre lui et posa sa mince main blanche sur son bras. Ce contact lui fut insupportable et il la repoussa brutalement.



— Qu'est-ce qu'il y a, chéri, tu es malade ? demanda-t-elle brusquement inquiète, avec un mouvement de recul.

Il parcourut du regard la rue déserte. Non, pas là. Il lui faudrait aller chez elle. Un sourire plissa ses lèvres minces.

— D'accord, dit-il, on y va. Où est-ce ?

Elle redevint immédiatement de bonne humeur et poussa un soupir de soulagement dont le souffle vint effleurer son visage.

— Bon Dieu ! dit-elle, tu m'as flanqué les foies, j'ai cru que t'étais flic.

Ils descendirent la rue, lui à grandes enjambées, traînantes et incertaines.

Le voyant silencieux, elle continua :

— Une fille doit se débrouiller toute seule. La vie est dure, chéri. Tu me feras un gentil petit cadeau ?

Il ne disait toujours rien. Sa voix, son parfum, sa démarche, tout en elle lui portait sur les nerfs, mais elle appartenait à Mendetta. Il ne devait rien dire ou faire qui puisse l'effrayer avant de la tenir quelque part d'où elle ne pourrait s'échapper. Il craignit de se trahir et préféra garder le silence.

Il se rendit compte qu'elle l'examinait attentivement et que son pas se faisait plus lent.

— Où est-ce ? demanda-t-il en lui prenant le bras et en la faisant marcher plus vite.

— C'est ici, dit-elle d'une voix un peu hale-tante. Laisse-moi chercher ma clef.

Il se tenait derrière elle, pendant qu'elle fouillait dans son petit sac bon marché. À la lumière du lampadaire qui était juste au-dessus d'eux, il pou-

vait voir ses cheveux d'un roux artificiel, sa large bouche écarlate, son nez court et ses yeux durs de professionnelle. Elle ne lui arrivait qu'à l'épaule et il pouvait voir sous sa robe collante vert bouteille pointer des seins petits et fermes.

— Grouille-toi donc, fit-il avec brusquerie.

— Je me grouille, répondit-elle en gloussant. T'as tellement envie de moi ?

L'andouille de petite putasse ! Il aurait pu lui cracher à la figure.

— Dis donc, y a un os ! dit-elle en se retournant vers lui avec un sourire.

Un agent apparut tout à coup au coin de la rue. Raven l'aperçut immédiatement et sa gorge se serra.

— Grouille-toi, répéta-t-il.

Le ton de sa voix la fit sursauter, et quelque chose dans la hâte de Raven l'affola. Elle tâtonna avec sa clef, farfouillant sans succès dans la serrure.

Avec un juron grossier, il lui arracha la clef et ouvrit. Il la prit ensuite par les épaules, la poussa à l'intérieur et referma doucement la porte après s'être faufilé derrière elle. Il pouvait sentir ses aisselles imprégnées de sueur froide.

— Pourquoi que t'as fait ça ! demanda-t-elle avec une pointe de mauvaise humeur.

— Allume.

Il l'entendit chercher le commutateur en tâtonnant puis le corridor fut inondé par une lumière brutale.

— Eh bien, allons-y, fit-il. Reste pas là. Elle hésita.

— Je te connais pas. T'as quelque chose qui me plaît pas, dit-elle.

Repoussant son chapeau en arrière, il la regarda fixement. Pendant une minute, ils se dévisagèrent.

— Les chichis, c'est une habitude chez toi ? demanda-t-il avec un ricanement. Emmène-moi dans ta chambre.

Ils prirent l'escalier. Il la suivait de près, la tête à trente centimètres de son dos. Il remarqua combien ses hanches ondulaient à chaque marche ; sa robe de professionnelle était si collante qu'il pouvait voir où finissait sa ceinture et la place de ses jarretelles.

Ils montèrent trois étages en silence. Elle s'arrêta enfin et ouvrit une porte. Raven eut le temps de repérer une petite plaque de cuivre avant de pénétrer dans un hall exigu qui ressemblait à une boîte. Il ferma la porte et elle le fit entrer dans la chambre à coucher.

Il s'immobilisa au milieu de la pièce, attentif au moindre bruit.

— Viens, chéri, dit-elle, reste pas là.

— Tu es seule ici ?

— Bien sûr, on sera pas dérangés.

Mais il restait immobile, écoutant toujours.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, impatiente.

Il mâchonnait sa lèvre inférieure en la regardant pensivement.

— Tu permets que je regarde ? dit-il.

Ensuite il sortit, ouvrit les portes des deux

autres pièces et sans entrer s'assura d'un coup d'œil rapide qu'elles étaient vides.

Elle l'avait suivi dans le hall. Sa figure était dure et ses yeux brillaient de colère.

— Qu'est-ce que tu crois ? dit-elle d'un ton brusque. Ta chambre, c'est ici. Le reste de la taule, c'est privé, compris ?

De nouveau Raven eut envie de lui écraser son poing sur la figure mais il se contint.

— Ça va, ça va, dit-il en rentrant dans la chambre à coucher.

Elle l'y rejoignit après avoir fermé les portes. Un sourire professionnel revint sur ses lèvres mais ses yeux étaient sombres et pleins de méfiance.

— Viens, chéri, dit-elle, finissons-en.

Raven ôta son chapeau et se passa la main dans ses cheveux noirs coupés court. Il s'assit sur le lit qui gémit sous son poids.

La chambre était misérable et pas des plus propres. Sur le sol se trouvait un bout de tapis usé jusqu'à la corde et de sa place, Raven pouvait voir des sous-vêtements sales empilés derrière une chaise longue.

Elle tira une fermeture éclair, fit glisser sa robe et se trouva en soutien-gorge et culotte roses. Elle tourna sur elle-même afin qu'il la vît bien.

— Mon petit cadeau ? demanda-t-elle.

Sa figure dure s'était illuminée d'un sourire caressant.

Raven sortit de sa poche un billet de vingt dollars et le lui offrit. C'était tout ce qu'il possédait au monde. Devant tant d'argent, la fille resta

bouche bée. Elle agrippa le billet et y attacha ses yeux.

— Bon Dieu, t'es rudement gentil, dit-elle, t'en auras pour ton fric, tu vas voir !

Elle fit disparaître le billet dans le haut de son bas et se déshabilla précipitamment jusqu'à la ceinture.

— Alors, tu viens, mon poulet ? dit-elle en contournant le lit.

Elle voulut prendre une petite serviette dans une armoire qui était près du lit, et dut approcher son corps très près du visage de Raven. Il remarqua qu'elle avait une touffe de poils en forme de V sur le dos. Il fit la grimace.

— Te presse pas, dit-il ; mets-toi quelque chose sur le dos, on va causer un peu.

Il la vit un peu interloquée.

— Finissons-en tout de suite, dit-elle, on aura le temps de causer après.

— Non.

Elle hésita, puis, haussant les épaules, traversa la chambre, et prit un peignoir de soie rose accroché à la porte.

Raven, assis dans le fauteuil, la regardait avec indifférence. Il remarqua qu'elle avait un petit rouleau de graisse au niveau des cuisses et que ses fesses paraissaient ridicules sous la ceinture sale. Pour ne porter qu'une ceinture, des bas et des souliers, une fille doit être belle, et cette putain ne cassait rien. Elle passa son peignoir et revint nonchalamment vers le lit.

— Faut que tu te dépêches, chéri, dit-elle, je peux pas te garder ici toute la nuit.

Raven hocha la tête.

— Je resterai pas ici toute la nuit, répliqua-t-il. Il y a du monde au-dessous ?

— Personne, c'est des bureaux, dit-elle ; puisque je te dis que personne ne nous dérangera !

Une pensée lui traversa l'esprit :

— Dis donc, les flics sont pas après toi, des fois ?

Un sourire mince plissa les lèvres de Raven.

— Pas encore, dit-il.

Il y eut un long silence. Son visage glacial, son air de loup, ses yeux d'oiseau de proie la mirent mal à l'aise.

Elle avait rencontré pas mal de durs et de gangsters dans sa vie mais celui-ci était différent. Subitement il lui fit peur ; elle se sentait horriblement seule. Assis en face d'elle, les mains sur les bras du fauteuil, Raven l'examinait avec indifférence. Elle se sentit un peu malade.

« Merde ! pensa-t-elle, j'ai été cloche de lui dire que j'étais seule ! »

— T'es de la bande à Mendetta, pas vrai ? demanda-t-il.

La fille, surprise, ouvrit de grands yeux.

— Mendetta ? Connais pas ! fit-elle précipitamment.

— Sans blague ?

Raven se croisa les jambes.

— Tu m'épates, Mendetta a tout en main, dans le quartier, y compris les putains.

— Tâche d'être poli, toi ! Si tu veux faire le malin, tire-toi, ça vaudra mieux.

— Mendetta est le grand caïd du coin. Il dirige tout, il gagne un fric fou mais ça va pas durer. T'as compris ? Ça va pas durer.

Elle regarda la porte.

— T'as pas fini ? Je sais pas de quoi tu parles. Et puis, je suis fatiguée, faut que je me repose. On va faire l'amour, après, tu partiras.

Raven acquiesça d'un signe de tête.

— Te rends pas malade, ma vieille, dit-il, viens sur le pieu, on va dormir un peu.

Elle réussit à sourire.

— D'accord, chéri, j'ai jamais entendu parler de ce Mendetta, tu sais.

Elle alla vers la porte. Son cœur battait follement et elle détourna les yeux afin qu'il ne vît pas à quel point elle était effrayée.

— Je t'ai dit de te coucher, dit-il d'une voix glaciale.

Elle avait la main sur la poignée de la porte.

— Je reviens tout de suite, faut que j'aille aux toilettes, j'en ai pour une minute.

Avant qu'elle ait pu sortir, Raven s'était levé de son fauteuil, et l'avait bousculée. Il claqua la porte, la ferma à clef et mit la clef dans sa poche.

Son regard la terrifia mais elle essaya de bluffer.

— Tire-toi de là et ouvre, dit-elle faiblement.

D'un geste, il l'envoya rouler sur le lit. Il s'adossa à la porte :

— Quand je te dis de faire quelque chose, tu obéis et c'est marre, dit-il.

Elle se redressa d'un coup de reins.

— Ouvre la porte, espèce de grand salaud,

fit-elle. Fous le camp. Va, prends ton fric, fous le camp.

Elle retira le billet de vingt dollars de son bas et le lui lança. Raven se baissa lentement et le ramassa. Il alla ensuite s'asseoir sur le lit à ses côtés. Elle vit ses yeux et comprit qu'il allait la tuer. Son regard vide, implacable, la paralysa. Elle ne put qu'étendre les mains.

— Non... dit-elle en pleurant, non, tu vas pas... non, t'approche pas...

Il se baissa lentement sur elle. Elle s'accroupit jusqu'à être étendue à plat sur le lit, la figure juste au-dessous de la sienne. Elle ne pouvait crier. Sa langue roulée contre son palais refusait de se mouvoir. Elle était impuissante. Même quand les mains de Raven remontèrent le long de sa gorge, elle ne put qu'agripper faiblement ses poignets et secouer la tête pour implorer sa pitié.

— T'auras pas mal, si tu te laisses faire, dit-il d'une voix douce.

Elle ferma les yeux mais quand le sang commença à bourdonner à ses oreilles, elle comprit brusquement qu'il s'agissait de mourir et commença à se débattre furieusement. Il était trop tard, Raven, un genou entre ses seins, la tenait épinglée sur le lit comme une pauvre mouche. La pression perverse de ses doigts empêchait l'air d'arriver aux poumons.

— Mendetta entendra parler de ça, dit-il, ça ne lui plaira pas. Il saura que quelqu'un veut sa peau. T'entends, pauvre petite putain ? Tu pouvais pas gagner assez pour vivre bien, regarde cette piaule, regarde cette crasse. Quand j'aurai le quartier en



main, mes putains vivront pas comme ça, t'entends ?

Elle lui frappa le visage mais elle n'avait plus de forces. Ses jambes se soulevèrent d'abord avec violence, puis s'immobilisèrent après quelques soubresauts.

Comme la langue de la fille remplissait sa bouche grande ouverte et que ses yeux menaçaient de sortir de leurs orbites, Raven tourna la tête afin de ne pas la voir.

— Sale pouffiasse ! chuchota-t-il.

Du sang s'échappa du nez de la fille. Il en eut sur les mains, puis elle devint flasque. Il se redressa et la contempla quelques instants. Il savait qu'il pouvait rentrer et dormir. Sa haine l'avait momentanément quitté.

## CHAPITRE VI

*5 juin - 10 h 15 du matin.*

Le soleil passant par les fenêtres de l'appartement de Mendetta faisait des taches lumineuses sur le tapis blanc.

À côté d'un canapé, un plat d'argent posé sur une petite table contenait les restes du petit déjeuner. D'un cendrier s'échappait un mince filet de fumée.

Joan, encore en peignoir, était allongée sur le canapé, les yeux clos et l'esprit lointain. Elle essayait d'imaginer ce que pourrait être sa vie sans Mendetta. C'était difficile, comme il serait difficile de remplacer tout le luxe qui l'entourait. Pourtant elle savait qu'il lui était impossible de le supporter plus longtemps.

La sonnerie aiguë du téléphone la fit sursauter. Elle se pencha et décrocha le récepteur.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle de sa voix profonde, presque masculine.

— Où est Mendetta ? fit Grantham à l'autre bout du fil.

Il paraissait très excité. Joan leva les yeux au plafond. Grantham ne l'intéressait guère.

— Il est sorti, dit-elle d'un ton bref. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Où est-il ? Il faut que je le trouve.

— Il est allé arranger l'affaire Polson. Vous pouvez pas le joindre là. De quoi s'agit-il ? Je lui dirai.

Il y eut une pause.

— Non, je crois que je vais l'attendre.

Grantham avait l'air préoccupé.

— Mais parlez donc, peut-être que je pourrai le joindre.

— C'est qu'une des filles a été étranglée la nuit dernière.

Les yeux de Joan s'arrondirent.

— Et alors ? Qu'est-ce que vous voulez que Tootsie y fasse ?

— Je le sais bien mais faut qu'il soit au courant.

— D'accord, je lui dirai. Qui a fait le coup ?

— La police n'en sait rien.

— J'ai pas demandé ça, j'ai demandé qui a fait le coup ?

De nouveau il y eut un long silence. Puis Grantham répondit :

— Ne lui dites pas, il serait fou de rage, mais je crois bien que c'est Raven.

— Pourquoi ? fit Joan en se redressant.

— Un des types de la patrouille croit l'avoir vu entrer chez la fille. O'Hara, vous le connaissez, c'est lui qui surveille le coin. Je lui ai filé cent dollars pour qu'il se taise.

— Raven, fit Joan après un moment de réflexion. Je me demande... est-ce que ça veut dire que...

— Je ne sais pas mais Raven a dit qu'il agirait, pas vrai ?

— Il a dit qu'il aurait la peau de Tootsie. À propos, qu'est-ce que vous ferez s'il y parvient ?

— Parlez pas comme ça, répliqua Grantham. Il ne l'aura pas, Tootsie est trop puissant et trop bien protégé.

— Je sais, mais supposez qu'il le descende. Raven est dangereux, il a des chances de réussir, vous savez. Qu'est-ce que vous ferez ?

— Que diable voulez-vous que je fasse ? Je peux pas me permettre d'aller à la bagarre. Il a son gang à lui et ils sont inquiétants. À notre époque, on peut pas se battre gang contre gang.

Joan sourit.

— Alors, vous le laisserez prendre les commandes ?

— Je ne pourrai rien faire d'autre. Les copains ne marchent ensemble qu'à cause de Tootsie. S'il s'en va, ils ficheron le camp.

— Je sais.

Il y eut un long silence.

— Dites donc, Joan, vous ne pensez pas...

— Je ne pense rien mais vous et moi, on doit prendre nos précautions, pas vrai ?

— Oui, bien sûr, mais il n'arrivera rien à Tootsie, je sais qu'il ne lui arrivera rien.

Joan sourit de nouveau.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire, dit-elle en raccrochant.

Longtemps, elle resta étendue à réfléchir puis prit le téléphone et fit un numéro.

À l'autre bout du fil, quelqu'un lui demanda rudement ce qu'elle voulait.

— Je veux parler à Raven, dit-elle d'une voix douce. Dites-lui que c'est de la part de Joan Mendetta, je suis sûre qu'il viendra à l'appareil.

Puis s'allongeant, elle attendit Raven, un sourire amusé aux lèvres.

## CHAPITRE VII

*5 juin - 11 h 20 du matin.*

Jay prit un taxi pour se rendre dans le quartier Est. Il était content de lui. Dès son arrivée à son bureau, il avait eu Gerald Foster au téléphone et lui avait demandé des précisions sur la scène dont Rogers lui avait parlé.

Foster se souvenait très bien.

— Pourquoi voulez-vous des renseignements ? demanda-t-il avec méfiance.

— Je veux retrouver le type qui a fait le scandale, dit Jay. Il est possible qu'il soit mêlé à une histoire sur laquelle nous travaillons. Je ne l'affirmerais pas mais il y a une chance et j'espérais que vous pourriez m'aider.

— Le fait est que je le connais. C'était un de mes employés et c'est pourquoi j'ai été si surpris de le voir au «22». Il s'appelle Fletcher. Si vous voulez son adresse, je peux vous la donner.

— S'il vous plaît, c'est exactement ce dont j'ai besoin.

— Un instant.

Jay entendit Foster dire quelque chose avant de reprendre l'appareil.

— On va regarder, son adresse est dans nos archives.

— Il ne travaille plus pour vous ?

— Ah non, alors ! Pas de place dans un bureau pour un type pareil ! Il s'est très mal conduit, on a dû le mettre à la porte. Je lui ai donné son congé le lendemain matin.

— De quoi s'agissait-il, monsieur Foster ? demanda Jay.

— Je ne sais pas au juste. Il devait être ivre. Il n'arrêtait pas de déblatérer à propos de sa sœur. On ne fait pas des choses pareilles au « 22 », j'ai dû m'en séparer.

— Bien sûr, fit Jay, en souriant.

— Ah ! voici l'adresse.

Jay en prit note, remercia Foster et raccrocha. Peut-être allait-il se déranger en pure perte mais le jeu en valait la chandelle.

Le taxi s'arrêta devant un grand immeuble d'habitations ouvrières.

— C'est ici, m'sieu, fit le chauffeur comme pour s'excuser.

Jay sortit de la voiture et le régla. Il monta quelques marches et sonna. Le quartier était sale et horriblement misérable. Il se sentait observé de derrière tous les vieux rideaux de la rue.

Une vieille femme malpropre, avec un sac en guise de tablier, ouvrit la porte et le dévisagea d'un œil soupçonneux.

— M. Fletcher est là ? demanda Jay en ôtant son chapeau.

— Au dernier étage, vous pouvez monter.

Elle s'écarta pour le laisser passer.

— Et vous lui direz de payer son loyer, j'en ai marre de le réclamer.

Jay prit l'escalier sans faire attention à elle. Au premier palier, un grand nègre qui se tenait adossé au mur le regarda avec insolence et cracha sur son passage.

Au dernier étage, une femme énorme qui épluchait des pommes de terre, assise sur le pas de sa porte, lui indiqua une chambre du doigt sans prononcer une parole.

Jay donna un coup sec sur la porte avant d'entrer.

Sur un matelas sale, était allongé un homme. Il avait une barbe de trois jours et Jay remarqua qu'il avait un œil crevé. Il se dressa sur son séant, avec un regard effrayé.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Sa voix était celle d'un homme cultivé.

Jay examina rapidement la chambre misérable et son visage s'assombrit.

— Je m'appelle Ellinger, du *Saint Louis Banner* et je voudrais vous parler, dit-il.

— Je ne veux parler à personne, répondit Fletcher en se levant.

Jay pensa qu'il paraissait affreusement maigre. Une quinte de toux obligea Fletcher à se recoucher.

Jay s'assit sur une chaise boiteuse.

— Ne vous emballez pas, dit-il. Vous avez l'air drôlement mal foutu, je pourrais peut-être vous aider.



Après sa quinte, Fletcher dit avec violence en montrant son œil.

— Regardez ce qu'ils m'ont fait. Ce sont eux. Ils m'ont foutu en bas de l'escalier et une de ces ordures m'a flanqué son coude dans l'œil.

Jay alluma une cigarette. Il n'aimait pas l'odeur de crasse de la chambre.

— C'est pourquoi je suis venu vous voir, dit-il. Qu'est-ce qui s'est passé ? Je vous aiderai si je peux.

— Pourquoi ? demanda Fletcher avec un regard de méfiance. Pourquoi voudriez-vous m'aider ?

— Calmez-vous. Il y a un bout de temps que vous chômez, pas vrai ? Allez-y, videz votre sac.

— C'est à cause de Janet, commençait Fletcher quand brusquement son visage maigre se plissa et il se mit à pleurer.

Jay repoussa son chapeau en arrière et souffla dans ses joues, tant il se sentait embarrassé.

— C'est un verre qu'il vous faut, dit-il. Attendez une minute, je vais vous en chercher un.

Fletcher se calma avec effort.

— Non, ne partez pas, dit-il, ça va maintenant. J'ai pas eu grand-chose à manger, ça doit être la faiblesse.

— Eh bien, venez, je vous invite à déjeuner, dit Jay en se levant.

Fletcher hocha la tête.

— Non, pas maintenant. Plus tard, peut-être, mais avant je veux tout vous raconter.

— Allez-y, répondit Jay en reprenant son siège.

— Il s'agit de ma sœur Janet. Elle est partie au

travail, un matin et elle n'est jamais revenue. Je l'ai cherchée partout, je suis allé à la police mais ils n'ont pas pu la trouver.

Jay soupira. À Saint Louis, les filles qui s'en allaient travailler sans jamais revenir ne manquaient pas.

— Peut-être qu'elle a fait une fugue et qu'elle s'est mariée, ou alors elle s'est fourré dans la tête d'aller à Hollywood. Les filles qui déraillent brusquement et qui foutent le camp sans prévenir, il y en a des tas.

Fletcher leva la tête. Son œil unique s'enflamma.

— Vous ne croyez pas ces foutaises ? demanda-t-il. Vous dites la même chose que la police.

Jay bougea sur sa chaise.

— Qu'est-ce qui aurait bien pu lui arriver d'autre ? Vous ne pensez pas qu'elle est morte, non ?

— Ah ! je préférerais ça ! s'exclama Fletcher en se frappant le genou. Les maquereaux l'ont eue, cria-t-il, vous comprenez, ils l'ont eue.

— Vous vous êtes mis ça en tête mais vous n'en savez rien. Ça n'arrive guère maintenant, on y a mis bon ordre, vous savez.

— Pas du tout, ça se fait tous les jours. Des filles honorables qui sortent de chez elles et qui sont prises au piège, des filles bien qu'on force à entrer dans des bordels. Il y en a des quantités. Et on ne fait rien. La police est au courant mais elle ne dit rien. Et ceux qui remarquent quelque chose, on les paie pour les faire taire.

— Faut avoir des preuves pour parler comme ça. Et ce raffut au Club «22», pourquoi était-ce ?

— Vous pouvez pas deviner ? Le chef de la bande, c'est Grantham.

— Vous êtes cinglé. Grantham ? Ne dites donc pas de bêtises !

Fletcher s'appuya sur son coude.

— Je l'ai surveillé, dit-il. Une nuit, après la fermeture, j'ai vu une voiture s'arrêter devant le Club. La rue était déserte et personne ne m'a vu. Ils ont fait sortir une fille de la voiture, elle avait une couverture sur la tête. Juste au moment d'entrer, elle a enlevé la couverture et s'est mise à hurler. Alors, ils l'ont frappée sur la tête avec quelque chose, je ne sais quoi, ils l'ont frappée très fort car de l'endroit où j'étais j'ai entendu distinctement le bruit. Après, ils l'ont portée à l'intérieur. Qu'est-ce que vous en pensez ? Mais je vais vous dire plus.

Il y avait une lueur de folie dans son œil.

— Une autre fois, je suis monté sur le toit, et j'ai écouté, couché à plat ventre, l'oreille contre les tuiles. Et j'en ai entendu ! J'ai entendu des filles hurler, j'ai entendu des claquements de fouet, j'ai entendu des choses horribles.

Jay était maintenant très intéressé.

— Vous êtes sûr de tout cela ? demanda-t-il.

Fletcher se pencha en avant et le prit par le revers de son manteau.

— Est-ce que vous croyez que j'inventerais une chose pareille ? Vous comprenez pas ce que ça veut dire ? C'est ce qui est arrivé à ma sœur, ils l'ont amenée au Club de force et ils l'ont battue

jusqu'à ce qu'elle en passe par où ils voulaient. Elle est quelque part dans cette ville, en train de se vendre au premier venu. Vous comprenez ? Et tout le monde s'en fout, nom de Dieu, et on vient me dire que des choses pareilles ça n'arrive plus à Saint Louis, qu'on a nettoyé la ville. Et pendant ce temps-là, ça continue, encore maintenant à la minute même, maintenant... maintenant...

Jay le repoussa doucement sur le lit.

— Du calme, dit-il. Je vous crois, mais vous aurez besoin de votre sang-froid. Ne vous mettez pas dans tous vos états. On vous appellera comme témoin. Je vous aurai de l'argent et du travail. Laissez-moi faire, je vais m'occuper de tout. Nous voulons la fermeture du Club et vous m'avez donné suffisamment d'éléments pour que nous parvenions à nos fins. Je les aurai.

Un peu plus tard, après avoir pris les arrangements nécessaires pour Fletcher, Jay sauta dans un taxi pour regagner son bureau. Le taxi n'allait pas assez vite, à son gré.

## CHAPITRE VIII

*5 juin - 22 h 40.*

Le combat avait cessé d'intéresser Benny Perminger. Au premier coup de gong, il s'était penché, le menton en avant, les mains serrant ses genoux. Il leur avait donné trois rounds pour se mettre en train. Ces grandes brutes ne peuvent vraiment y aller dès les premières reprises. Ils doivent s'échauffer et trouver leurs longueurs, de sorte que Benny avait été patient.

Très bien, mais on arrivait au cinquième round et rien ne se passait. Ces deux abrutis faisaient tout bonnement mine de s'aimer tendrement. Ils se chatouillaient faiblement les côtes, rentraient dans un corps à corps confus, puis se séparaient et l'air tout surpris de retrouver l'adversaire encore debout, reprenaient leurs bourrades.

Benny se renversa brusquement sur son siège avec un long soupir de lassitude. C'est alors que cela arriva. Ses oreilles glissèrent entre deux bas de soie. On n'a pas sa tête entre les genoux d'une femme tous les jours. La surprise lui fit complètement oublier le combat.

La dame s'était reculée assez vite mais ce recul ne changeait pas les faits : Benny avait eu sa tête entre ses genoux. Elle était assise juste derrière lui, au troisième rang. Peut-être n'avait-elle jamais vu de combat auparavant et s'était-elle excitée. Elle s'était penchée, le bord de sa jupe affleurant le dossier du siège ; ses genoux étaient au-dessus de la tête de Benny.

Benny lui aussi était penché en avant et il n'y avait rien à dire de les voir tous les deux dans la même attitude, essayant de retirer un peu d'excitation d'un combat truqué. Mais ce fut différent quand brusquement il se fut renversé. Elle éprouva un choc quand la tête de Benny se fit une petite tente de sa jupe. La façon dont elle glissa au creux de son siège ne regardait personne.

Son cavalier fut également rapide. Un de ces types à qui rien n'échappe.

— Vas-y, dit-il, pose-le sur un plateau, montre-le à tout le monde, te gêne pas pour moi, mets-le aux enchères.

Benny l'entendit. Sa voix était celle d'un dur, de sorte qu'il resta immobile sur son siège, le cœur pris d'une vague nausée, regardant fixement les deux boxeurs. Il jeta un rapide coup d'œil sur Sadie, assise à côté de lui mais, à moitié endormie, elle n'avait rien remarqué.

Les combats ennuyaient Sadie mais elle avait pris l'habitude de sortir avec lui. Elle préférait le cinéma car là, il ne s'excitait pas, il ne regardait pas les autres femmes et il ne jurait pas.

Benny eut la chance qu'un des boxeurs pensât qu'il était temps de rentrer chez lui. Il commença

à frapper plus sérieusement et mit immédiatement son adversaire en difficulté. La foule devint électrique, les gens hurlèrent et Benny se sentit rassuré.

De toute façon le combat avait cessé de l'intéresser. Il voulait jeter un coup d'œil sur la femme qui était derrière lui. Sachant que s'il le faisait, il s'attirerait des ennuis, il fixa son regard sur le ring brillamment éclairé et essaya d'imaginer à quoi ressemblait l'inconnue.

Ce ne fut pas long : il se fit une telle image d'elle qu'il ne put plus rester tranquille. Le programme comportait deux combats de plus mais ils n'allaient pas le tenir cloué sur son fauteuil. Il voulait rentrer avec Sadie aussi vite que sa voiture le leur permettrait.

— Viens, chérie, dit-il, fichons le camp.

Sadie s'éveilla, regarda tout autour d'elle en clignant des yeux, examina deux petits hommes qui étaient sur le ring, puis avec un regard vague sur Benny, lui dit :

— Il y a le feu ?

Benny la regarda. Elle était belle, de la taille qu'il fallait, avec des cheveux noirs bouclés et doux comme de la soie. Elle lui rappelait les beautés qui sourient sur les couvertures des magazines et vous font rêver. Ils étaient mariés depuis plus de deux ans et il l'aimait beaucoup. Il lui avait même été fidèle. Sadie s'était montrée à la hauteur. Elle aimait ça et s'y connaissait un peu. Il lui avait appris quelques trucs et pendant six mois, tout avait très bien marché. Ensuite Benny s'était habitué à elle. Il avait commencé à se laisser aller.

Au début, en se promenant avec elle, il la comparait aux autres femmes. Sadie était si épatante qu'elle se sortait très bien de ce jeu. Mais quand il se mit à imaginer comment étaient les autres, ce fut moins bien, car Sadie, il la connaissait. Ensuite, non content de regarder, il éprouva le besoin de faire des remarques. Il disait :

— T'as vu cette fille ? Bon sang, quel corps ! T'as déjà vu mieux ?

Sadie se sentait en sécurité et pensait que Benny la taquinait, mais il ne s'en tenait pas là.

— Je suis sûr que cette fille a un tempérament du diable, ajoutait-il. T'as vu ce châssis ? On devrait la mettre en cage. Et la façon dont elle ondule ! Elle doit avoir sa ration et plus souvent qu'à son tour.

C'était pas grand-chose mais ça finissait par lui faire de la peine. Et par lui porter sur les nerfs. Elle savait qu'un jour il tricherait et qu'une fois qu'il aurait commencé il continuerait. Ça n'allait pas. Elle avait tout fait pour le retenir mais il avait cela dans le sang, il n'y pouvait rien.

Quand il mit sa tête entre les genoux de cette fille, quelque chose se déclencha en elle. C'était le point final. Il ne croyait pas qu'elle l'avait vu, eh bien il aurait une surprise.

— Viens, chérie, répéta Benny, ces boxeurs me rendent malade.

Ils passèrent devant les gens de leur rangée et arrivèrent à l'allée. Benny se retourna comme Sadie s'y attendait. Le cœur de Benny sauta dans sa poitrine quand il vit la femme. Bon Dieu ! Elle était formidable. Il se mit à trembler à l'idée que



ses oreilles avaient frôlé ses bas. Sadie prit les devants.

— Je sais, dit-elle, t'as pas besoin de me le dire. Elle est formidable, elle a tout pour elle, c'est un piège pour tous les honnêtes hommes et c'est la plus grande baiseuse du monde.

Benny la regarda, l'air ébahi.

— Dis donc, où as-tu pêché ça ?

Sans l'écouter, Sadie descendit l'allée centrale, consciente que certains hommes pour la suivre du regard détachaient avec regret leurs yeux du combat. Elle ondulait des hanches.

« Vas-y, pensait-elle, regarde-moi un peu, je suis pas trop mal. »

Benny la rejoignit en courant.

— Qu'est-ce que c'est cette histoire de femme ? demanda-t-il avec irritation, j'aime pas que tu parles comme ça.

Sadie lui lança un regard par-dessus l'épaule.

— Elle avait une culotte de quelle couleur ? demanda-t-elle sans s'arrêter. Est-ce qu'elle en avait une au moins ?

Benny en tomba presque à la renverse. Elle l'avait donc vu. Merde ! Il aurait bien pu se douter que ce n'était pas une femme à ne s'apercevoir de rien. Il devait presque courir pour rester à son pas.

— T'es pas fâchée pour une histoire de rien du tout, demanda-t-il avec anxiété. C'était un accident, tu le sais bien.

— Bien sûr que c'était un accident, répliqua-t-elle avec amertume, un accident bien agréable, pas vrai ?

Ils arrivèrent à la voiture. Benny n'eut pas le

temps de lui ouvrir la portière, elle était déjà assise dans son coin, aussi éloignée de lui que possible. Il mit le moteur en marché et commença à conduire lentement.

— N'y pense plus, va, dit-il. C'était une chose comme il en arrive. De toute façon, elle était pas bien excitante.

Elle savait qu'il mentait mais une fatigue soudaine la prit et elle se laissa aller contre le dossier, en fermant les yeux.

La voyant silencieuse, Benny plein d'espoir en conclut qu'elle n'était plus fâchée. Il conduisait tout en pensant à la femme. Quelle belle fille ! Dire que ça s'était passé comme ça ! Si Sadie et le dur n'avaient pas été présents, il aurait peut-être pu lui filer un rencard. Ç'aurait été une sacrée partie car la moitié du chemin était déjà faite. Il avait tous les atouts. Le temps d'arriver chez lui et il s'était encore une fois mis dans un drôle d'état. C'est tout juste s'il put attendre de parquer sa voiture.

Sadie se tint mollement appuyée contre la paroi du petit ascenseur qui les emmena en ronronnant jusqu'au sixième.

Elle ne le regarda pas une fois. Il se tenait près d'elle, épiant avec anxiété tout en essuyant ses mains moites avec son mouchoir.

« Elle a l'air fatiguée et de mauvais poil », pensa-t-il. N'importe, tout devrait aller sur des roulettes s'il s'y prenait bien.

Dans les premiers temps de leur mariage, il arrivait du travail, la prenait dans ses bras et la portait dans la chambre à coucher. Le dîner brû-

lait, elle protestait à chaque fois, mais il savait qu'elle était aussi contente que lui.

L'ascenseur s'arrêta au sixième étage et Sadie sortit la première. L'appartement d'en face, sur le même palier, était celui de Tootsie Mendetta.

Benny était malade à la pensée d'habiter juste en face d'un type aussi riche sans jamais le voir. Il savait que Mendetta vivait là mais il ne le voyait jamais. Ce soir-là cependant, il ne pensa pas une fois à lui.

Il farfouilla dans la serrure et dut s'y prendre à deux fois avant de pouvoir engager la clef. Ses mains tremblaient légèrement.

Une fois à l'intérieur, il la laissa enlever son chapeau et son manteau puis se glissa derrière elle. Il l'enlaça et posa ses mains chaudes sur ses seins.

— Je t'aime, chérie, dit-il d'une voix tremblante. Tu sais ce que je vais te faire ?

Elle se débattit mais sous son étreinte elle était impuissante. Il la souleva du sol et prit la direction de la chambre.

— T'es pas fou ? demanda-t-elle d'une voix effrayée.

— Complètement cinglé, chérie, répondit-il avec fièvre.

— Pose-moi par terre !

Sa voix fut tellement sèche qu'il en fut secoué. Il la mit sur ses pieds et la tourna vers lui. Elle lui jeta un regard si froid et si hostile que, cloué sur place, il eut l'impression de se heurter le nez à un mur.

— Dis, chérie, qu'est-ce qu'il y a ? J'ai pensé à

toi dans la voiture et j'ai pensé... j'ai pensé qu'on pourrait peut-être revenir deux ans en arrière.

— Penses-y encore, dit-elle.

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

La déception le rendait malade de rage.

Elle revint dans le salon. Il la vit se couvrir les yeux de sa main. Il la suivit, une colère sourde bouillonnait en lui. Il s'appuya à l'embrasement de la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu le sais, répondit-elle d'une voix pleine de larmes.

— Oh, assez ! Si quelque chose te plaît pas, garde-le pour toi. Écoute, chérie, poursuivit-il avec chaleur, c'est pas le moment de se bagarrer. Viens donc. On va être heureux tous les deux, qu'est-ce que tu en dis ? Tu te sentiras bien...

— Une minute, dit-elle en lui coupant la parole. Tu n'as que ça dans la tête. Tu t'es excité sur cette fille et tu veux te soulager avec moi. La jolie petite assise sur le genou de papa fait la vie dure à la mère, c'est ça le complexe. Eh bien, j'en suis pas pour être la mère !

Benny envoya son chapeau rouler dans la pièce. Il était furieux.

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce qui t'a pris ? dit-il en élevant la voix.

Sadie alla s'asseoir sur le canapé.

— J'en ai marre de ta façon de regarder les femmes, je peux plus le supporter. Faut que tu regardes toutes celles qui passent. Et si tu ne faisais que les regarder, mais faut que tu m'en parles.

Ça va, si tu veux toutes celles que tu vois dans la rue, vas-y mais je serai pas là, moi !

Benny se frotta le nez.

— Alors, c'est ça ? fit-il d'une voix tout d'un coup très calme. T'es jalouse, voilà ce que tu es. J'ai pas touché une femme depuis qu'on est mariés. Pourquoi que je pourrais pas les regarder ? Il n'y a pas de mal à ça, j'fais rien de mal en les regardant, non ?

— Tu as une façon de les regarder ! Alors du moment que je peux pas t'en empêcher, faut que je passe ma vie à me promener avec toi pendant que tu violes des yeux toutes les filles ?

Benny s'assit en face d'elle. Il fit un grand effort pour rester patient.

— Ne sois pas si compliquée, chérie, dit-il d'un ton protecteur. Tout ça, c'est des bêtises. T'es déprimée. Demain, on en rigolera. N'y pense plus et t'auras tout ce que tu veux.

— Non, j'aurai rien.

— Si, tout.

— Non.

— Oh, arrête ! J'ai dit que tu auras tout et je veux que tu aies tout.

Sadie se redressa brusquement.

— Tu veux que je te dise ? Quand je dis que j'aurai rien, je veux dire que j'aurai pas ce que je veux. Tout ce que j'aurai, c'est ce que tu me donnes.

Benny sentit le sang lui monter à la tête.

— Si c'est ce que tu penses, ça va, t'auras ce que je te donne, et puis après ?

— Après rien. Ça sera comme dans les derniers six mois. Et tu sais ce que c'est !

— Vas-y donc, dis-le-moi.

— Je te ferai la cuisine tous les sacrés jours de la semaine. Je te laverai tes affaires quand elles seront sales, ce qui arrive souvent. On vivra dans ce grand appartement — sans un domestique — pour que tu puisses épater tes amis. Tous les jours on se cassera la tête pour savoir comment régler les factures. Je coucherai avec toi et il faudra que j'attende pour voir si tu es en forme, ou trop saoul, ou trop fatigué. Après, pendant que tu dors, je passerai la moitié de la nuit à me demander si quelque chose n'allait pas. Ensuite, je serai si énervée qu'il faudra que j'aille dans la salle de bains, dans le froid, faire ce que tu sais. Et enfin, je serai si réveillée que je pourrai plus dormir avant le moment de recommencer à te faire la cuisine. Voilà.

— Voudrais-tu faire quelque chose pour moi ? demanda Benny entre ses dents. Maintenant, tout de suite.

Sadie le regarda.

— Quoi ?

— Ferme-la, veux-tu ? Ferme-la, avant de dire des choses que tu pourrais pas rattraper !

Elle hocha la tête.

— Non, dit-elle, je ne veux pas. Je crois bien que j'en ai fini avec cette chanson. Je parlerai, tant que j'aurai quelque chose à dire, j'ai attendu assez longtemps.

Benny prit une cigarette et l'alluma. Il remarqua que ses mains tremblaient un peu.

Sadie, assise, les jambes repliées, le regardait par-dessus ses genoux qu'elle tenait serrés contre

elle à deux bras. Il y eut un long silence, puis elle reprit :

— Je me suis joué la comédie tant que j'ai pu. Je pensais que tu étais un type formidable, Benny, c'est vrai. Tu étais le monde pour moi, c'est pas de ta faute, je me leurrerais moi-même. Tu n'es pas un type formidable et tu ne le seras jamais, t'as quelque chose en toi qui t'en empêche. Tu veux des choses, tu travailles dur pour les avoir et après tu les balances. Tu te fiches de ce que tu as gagné, c'est seulement ce que tu es en train d'avoir qui t'intéresse. Tu m'as eue et ce n'a pas été très difficile car je te voulais aussi et j'ai fait la moitié du chemin. Mais je te voulais d'une façon que tu n'as pas comprise. Je te voulais pour de bon, je te voulais le matin autant que le soir. Je voulais sortir avec toi, je voulais manger avec toi, parler avec toi, rire avec toi ; mais toi, Benny, c'est pas ce que tu voulais.

— Je crois que tu ferais mieux de te taire, dit Benny entre ses dents.

Mais elle continua comme si de rien n'était.

— Tu crois que c'est agréable pour moi de t'entendre détailler les autres femmes ? Est-ce que je ne me garde pas jolie pour toi ? Au début, j'avais de la peine. Puis je me suis demandé pourquoi je ne pouvais pas te garder. Je me suis examinée ; je t'ai donné tout ce que j'avais, j'ai même fait des choses que tu voulais que je fasse parce que je pensais que tu serais content, mais tu ne l'étais pas. Quand tu me voulais, je me suis demandé si tu te servais de moi en pensant à une autre femme rencontrée dans la rue. Toutes les femmes sont

pareilles dans la nuit, pas vrai ? Eh bien ! j'en ai marre. Je ne le ferai plus. Je ne te veux pas pour que tu violes des yeux les autres. Tu n'as qu'à y aller et les prendre, Benny, vas-y !

— As-tu fini ? demanda Benny.

Elle haussa les épaules.

— Ne te mets pas en colère, cela n'arrangera rien. Faut voir les choses comme elles sont. Un jour, tu te décideras, un jour, quand je ne serai plus jolie. À ce moment-là, tu ne tergiverseras plus, tu ne resteras pas à parler et regarder, tu te défileras et tu feras des choses. Eh bien ! moi, je veux pas attendre ça, Benny. Si nous devons nous séparer, il faut le faire maintenant et pas quand je ne pourrai plus lutter.

Benny se mit lentement debout.

— Tu as dit ce que tu voulais, j'espère que tu es contente ? Pour moi, c'est fini. Maintenant, on ira chacun de son côté. Je souhaite que ça te plaise. Peut-être qu'après avoir travaillé un peu, tu seras contente de revenir. Essaie toujours. Moi, je vais dormir ailleurs.

Il ramassa son chapeau puis, sans un regard, sortit en claquant violemment la porte.

Sadie resta immobile un moment puis se mit à pleurer.



## CHAPITRE IX

*5 juin - minuit.*

En passant dans le hall, Mendetta salua d'un signe de tête le garde du corps. Le fait d'avoir des hommes qui patrouillaient la nuit entière dans l'immeuble lui donnait une impression de puissance et de sécurité. Non pas qu'il prît Raven au sérieux. Pour lui, ce type n'était qu'un gangster de deuxième ordre que démangeait l'envie de tuer. L'idée qu'il avait eu le culot de le menacer le faisait sourire. Cela ne l'avait pas empêché de prendre ses précautions, mais le serment que Raven avait fait de le descendre n'effleurait que rarement son esprit.

Il prit l'ascenseur jusqu'au sixième et se dirigea vers son appartement d'un pas lourd. Il entra et fut surpris de ne pas voir de lumière. Il hésita un moment et sa main chercha un revolver qu'il ne portait plus depuis l'époque où il était garde du corps de Legs Diamond. Bien des choses s'étaient passées et maintenant c'était lui qui payait d'autres gens pour veiller sur lui. Il jura doucement et tourna le commutateur.

La pièce était vide.

Il alla déposer son chapeau et son pardessus sur le divan, ennuyé d'avoir éprouvé un instant de frayeur.

L'absence de Joan l'irritait également, car il se sentait disposé à s'amuser avec elle. Où diable pouvait-elle bien être ? Après l'avoir cherchée sans succès dans toutes les pièces, il revint au salon. De toute façon, il devait téléphoner à Grantham et elle serait certainement de retour quand il aurait fini.

Il s'assit près du téléphone et fit le numéro. Grantham répondit presque immédiatement.

— J'ai arrangé l'histoire, lui dit Mendetta. On n'aura pas d'ennuis.

— Eh bien ! Ça, c'est une sacrée bonne nouvelle. Ellinger est venu fouiner au Club, hier soir. Je l'ai fait suivre par un des copains. Il est parti avec Rogers et, ce matin, il est allé voir ce petit tordu de Fletcher. Vous vous souvenez de lui ?

Tout cela ennuyait plutôt Mendetta.

— Non, dit-il, je ne m'en souviens pas, mais ça n'a pas d'importance. J'étais en train de vous dire que...

Grantham l'interrompt.

— Mais si, Tootsie, c'est important. Fletcher, c'est le type qui a fait du chahut dernièrement au Club au sujet de sa sœur.

Les yeux durs de Mendetta devinrent tout petits.

— Je croyais que vous vous étiez débarrassé de lui, dit-il avec humeur. Et vous dites qu'Ellinger est allé le voir ?

— Oui.

— Et alors ?

— Alors rien, je pensais que je devais vous le dire.

— Vous pensiez que vous deviez me le dire, répéta Mendetta avec un ricanement. Ça vous arrive jamais de réfléchir ? Il faut que je vous dise ce qu'il faut faire, sans doute !

Il y eut un silence puis Grantham répondit :

— Très bien, je m'en occuperai. Polson, c'est arrangé, hein ?

— Vous n'avez qu'à foutre en l'air Hamsley. Polson ne savait pas que le Club m'intéresse, et je tiens Polson, grâce à une ou deux choses.

Du coup, Mendetta sourit au récepteur.

— Et si Fletcher a parlé à Ellinger ?

— Qu'est-ce que ça fait, s'il lui a parlé ? Ellinger travaille pour Polson, pas vrai ? Polson lui dira de laisser tomber, j'ai tout arrangé.

— Êtes-vous sûr que tout ira bien ? insista Grantham avec anxiété.

— Naturellement que j'en suis sûr. Oubliez toute l'histoire maintenant, mais occupez-vous de Fletcher ; il y a trop longtemps qu'il nous casse les pieds, celui-là.

— Je vais m'occuper de lui, répondit Grantham d'un ton cruel avant de raccrocher.

Mendetta jeta un coup d'œil sur l'horloge qui marquait minuit vingt. Où diable était Joan ? Il se leva et, après avoir enlevé son manteau, alla chercher sa robe de chambre. Il attacha la ceinture autour de son gros ventre, puis revint dans le

salon et se versa à boire. Sans savoir pourquoi, il se sentait mal à l'aise et inquiet.

Se penchant sur la table, il ramassa le jeu de cartes et commença à le battre lentement. Il n'avait pas l'esprit aux réussites. Il restait immobile, en proie à des pensées sombres, faisant glisser les cartes entre ses doigts quand il s'aperçut qu'il épiait le moindre bruit suspect. Il pouvait entendre le faible ronronnement de l'ascenseur et le cliquetis de sa grille entre les étages. La sirène aiguë d'une voiture et la rumeur monotone de la circulation brusquement lui devinrent sensibles, éliminant tous les bruits qu'il entendait jusqu'alors inconsciemment.

— Qu'est-ce que j'ai, ce soir, nom de Dieu ? grogna-t-il avec irritation, en jetant les cartes sur la table.

Il alla vers la fenêtre et l'ouvrit.

La nuit était chaude et tranquille. La pleine lune, flottant au-dessus des toits proches, illuminait la rue d'une lumière argentée. Pendant quelques instants, il regarda la circulation, la figure baignée par l'air chaud. Il allait retourner dans la pièce quand il s'arrêta et, se penchant aussi loin que possible, examina la rue.

Ses yeux essayèrent de percer les ténèbres. À part une voiture de temps à autre, la rue était déserte. Le garde qui aurait dû se tenir près de l'entrée était absent. Mendetta ne put en croire ses yeux. Depuis trois mois, le garde avait monté sa faction, la main sur son revolver, examinant tous ceux qui entraient dans l'immeuble. Pas un suspect n'aurait pu pénétrer. Depuis trois mois,

Mendetta en se penchant pouvait le voir et, souriant, prendre conscience de sa sécurité. Ne plus le voir fut un rude choc.

Il retourna dans la pièce précipitamment. Sa première pensée fut de téléphoner à Grantham et de lui demander d'envoyer un type de la bande faire une enquête mais il hésita. Il ne fallait pas que Grantham puisse penser qu'il devenait peureux. Il essaya ensuite de se souvenir s'il avait un revolver dans l'appartement, il n'en portait plus depuis si longtemps. Peut-être Joan en avait-elle un.

Il repoussa la peur qui commençait à hanter son cerveau.

« Pas de ça », pensa-t-il en colère. Peut-être que le type d'en bas était à l'intérieur et qu'il ne pouvait le voir de sa fenêtre. Le mieux était de téléphoner au portier pour se renseigner.

Il se dirigeait vers le téléphone intérieur quand il entendit une clef tourner dans la serrure de la porte d'entrée. Il se raidit et attendit, furieux contre lui de se sentir la bouche sèche.

La porte s'ouvrit et Joan fit son entrée, portant un deux-pièces noir très élégant. Elle allait lentement et paraissait très fatiguée.

Sa présence rassura Mendetta.

— Où diable étais-tu ? demanda-t-il avec colère.

Joan ne répondit rien. Elle le regardait, les yeux effrayés, les traits tirés.

— Où étais-tu ? répéta Mendetta. Le garde n'est plus à l'entrée, tu le savais ? Est-ce qu'il était là quand tu es montée ?

Joan secoua la tête.

— Non.

— Alors, où est-il ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air d'attendre la mort de quelqu'un.

Elle lui jeta un regard sombre.

— Oh, ne dis pas ça ! fit-elle d'un ton horrifié.

Il fit un pas rapide dans sa direction mais elle l'évita et courut de l'autre côté du divan. Il resta sur place et la regarda.

— Alors, où étais-tu ? fit-il entre ses dents.

— J'ai rencontré un de tes vieux copains. Il voulait absolument te voir, répondit-elle avec un geste vers la porte.

Mendetta tourna lentement la tête et un frisson glacé lui parcourut le dos quand il vit, dans l'embrasure, la figure froide et sans expression de Raven. Un mégot lui pendait entre les lèvres et, à la main droite, il tenait un long pistolet.

Mendetta frissonna. Il agita ses grandes mains blanches, comme pour supplier Raven de s'en aller.

— Que voulez-vous ? chuchota-t-il.

— Assieds-toi, Tootsie, répliqua Raven en agitant son arme ; nous avons à causer.

Mendetta s'assit près de la table de jeu, et posa ses mains tremblantes sur le tapis vert. De sa place, il pouvait voir Joan, agenouillée sur le sol, la tête entre ses mains. Son attitude le fit penser à celle d'une femme qui voit arriver un tamponnement inévitable et qui, d'horreur, tourne la tête avant le choc. Brusquement, il eut envie de vomir.

Raven était encore appuyé au chambranle de la porte.

— Ça a pris du temps d'arriver jusqu'à toi,

Tootsie, dit-il, mais me voici. J'avais dit que je le ferais, pas vrai? Elle t'a trahi, poursuivit-il en indiquant Joan d'un signe de tête. Faut pas faire confiance aux femmes, elles vous laissent toujours tomber. C'est elle qui a fait partir le garde et c'est elle qui m'a laissé monter, parce qu'elle en avait marre de coucher avec toi.

Le visage de Mendetta se crispa mais il ne dit rien. Brusquement Joan se redressa, courut dans la chambre à coucher et claqua violemment la porte derrière elle.

Raven haussa les épaules.

— Elle croit que je vais la prendre en charge mais tu n'as pas à t'en faire. J'ai pas confiance en elle et de toute façon, je veux rien de ce que t'as touché. J'ai comme qui dirait l'impression qu'elle regrettera ce qu'elle a fait.

— Tu veux le coin, n'est-ce pas, Raven? murmura Mendetta. Tu peux le prendre, moi, c'est fini.

Raven opina de la tête.

— Ça, t'es bien fini.

— Laisse-moi quitter là ville. Je te passerai tout par écrit. Tu ne me tueras pas si je te donne tout?

Raven secoua la tête.

— Je ne veux tuer personne. Pourquoi faut-il que je tue quelqu'un?

Mendetta examina la froide figure de Raven pour essayer d'y trouver des raisons de se reconforter. Il ne put rien lire dans les yeux froids et sans expression.

— Je signerai n'importe quoi, dit-il avec empressement. Qu'est-ce que tu veux ?

— Écris simplement que tu me donnes ta part du Club, répondit Raven en indiquant le bloc de papier. Pas besoin de plus. Grantham ne fera pas d'histoires.

Mendetta hésita.

— Je pourrai partir si je fais ça ? demanda-t-il. Tu me laisseras quitter la ville ?

Raven le regarda.

— Pourquoi voudrais-tu que je t'en empêche ?

Les deux hommes se dévisagèrent, Mendetta, gras, bien habillé mais terrifié et Raven, calme, mince et crasseux.

— Je peux pas rester ici toute la nuit, dit Raven.

Déjà, Mendetta était en train d'échafauder des combinaisons. Sa signature sur un bout de papier n'aurait aucune importance. Dès que Raven l'aurait quitté, il donnerait l'ordre de le tuer. Bon Dieu, quel idiot il avait été de ne pas s'en être débarrassé avant ! Il tira le bloc vers lui et d'une main qui ne tremblait plus rédigea la cession à Raven de sa part du Club « 22 » qu'il signa et parapha.

— Donne-moi jusqu'à demain, dit-il en jetant le bloc sur la table, demain, je serai parti.

Raven étendit la main et saisit le bloc qu'il mit dans sa poche après avoir examiné le texte.

— T'es pas obligé de partir, Tootsie, dit-il tranquillement, tu seras beaucoup mieux ici.

Mendetta blêmit. Il se leva lentement.

— Écoute, dit-il avec fièvre, je vais être régulier, j'ai fait ce que tu voulais...



L'expression cruelle des yeux de Raven lui coupa la parole. Avec un cri de terreur, il traversa la pièce et se précipita vers la porte de Joan qu'il martela à grands coups.

— Ne le laisse pas me tuer... Joan ! Arrête-le ! Arrête-le ! Joan, tu peux pas le laisser me tuer...

Se déplaçant sans bruit, Raven vint se placer derrière lui et lui tira une balle dans la tête. Le pistolet laissa échapper simplement un sifflement.

Au moment où il tomba, Mendetta était en train d'ouvrir la porte ; celle-ci céda brusquement et il s'affala dans la chambre.

Joan se blottit contre le mur et hurla.

Raven lui jeta un regard et leva son arme. Elle vit le petit trou noir du canon pointé dans sa direction et se cacha la figure entre ses mains. Le lourd projectile écrasa deux de ses doigts avant de lui faire sauter le haut de la tête. Elle tomba sur les genoux, ébranlant le sol, puis s'affala de tout son long. Sa tête vint heurter le tapis avec un bruit sourd.

De l'autre côté du palier, Sadie se dressa dans son lit. Elle crut avoir perçu un hurlement dans son rêve, mais elle avait entendu nettement le bruit d'une chute.

Elle écouta attentivement, désirant soudain que Benny fût à ses côtés. Rien ne parvint à ses oreilles mais le hurlement avait été si réel qu'elle se leva et passa précipitamment une robe de chambre. Elle sortit de la chambre à coucher et alla dans le vestibule qui était sombre et silencieux. Après avoir allumé, elle regarda sur le

palier à travers la fente de la boîte aux lettres. Elle pouvait voir la porte de Mendetta et le filet de lumière qui passait au-dessous, ce qui lui rappela qu'elle aussi avait la lumière allumée. Elle l'éteignit et reprit sa surveillance.

Son cœur battait rapidement; elle se sentait seule et terrifiée. Elle avait le pressentiment que quelque chose se passait dans l'appartement des voisins, et elle demeura à son poste d'observation. Puis, juste au moment où elle décidait qu'elle avait dû se tromper, elle vit la porte d'en face s'ouvrir sans bruit.

Raven sortit de l'appartement, un paquet de dossiers sous le bras et son long pistolet à la main. Après un regard à droite et à gauche, il referma la porte doucement et s'en fut à grands pas.

Son air impitoyable et son arme terrifièrent Sadie. Elle baissa doucement le volet de la boîte aux lettres, s'enfuit dans sa chambre et se cacha, en tremblant, sous ses couvertures. Elle ne pouvait oublier le visage de loup de Raven.

## CHAPITRE X

*5 juin - minuit.*

Jay poussa la porte d'Henry et entra à grands pas. Henry, sur le point de quitter son bureau, arrangeait son chapeau devant une glace et s'admirait. Par-dessus son épaule, il lança à Jay un regard mécontent.

— C'est fini pour ce soir, dit-il d'un ton ferme, regarde l'heure. Je devrais être chez moi depuis longtemps.

Jay s'assit dans le fauteuil et alluma une cigarette.

— J'ai quelque chose à vous dire, dit-il, ça vous intéressera.

— Pas possible ? Eh bien, moi aussi j'ai quelque chose à te dire. Tu peux laisser tomber le Club « 22 », Polson vient juste de me téléphoner.

— Oh non, répondit Jay en secouant la tête. Ce que j'ai découvert nous fera des manchettes grandes comme ça.

Henry le regarda avec intérêt.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda-t-il.

— Grantham est en cheville avec une bande de voyous. Il utilise le Club à des fins immorales.

— T'es fou ; où est-ce que tu as pris ça ?

Jay sourit.

— Je m'y attendais, dit-il. Je connais un type qui en a vu et entendu pas mal et je suis porté à le croire. Il faut surveiller le Club, peut-être qu'on lèvera un lièvre.

Henry s'assit.

— Polson m'a dit de laisser tomber le « 22 ». Il a vu Mendetta, et ils ont bavardé. Mendetta a des intérêts, alors, tu comprends, Polson ne veut rien faire ou dire qui puisse le déranger.

Jay ricana.

— Polson ignore peut-être l'aspect « traite des blanches » de l'affaire. Ça ferait une histoire formidable pour le journal.

Henry hésita, puis saisit le téléphone.

— Tu veux qu'on voie ce qu'il en dit ?

Jay hésita puis fit signe que non.

— Ça vous ferait rien de venir d'abord voir ce type avec moi ? Une fois que vous lui aurez parlé, vous comprendrez pourquoi l'histoire m'intéresse.

— Maintenant ? demanda Henry, oh non, c'est impossible !

Jay se leva.

— Vous n'avez pas le droit d'hésiter, patron ! Une affaire aussi sensationnelle et nous qui sommes aux premières loges... Deux ans que j'attends l'occasion d'accrocher Mendetta ! Et la traite, quel magnifique bâton pour rosser cette crapule ! Allez, venez avec moi.

Henry le suivit dans l'ascenseur.

— Un de ces jours, Ellinger, dit-il, tu arriveras, je ne sais pas où, mais tu arriveras.

Jay sourit.

— Je ne suis pas sentimental, mais ce type m'a fait réfléchir en me parlant de sa sœur. Vous avez une fille, n'est-ce pas ? Je l'ai vue, elle est charmante.

Henry, son chapeau rabattu en avant, regarda Jay.

— Qu'est-ce que ma fille vient faire dans cette histoire ?

Ils sortirent de l'ascenseur et traversèrent l'immense vestibule.

— Eh bien ! justement, patron. Vous autres qui avez des filles, vous ne pensez pas à toutes celles qui disparaissent. Laissez-moi vous dire que si j'en avais une, je ne la quitterais pas de l'œil. Dieu fasse que je n'en aie pas.

Ils montèrent dans un taxi et Jay donna l'adresse de Fletcher au chauffeur.

— De quoi parles-tu, demanda Henry. Qu'est-ce que c'est que ces filles qui disparaissent.

Jay le dévisagea.

— Vous le savez aussi bien que moi. Comme on n'y peut rien, on dit qu'elles sont parties pour se marier, qu'elles sont allées à Hollywood, ou n'importe quoi. Fletcher est à peu près sûr qu'on force sa sœur à se prostituer. Selon lui, Grantham et Mendetta font commerce de femmes. On n'a pas de preuves, mais bon Dieu ! quel scandale si on pouvait en trouver une.

Henry alluma une cigarette.

— D'accord, dit-il, on va voir l'effet que me fera ce type. Si je pense que c'est sérieux, tu pourras foncer mais faudra d'abord que Polson donne son accord.

— Polson sera d'accord si nous le persuadons. C'est pourquoi je vous emmène. Si vous pensez que ça va, on ira tous les deux le voir et on l'attaquera ensemble.

Le taxi s'arrêta devant l'immeuble d'habitations ouvrières. Une foule nombreuse se tenait en demi-cercle devant l'entrée. De l'autre côté de la rue étaient rangées une ambulance et deux voitures de police.

Jay sortit à la hâte du taxi. Il jeta un coup d'œil à Henry et tous deux montèrent les marches en courant. Un grand flic leur barra le passage.

— Doucement, dit-il, défense d'entrer.

— Pas pour nous, mon vieux, répondit Jay. Je te présente le rédacteur en chef du *Saint Louis Banner*, c'est un personnage, et le tapis de cérémonie, qu'est-ce que t'attends pour le dérouler ?

Le flic ne fit pas un mouvement.

— Pas possible ? dit-il. Si ce vieux est le chef de quelque chose, moi je viens d'accoucher d'une portée de chats.

— Il vous a eu, patron, dit Jay en regardant Henry avec un sourire.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Henry avec une froide dignité.

Deux policiers en civil de la Brigade criminelle descendirent l'escalier et passèrent auprès d'eux. Henry connaissait l'un d'entre eux.

— Eh ! Bradley, dites donc à cette andouille qui je suis, je veux monter.

Bradley le regarda avec curiosité.

— Mais bon sang ! c'est Henry, dit-il. Qu'est-ce que vous faites par ici ?

Henry sourit sans la moindre gêne.

— En passant, j'ai vu l'ambulance et je me suis dit que j'allais voir sur place comment travaille mon collaborateur.

Bradley hocha la tête.

— Ce n'est pas grand-chose, dit-il avec regret, rien qu'une fusillade de plus. Mais vous pouvez monter.

— Qui est-ce ? demanda Jay.

— Un certain Fletcher. Quelqu'un devait lui en vouloir je suppose.

Jay hocha la tête.

— On va pas se déranger pour si peu, dit-il en fronçant les sourcils. Venez, patron, c'est un fait divers de rien du tout.

Ils remontèrent dans le taxi et Jay commanda au chauffeur de revenir aux bureaux du journal.

— Alors, ça vous intéresse ? demanda-t-il doucement. Grantham a dû savoir que Fletcher m'avait parlé et il lui a fermé la bouche. Tout cela n'a pas l'air d'être une blague.

— Peut-être n'est-ce qu'une coïncidence, répondit Henry d'un ton indécis.

— Peut-être bien que ce n'en est pas une ! Ça saute aux yeux. Qui aurait intérêt à tuer un type comme Fletcher ? Posez-vous la question. Ce n'était qu'un employé au chômage. Non, les gens ne prennent pas de risques en tuant un

pauvre bougre, à moins que ce ne soit important. J'aimerais que vous en parliez à Polson.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

— J'aimerais suivre l'affaire discrètement, surveiller le Club, découvrir ce que je peux et, si c'est important, attaquer directement.

Henry se détendit.

— D'accord, fit-il, j'en parlerai à Polson.

— Allons le voir maintenant, dit Jay, il ne doit pas encore être au lit, le vieux singe.

Henry poussa un grognement.

— Je ne dormirai pas cette nuit, dit-il, ça m'en a tout l'air.

— Vous dormirez autant que vous voudrez après avoir vu Polson, dit Jay, en donnant la nouvelle adresse au chauffeur.

Ils durent attendre une demi-heure environ avant de voir le patron. Celui-ci fit son entrée dans le petit salon de réception, les sourcils froncés et les mains plongées dans les poches de son pantalon.

Il avait bien l'air de ce qu'il était : un millionnaire, propriétaire de journal, impitoyable, travailleur acharné et affamé de dollars.

Il regarda Henry comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton sec. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je vous présente Ellinger, notre reporter chargé des affaires criminelles, répondit respectueusement Henry. Ellinger a des tuyaux, et j'ai pensé que peut-être vous les trouveriez intéressants.



Polson ne prit même pas la peine de regarder Jay. Il tapota Henry dans la poitrine d'un index long et osseux.

— Je vous paie pour écouter les tuyaux et pour les publier. J'ai beaucoup trop de travail pour m'occuper de ça. Retournez dans votre bureau, examinez-les ; s'ils sont bons, publiez-les, sinon, envoyez Ellinger au diable.

— C'est au sujet de Mendetta et du Club « 22 », dit Henry avec patience. Après ce que vous m'avez dit ce matin, j'ai cru qu'il valait mieux que je vous en parle.

Les yeux coléreux de Polson s'agrandirent.

— Je vous ai dit de laisser tranquilles et le Club et Mendetta. Et quand je dis une chose, je sais ce que je dis.

— Très bien, monsieur, répondit Henry en battant en retraite.

— Mendetta est à la tête d'un gang qui fait la traite des blanches, dit Jay. Ils enlèvent des filles. J'ai la preuve qu'on se sert du Club pour ces opérations et je voudrais que vous m'autorisiez à faire une enquête.

Polson se raidit, et son mince visage en lame de couteau devint blanc de rage.

— Je ne discuterai pas plus longtemps, dit-il à Henry sans regarder Ellinger. Je vous ai dit quelle était notre politique. Laissez Mendetta et le Club tranquilles. Renvoyez tous les gens de la rédaction qui ne suivront pas cette consigne. Bonsoir.

Il tourna sur ses talons et sortit de la pièce avec raideur.

Henry regarda Jay.

— Tu as entendu ? demanda-t-il.

— Je me demande combien Mendetta l'a payé, ce bâtard mort de trouille, dit Jay en prenant son chapeau. S'il croit qu'il pourra m'arrêter, il se plante.

Henry eut l'air ennuyé.

— Faut que tu laisses tomber, Jay, dit-il. Polson est le big boss.

— Pas possible ? Eh bien, très peu pour moi ! répliqua Jay en claquant la porte.

## CHAPITRE XI

*5 juin - minuit trente.*

Grantham était en train d'écrire derrière un bureau bien rangé. Une cigarette brûlait paresseusement dans un cendrier et seul le léger grincement de sa plume troublait le silence de la pièce.

La porte s'ouvrit. Il leva la tête, irrité, et vit devant lui Raven qui le dévisageait. Derrière Raven, se tenait Lu Eller, qui paraissait pâle et indécis.

D'un geste très lent, Grantham posa son stylo. Il blêmit et sa mâchoire se crispa convulsivement.

— Dites à ce singe de se tailler, fit Raven.

Grantham comprit que Mendetta était mort, sans quoi Raven ne serait jamais venu. Des yeux, car il se méfiait de sa voix, il fit signe à Eller de s'en aller.

Celui-ci haussa les épaules, l'air soulagé que Grantham n'eût pas besoin de lui. Raven entra, ferma la porte derrière lui et, sans un mot, déposa sur le bureau une feuille de papier.

Grantham la lut sans la toucher. L'écriture était celle de Mendetta.

— Il est mort ? demanda Grantham d'une voix très basse.

Raven s'assit et examina rapidement la pièce.

— Il a eu un petit accident, dit-il. Tout va changer maintenant.

— Qu'allez-vous faire ?

Grantham étudiait l'individu crasseux assis en face de lui.

— Des tas de choses, répondit Raven en se renversant contre le dossier de son siège. La ville était trop petite pour Mendetta et pour moi, fallait que l'un de nous deux s'en aille. Maintenant, je prends les commandes.

Grantham mouilla ses lèvres sèches.

— Mendetta était très protégé, dit-il. Vous n'irez pas loin sans piston.

Raven s'inclina.

— J'y ai pensé, dit-il calmement. C'est en quoi vous allez me servir. Vous allez être ma façade, Grantham. J'ai tout combiné. Je vous dirai quoi faire et vous obéirez. C'est ce que vous faisiez pour Mendetta, vous pouvez faire la même chose pour moi. La seule différence, c'est que je vais gagner beaucoup plus d'argent que lui et que vous aurez beaucoup plus de travail.

Grantham ne répliqua pas.

— Pas la peine de penser que vous pouvez vous tirer, j'ai pas de temps à perdre avec les gens. Si ça ne vous plaît pas, il vous arrivera aussi un petit accident.

— Je ferai ce que vous me direz, répondit Grantham rapidement. J'ai attendu le moment où

vous prendriez les commandes. Je savais que Mendetta ne durerait pas.

Raven inclina la tête.

— Ah oui ? Vous êtes pas fou, alors. Bon, demain matin, on causera un peu, vous et moi. Je veux tous les détails. Je veux le nom de toutes les filles qui travaillaient pour lui. Ce type ne savait pas comment organiser le vice. Moi, je sais. Vous n'êtes jamais allé à Reno, Grantham ? Non ? Moi, si. Qu'est-ce qu'ils font comme fric là-bas ! Ils comprennent le vice. Mais j'ai des idées. On s'entendra.

Il se leva.

— Et pour vous empêcher de vous en faire, il y aura dix pour cent pour vous sur tout, si vous êtes régulier. Et une balle si vous l'êtes pas. Pensez-y.

Il alla vers la porte.

— Je serai ici demain à dix heures. Préparez tous les papiers.

Il sortit et ferma doucement la porte.

Légèrement écœuré, Grantham se renversa dans son siège. Ainsi c'était arrivé. Où était Joan ? Il prit son téléphone et fit précipitamment le numéro de Mendetta. Après un court moment, le standardiste lui dit que le numéro ne répondait pas. Il raccrocha.

Lu Eller entra. Dès que Mendetta avait pu se payer des gardes du corps, Eller avait veillé sur eux. Grand et puissamment bâti, il avait une lourde mâchoire et des sourcils touffus.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda-t-il, en restant dans l'embrasure de la porte.

Grantham alluma une autre cigarette.

— C'est ton nouveau patron, dit-il avec amertume. Mendetta a eu un accident.

Lu leva les sourcils.

— Dommage, fit-il. T'es du côté de Raven ?

— Regardons les choses en face, Lu, dit Grantham en posant les coudes sur la table. Depuis l'arrivée de Raven, qu'est-ce qui s'est passé ? Mendetta a perdu le contrôle, toi et moi, on le sait. Ils sont venus tous les deux de Chicago. Mendetta était garde du corps de Diamond, il a pensé qu'il valait mieux que ça et il est venu ici. Bon, il s'est débrouillé.

« Ce que Raven a fait à Chicago, j'en sais rien mais quand il est arrivé, Mendetta a eu peur. Il voulait s'associer, mais Tootsie l'a envoyé promener. T'as vu Raven ? On croit que c'est un rien du tout jusqu'à ce qu'on ait vu sa figure. C'est un gars qui sera quelqu'un et Mendetta le savait. En le repoussant, il a signé son propre arrêt de mort. Raven a promis de l'avoir et il l'a eu. À mon avis, Raven me fera gagner plus d'argent que n'importe qui et je me fous de tout tant que je gagne du fric en pagaille. Raven me convient.

Lu le contempla avec admiration.

— Vaut mieux entendre ça que d'être sourd, dit-il. Tu m'as presque convaincu. Tu veux que je te dise pourquoi tu jettes des fleurs à ton Raven ? Parce que tu as les foies. Parce que Raven, c'est un tueur et que tu le sais. Parce qu'il a une petite bande de types durs comme des diables qui pourraient nous foutre en l'air dans la demi-heure. Voilà pourquoi.

Grantham sauta sur ses pieds.

— Eh bien, et toi ? dit-il. Tu vas l'envoyer promener, peut-être ?

Lu secoua la tête.

— Sûrement pas, dit-il, en haussant les épaules. Ce qui va pour toi, va pour moi. Moi aussi j'ai les foies.

— Au lieu de causer, si tu allais faire un tour chez Mendetta, voir ce qui s'est passé ? Je suis inquiet pour Joan.

Lu fit non de la tête.

— Fais pas l'idiot. Et si les flics arrivent pendant que j'y suis, qu'est-ce que je deviendrai ? Il faut que tu attendes, ce sera dans les journaux, va.

— Tu crois qu'il l'a tuée aussi ? demanda Grantham, gêné.

— Pourquoi que tu devrais t'en faire ? Elle n'a pas d'importance. Si tu veux absolument savoir, vas-y toi-même.

Grantham arpentait la pièce à grands pas.

— Il faut que nous sachions, Lu. C'est sérieux. Imagine qu'elle ait parlé ?

— Elle parlera pas.

— Elle pourrait parler de Raven. Et si Raven est pincé, où est-ce qu'on va, nous autres ?

Lu réfléchit.

— T'as peut-être raison. Dis donc, c'est pas O'Hara qui est dans le coin ?

— Je ne sais pas.

Lu se tourna vers la porte.

— J'vais y aller voir. S'il y est, je l'enverrai se renseigner. C'est vraiment pas la peine de le payer

deux cents dollars par mois, s'il peut pas faire une chose comme ça.

Grantham parut rassuré.

— Bonne idée. Va le voir tout de suite.

Lu partit en courant.



## CHAPITRE XII

*6 juin - 1 h 10 du matin.*

Sadie sommeillait légèrement quand un bruit à l'extérieur de son appartement la fit se dresser sur son séant, complètement réveillée.

Le cœur battant follement, elle écouta avec dans l'esprit une vision horriblement précise de Raven. Elle se demanda s'il était revenu. Elle resta à écouter plusieurs minutes, puis, repoussant avec précaution les couvertures, elle prit son peignoir.

Elle gagna silencieusement la porte et regarda par le volet de la boîte aux lettres. La forte carrure d'un agent de police lui enleva toutes craintes. Il était juste en train d'entrer dans l'appartement de Mendetta. Elle ouvrit la porte et attendit.

Quelques minutes plus tard, l'agent sortit et Sadie fut étonnée de son geste de surprise quand il l'aperçut.

— Il y a... il y a quelque chose qui va pas ? demanda-t-elle.

Il la regarda avec méfiance.

— Qui êtes-vous ? dit-il, la voix cassante.

— Je suis Mme Perminger. J'ai cru entendre un cri il y a quelques instants et il m'a semblé que quelqu'un tombait.

Sadie le regardait, les yeux agrandis.

O'Hara aurait pu la tuer. Sur les instructions de Lu, il était monté jeter un coup d'œil, sans la moindre intention de signaler la mort de Mendetta. Il n'avait pas d'excuse pour se trouver là et voilà que cette femme venait foutre son grain de sel dans l'histoire.

— Je vais venir chez vous, mademoiselle, dit-il. J'veux pas être vu ici, les gens pourraient avoir peur.

Sadie rougit.

— À mon avis, vous ne devriez pas entrer. Je suis... je suis toute seule.

O'Hara fit un petit signe de tête.

— N'ayez pas peur, dit-il, je resterai dans l'entrée.

Il désirait instamment ne pas être vu. À regret, Sadie recula et le laissa entrer.

— Et alors, mademoiselle, dit-il, en tirant son carnet. Vous dites que vous avez entendu quelqu'un crier ?

Sadie fit oui de la tête. Ce policier avait quelque chose qu'elle n'aimait pas ; elle aurait voulu qu'il s'en allât.

— C'était à quelle heure ?

— Un peu après minuit.

— Vous avez vu quelque chose ?

O'Hara la regarda de près.

Sadie hésita.

— Oui, un homme qui sortait de l'appartement. Il avait des papiers et un revolver.

O'Hara sentit la sueur lui mouiller les aisselles.

— Ah oui ? dit-il. Vous en êtes sûre ?

— Naturellement que j'en suis sûre.

— Vous le reconnaîtriez ?

— N'importe où, répliqua fermement Sadie. Il était moyen, brun et portait un costume noir minable. Il avait un visage très maigre ; des lèvres minces et des yeux horriblement froids. Je ne pourrai jamais l'oublier, je crois.

O'Hara n'avait pas une minute à perdre, Lu devait être renseigné et ce n'était pas pour se tourner les pouces que Grantham avait pensé à lui. Ah ! il s'était mis dans de beaux draps.

— Eh bien, mademoiselle, dit-il, il y a eu un petit problème à côté. On recherchera votre type. Maintenant, si vous voulez bien vous habiller, j'aimerais vous amener au commissariat.

— Maintenant ? demanda Sadie en ouvrant de grands yeux.

O'Hara acquiesça de la tête.

— Oui, dit-il. On vous montrera quelques photos et peut-être que vous pourrez reconnaître le type.

Sadie souhaita que Benny fût là. Brusquement elle éprouva sa solitude et son impuissance. Elle ne voulait pas aller au commissariat, mais elle s'y sentit obligée.

— Voudriez-vous attendre ici ? Je vais m'habiller.

O'Hara porta un doigt à sa casquette.

— Je vous attendrai en bas, madame, dit-il, je

veux pas d'histoires avec les journalistes. S'ils vous voient partir avec moi, on s'en débarrassera jamais.

Il s'en alla rapidement.

Sadie s'habilla. Elle se sentait vaguement mal à l'aise et aurait voulu n'avoir rien dit à O'Hara. De toute façon, ils ne pourraient rien lui faire au commissariat. Elle leur dirait simplement la vérité et ils la laisseraient partir. Au moment de quitter l'appartement, elle pensa brusquement à quelque chose. Elle retourna en courant au salon et griffonna un message pour Benny qu'elle posa sur son oreiller avec l'espoir qu'il le découvrirait tout de suite s'il rentrait. Elle prit ensuite son sac et descendit dans le hall.

Pendant ce temps, O'Hara avait rejoint Lu qui l'attendait dans la rue.

— Écoutez, patron, dit-il rapidement, on est dans le pétrin. Mendetta et la fille sont morts, mais il y a une petite dame en haut qui a vu partir Raven. Elle peut le reconnaître. J'ai pensé que ça vous plairait pas et elle est en train de descendre, je lui ai dit que je l'emmenais au commissariat.

Lu jura entre ses dents. Il réfléchit un moment puis fit un signe de tête affirmatif.

— Tu vas lui dire que je suis un flic, dit-il. Je l'amènerai chez Grantham qui décidera de son sort. Toi, tu continueras ta ronde, mais tu ne sais rien du meurtre, compris ? Plus il s'écoulera de temps avant qu'on le découvre et mieux ce sera. Raven aura le temps de se préparer.

O'Hara acquiesça.

— Ça me coûtera ma place, si ça se sait, dit-il avec un regard matois.

— Te casse pas la tête, répondit Lu avec impatience. On s'occupera de toi, je te ferai avoir un supplément.

— Que ça en vaille la peine, ajouta O'Hara avant de rentrer dans le hall.

Sadie venait juste de descendre.

— Un inspecteur de la Brigade criminelle vous attend dehors avec une voiture, madame, dit-il en touchant respectueusement sa casquette. Vous irez avec lui, il faut que je donne quelques coups de téléphone.

Il la conduisit à Lu qui attendait, debout près de sa voiture. Lu ôta son chapeau.

— Voici Mme Perminger, dit O'Hara avec un large sourire. C'est la petite dame qui a vu le type dont je vous ai parlé.

Lu ouvrit la portière.

— Je suis désolé de vous faire lever à une heure pareille, madame Perminger, dit-il, mais vous allez nous être d'une grande utilité.

Sadie pensa qu'il ne correspondait pas du tout à son idée du policier en civil mais elle monta dans la voiture. Lu s'assit à côté d'elle.

O'Hara regarda la voiture s'éloigner et cracha sur le trottoir.

«Je me demande ce qu'ils vont faire d'elle, pensa-t-il, une gentille petite femme.» Puis il tourna le dos et reprit sa ronde d'un pas mesuré.

## CHAPITRE XIII

*6 juin - 2 h 30 du matin.*

Carrie O'Shea dirigeait le seul bordel élégant du quartier Est de Saint Louis. Il ne manquait pas d'autres établissements dans la ville, mais pas un n'avait la classe de celui de Carrie.

D'abord, ce dernier se trouvait en face du bureau du procureur général et ce simple fait lui donnait du piment. Ensuite, Carrie qui dirigeait la maison s'arrangeait pour recevoir une nouvelle cargaison de filles tous les mois. Cela demandait du travail, mais Carrie savait que la variété est l'agrément de la vie et ses clients ignoraient toujours, quand ils quittaient la maison, quelles seraient les filles qu'ils trouveraient à leur prochaine visite.

Elle réussissait à conserver cette variété en prenant des filles des autres maisons, mais en ne choisissant, en règle absolue, que des recrues jeunes et fraîches et en refusant toutes celles dont les trafiquants pensaient pouvoir se débarrasser en les lui passant.

Ce ne fut que quand Mendetta eut commencé son racket que Carrie put cesser vraiment de se

faire de la bile. Un système perfectionné lui assurait maintenant un flot constant de chair fraîche. Des tas d'entre elles donnaient du fil à retordre naturellement, mais cela n'inquiétait pas Carrie car elle savait comment traiter les filles qui refusent de filer droit.

Voici comment fonctionnait le système. Des voyous entraînés passaient la ville au crible à la recherche de proies appropriées. Les conditions requises consistaient à se trouver sans famille, être dans une mauvaise passe ou avoir commis un délit mineur que les trafiquants pouvaient utiliser comme moyen de chantage.

La matière première répondant à ces qualifications n'abondait pas, de sorte qu'au bout de peu de temps le ravitaillement avait cessé. Les trafiquants devinrent alors un peu plus audacieux. Ils recherchèrent les filles qui voulaient travailler comme modèles. Ils les persuadaient de poser nues, prenaient des photos en secret et les menaçaient ensuite de montrer à des parents ces photos qui grâce à des truquages astucieux étaient devenues des plus obscènes. Cela marcha quelque temps.

Quoique l'approvisionnement en filles nouvelles eût cessé de préoccuper Carrie, les trafiquants, eux, attrapaient des migraines. Chaque nouvelle prise leur était bien payée, mais ils devaient continuellement imaginer de nouveaux procédés pour attirer dans leurs rackets les femmes sans méfiance.

Finalement ils s'enhardirent tellement qu'ils commencèrent à enlever les filles et à les confier

à Carrie pour briser leur résistance. La tâche de cette dernière s'en trouva accrue, mais comprenant les difficultés, elle se mit au travail avec une force d'âme toute philosophique.

Quelques-unes des filles étaient si populaires qu'elle les garda dans sa maison comme travailleuses permanentes. Elles avaient été bien dressées, elles gagnaient beaucoup d'argent et ne paraissaient pas désireuses de s'en aller. Tel était le cas d'Andrée, de Lulu, de Julie et de Fan.

Assises dans le grand salon, elles attendaient patiemment que Carrie leur dise d'aller se coucher. Le dernier client était parti une demi-heure auparavant. Carrie avait pour habitude de parler un peu avec les filles avant de se retirer pour la nuit : elle écoutait les plaintes et distribuait les punitions à celles dont elle n'était pas satisfaite.

Les filles portaient toutes des culottes légères, des bas de soie noire, des souliers à hauts talons et de grandes jarretières voyantes. Dès que la porte s'était refermée sur le dernier client, elles avaient toutes passé un peignoir sur leurs épaules nues.

Quand les clients étaient là, Carrie pensait qu'il était très bien que les filles soient assises à demi nues autour d'eux, mais une fois qu'ils étaient partis, elle aimait qu'elles eussent l'air convenable.

En bâillant, Lulu attrapa une cigarette.

— Foutre, dit-elle, je suis crevée. Demain matin, faut qu'on m'arrange les cheveux et je sais pas comment je vais me débrouiller.

Fan, une rousse au corps superbe mais au visage dur et presque bestial, eut un petit rire métallique.

— T'en fais pas, dit-elle. T'as qu'à coucher avec



le coiffeur, et te faire arranger les cheveux au lit.  
Échange de bons procédés.

Lulu lui fit la tête.

— Ce que t'as l'esprit cochon, dit-elle. Si j'avais l'esprit comme toi, je sais bien ce que j'en ferais.

Julie, une petite blonde platinée, s'interposa.

— Fermez-la toutes les deux. Qu'on ait un peu la paix pour une fois.

— C'est pas moi qui commence, dit Lulu en haussant les épaules. Je lui ai dit qu'elle a l'esprit cochon et elle a l'esprit cochon.

Julie continua.

— Cette nuit, j'ai eu le plus gentil et plus drôle des gars. Merde ! Quel fric ! Ce qu'il a pu être timide là-haut...

— On va écouter un chapitre de la vie de Julie, grogna Fan.

— T'en fais pas pour elle, Julie, vas-y, dit Lulu. Elle a peut-être attrapé des morpions.

— Je dirai rien si vous voulez pas écouter, fit Julie avec une moue. Mais quel gentil petit gars !

Fan ricana.

— Les types gentils, je connais le genre, dit-elle. J'en ai eu un ou deux. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? L'histoire de sa femme qui est malade ?

— Tu peux pas lui foutre la paix ? demanda Lulu violemment. Qu'est-ce que t'as ce soir ?

Andrée, une grande brune aux membres fuselés, eut un petit rire :

— Bon Dieu, je l'ai vu le type à Julie. On aurait dit que sa mère l'attendait dehors.

Julie acquiesça.

— C'est celui-là. Même, il m'a filé dix dollars, en entrant dans la chambre.

Elle se mit la main devant la bouche et éclata de rire.

— Dix dollars... dans une enveloppe ! Vous pigez ? Il était si mignon qu'il me les a filés dans une enveloppe.

Fan elle-même sourit.

— Continue, fit Lulu. À quoi qu'il ressemblait ? Julie hocha la tête.

— Il n'a rien fait. Quand j'ai commencé à me mettre à poil, c'était moins deux qu'il ait une attaque. Pourquoi qu'il était venu, je me le demande. Il a dit, tout bête, qu'il voulait simplement me causer. Et si je voulais bien mettre un peignoir car ça devait être dur pour une fille comme moi de rester comme j'étais... Ma parole, j'en suis restée assise !

— Pas possible ? fit Fan avec amertume. Moi, j'aime mieux coucher avec un type que l'écouter causer. Une fois qu'il a fait ce qu'il voulait, il veut bien partir tandis qu'un type qui aime causer de ça peut continuer pendant des heures.

— Il a parlé de tas de choses, il était si intéressant, assura Julie vigoureusement. Il m'a plu. Il m'a pas demandé une fois pourquoi je suis ici, si j'aime ça ou les autres foutaises que les types demandent toujours.

Fan en eut assez.

— Et dire que je croyais que tu allais dire quelque chose d'intéressant, dit-elle.

— Et alors, je vous avais pas dit qu'elle a l'esprit cochon ? triompha Lulu.

La porte s'ouvrit à ce moment et Carrie entra. C'était une mulâtresse, grande, mince et vigoureuse, aux traits durs et burinés. Ses yeux noirs étincelants comme des billes de verre lui donnaient un air cruel, plein de défiance froide et calculée. Un nez épais et plat défigurait ce qui sans lui eût été un visage d'une beauté frappante.

— Temps d'aller vous coucher, les filles, fit-elle brièvement. Assez causé, au lit.

À l'exception de Fan, toutes se levèrent docilement et s'en allèrent après avoir souhaité le bonsoir en un respectueux murmure. Fan resta vautrée sur son siège.

Carrie la regarda avec une admiration qu'elle ne pouvait réprimer. Elle n'avait jamais été capable de dompter complètement Fan. Mais elle était assez intelligente pour comprendre que Fan, tous ressorts brisés, ne serait plus bonne à rien et elle lui passait plus de choses qu'à toutes les autres filles réunies.

Fan aimait le métier, elle le savait. Elle savait également qu'elle ne l'aurait jamais admis mais il y avait longtemps qu'elle avait compris que physiquement Fan était faite pour ce genre de vie.

— Tu fumes trop, dit-elle. Ça n'arrangera pas les choses quand tu vieilliras.

Fan la dévisagea.

— Écoute, mal blanchie, dit-elle, j'aime fumer. Et merde pour la vieillesse.

— Tu verras. Quand tu commenceras à glisser, je te ficheraï dehors, je te le dis. Te goure pas, ma fille, les vieilles rosses, j'ai pas de place pour elles.

Fan se leva et serra son peignoir.

— Je serai partie bien avant, dit-elle. Un de ces jours, je vais m'établir à mon compte.

Carrie avait déjà entendu cela et elle était sûre que Fan était trop paresseuse pour relancer ses clients.

— Bien sûr, fit-elle, un de ces jours...

Fan écrasa sa cigarette, traversa la pièce et se planta devant le grand miroir où elle s'examina soigneusement.

Carrie sourit. Elle connaissait les inquiétudes secrètes de Fan : la vieillesse et l'inutilité.

— Tu es très bien, dit-elle, ne voulant pas qu'elle soit découragée, tu es une des meilleures.

Fan la regarda en ricanant.

— Tu peux le dire, mal blanchie, répondit-elle, et il y a pas que toi et moi à le savoir.

Puis elle sortit, en laissant la porte grande ouverte.

Carrie alla dans la pièce exigüe qui donnait sur le grand salon et s'assit à un petit bureau. D'une main elle inscrivit quelques chiffres sur un registre qu'elle enferma ensuite dans le coffre-fort mural. Elle était très satisfaite des revenus de son affaire et la nuit avait été bonne.

Elle jeta un regard réprobateur sur l'horloge. Le temps était son ennemi. Travailleuse infatigable, elle ne s'accordait qu'à contrecœur les heures perdues à dormir. Mais elle prenait un soin extrême d'elle-même et ne voulait pas risquer de tomber malade. Quand vous lui apportiez de l'argent, Mendetta vous aimait beaucoup mais c'était le genre à vous ficher en l'air à la première défail-

lance. Carrie se donnait toujours six heures de sommeil.

La sonnerie aiguë du téléphone retentit au moment où elle quittait son siège. Elle prit le récepteur.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle.

La voix de Grantham flotta sur la ligne.

— C'est toi, Carrie ? Écoute, j'ai une fille et je voudrais que tu t'en occupes.

Carrie fit la grimace.

— Très bien, dit-elle ; est-il indispensable que vous me téléphoniez à cette heure-ci pour une aussi petite chose ? Des filles, j'en ai des quantités.

— Lu te l'amène tout de suite, continua Grantham. C'est important. Il faut qu'elle parle à personne, compris ? Il y a eu des tas d'histoires cette nuit et elle sait tout.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tootsie a été descendu. Raven a pris les commandes et cette fille en sait trop long.

— Mendetta est mort ? répéta Carrie.

— Oui, il y a à peu près deux heures. Ils n'ont pas encore trouvé son corps. Tu ne sais rien. Ça se saura peut-être pas avant deux jours.

— Et Raven ?

— Il s'est installé à sa place. C'est ton nouveau patron, Carrie.

La main de Carrie se crispa sur le récepteur.

— Pourquoi diable l'avez-vous laissé faire ? Ce type nous vaudra des tas d'ennuis, Grantham, je vous le dis.

— T'en fais pas pour lui et occupe-toi de la fille.

Avant qu'elle ait pu répondre, Grantham avait raccroché.

Doucement, Carrie reposa le récepteur et immobile contempla le mur avec des yeux sans expression. Raven était donc parvenu à ses fins. Depuis que Mendetta l'avait repoussé, elle l'avait toujours surveillé de près. Elle savait que Raven serait un tout autre patron que l'ancien, moins avare peut-être mais combien plus impitoyable. Brusquement, Carrie se fit de la bile pour ses filles. Elle ne se souciait pas de la façon dont elle-même les traitait, mais elle se sentit consternée à la pensée que dorénavant ce serait Raven qui les aurait sous sa coupe.

Elle revint dans le salon et s'assit pour attendre Lu.

## CHAPITRE XIV

*6 juin - 9 h 30 du matin.*

Jack Caston, sous-directeur de la succursale locale des *Packard Motors*, entra dans l'immeuble Packard d'un pas léger et élastique.

Le portier après l'avoir salué prestement l'accompagna jusqu'à l'ascenseur.

Caston était de ces gens qui se lèvent tôt le matin pour faire des exercices respiratoires devant une fenêtre ouverte. Il était luisant de santé et sa grosse figure rose aurait torturé n'importe quel individu affligé d'une gueule de bois.

Il entra dans son bureau, pressa un bouton sur sa table et accrocha ensuite son chapeau au portemanteau. Puis, devant un miroir, il ajusta sa cravate et se lissa les cheveux, pleinement satisfait de ce qu'il voyait dans la glace.

La porte s'ouvrit et sa secrétaire, une femme élégante, blonde comme les blés, aux yeux bleus et à la petite silhouette fine, fit son entrée.

Il lui sourit et s'assit à son bureau.

« Il a l'air d'un cochon de très bonne humeur », pensa-t-elle.

— Eh bien, eh bien, dit-il, tendant la main, mais c'est qu'elle est ravissante par-dessus le marché.

Gardant ses distances, elle fit un signe de tête. Elle connaissait son Caston.

— Allons, Marie, ne soyez pas si snob. Venez par ici que je vous regarde, dit-il, la main toujours tendue.

— Vous pouvez me voir aussi bien de votre place, monsieur, dit-elle. Vous vouliez quelque chose ?

Caston retira sa main et joua avec un crayon. Sa figure était devenue un peu moins rose.

— Asseyez-vous, dit-il, je veux vous parler.

Marie s'assit et tira soigneusement sa jupe. Penché un peu en avant, Caston surveillait l'opération avec beaucoup d'intérêt. À son avis, toute fille douée de jolies jambes devait les montrer à la moindre occasion.

— Vous avez une maille qui file, dit-il.

La tête en avant, il fixait sa jambe avec une concentration évidente.

Marie se pencha pour examiner son bas de soie et le trouva impeccable.

— Regardez, là, un peu plus haut. Au prix où sont les bas, ce n'est pas de chance.

Marie remonta très légèrement sa jupe et ne vit rien. Caston se leva et fit le tour de son bureau.

— Mais vous ne regardez pas, dit-il d'un ton sévère, là.

Comme il relevait sa jupe bien au-dessus de ses genoux, elle lui flanqua une claque sur la main et baissa sa jupe précipitamment.



— J'aurais dû m'en douter, dit-elle avec amertume. Encore une de vos astuces.

Caston lui jeta un regard rayonnant.

— Peut-être ai-je mal vu, dit-il en s'asseyant sur le bord du bureau et en lui prenant la main. Mais j'aurais pu ne pas me tromper, vous savez.

Elle laissa sa main dans ses doigts gros et rouges et attendit, frappant impatiemment du pied le parquet ciré.

— Quand vous aurez fini, dit-elle, on pourra peut-être travailler ?

Caston hocha la tête.

— Je ne ferai jamais rien de vous, dit-il tristement. On irait loin nous deux, vous savez, si seulement vous vouliez y mettre un peu du vôtre.

Marie renifla :

Je risquerais de m'arrêter à la maternité, si j'y mettais du mien, dit-elle aigrement en retirant sa main. On travaille ?

Caston poussa un soupir. Comment savoir avec les femmes ? Il y avait des jours où Marie ne demandait pas mieux de s'amuser un peu et de blaguer. Il alla s'asseoir derrière son bureau et l'examina avec soin. Sans aucun doute, elle avait l'air fatiguée et irritable. Trop homme du monde pour continuer sur ce sujet, il commença à dicter les quelques lettres urgentes.

Il était dix heures quand il eut fini ; il la renvoya avec un sourire bienveillant.

— Dites-donc, ma petite, prenez votre journée si vous ne vous sentez pas bien. Je dois sortir et je crois que je ne reviendrai pas. Faites comme bon vous semble.

Elle le regarda avec méfiance, puis sortit. Caston se rassit, en fronçant les sourcils. La journée ne commençait pas bien. Pourquoi diable les gens ne pouvaient-ils pas être un peu plus vivants ?

La porte s'ouvrit et Benny Perminger entra. Caston lui jeta un bref coup d'œil et gémit. Décidément, ça n'allait pas être un de ses bons jours. Benny avait l'air de mauvais poil.

— Qu'est-ce qui va pas ? demanda-t-il brièvement.

Benny s'affala dans un fauteuil et poussa un soupir.

— Joli morceau, n'est-ce pas, dit-il, les lèvres pincées.

Caston fronça les sourcils.

— Qui est un joli morceau ? demanda-t-il.

— Miss Mackelsfield, expliqua Benny. Vous êtes un veinard d'avoir une secrétaire pareille.

— J'en sais rien, dit Caston, pourquoi ?

Benny lui lança une œillade paillard.

— Vous autres célibataires, dit-il, vous devez bien vous amuser ensemble.

Caston se redressa.

— Une minute, Perminger, je n'aime pas ce genre de conversation. Ici, c'est un bureau et on n'y fait que des affaires.

— Taratata ! quel genre d'affaires ? Vous autres dans ces bureaux, vous n'avez rien d'autre à faire que de tourner autour des secrétaires, je le sais. Tandis que les gars comme moi au bureau central n'avons jamais la moindre occasion.

Caston pensa qu'il était sage de changer de sujet.

— Vous n'êtes pas venu pour me dire ça, n'est-ce pas ?

La figure de Benny s'allongea et il redevint morose.

— Non, admit-il. En fait, mon vieux, je suis venu vous demander un petit conseil.

Caston sourit. Les choses s'arrangeaient. Il adorait donner des conseils. Il se cala dans son siège, et alluma une cigarette.

— À votre disposition, dit-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Une minute, il fut torturé à la pensée subite que Benny pourrait le taper mais en y réfléchissant, il se souvint que ce n'était pas le style de Benny quand il voulait emprunter.

Benny posa ses pieds sur l'accoudoir du fauteuil.

— Eh bien, dit-il avec amertume, on s'est disputés, Sadie et moi. Elle a complètement mis les pieds dans le plat, hier soir.

Caston poussait des grognements de sympathie.

— C'est une gentille fille, dit-il.

Il s'était souvent demandé comment une belle fille comme elle avait pu tomber amoureuse de ce type. Lui-même aurait pu faire des kilomètres pour l'avoir.

— Bien sûr qu'elle est gentille mais elle a une façon de voir les choses qui n'est pas ordinaire. Vous pensez, elle m'a accusé de regarder toujours les filles. Elle a eu même le culot de dire qu'un de ces jours je ferais la cour à une autre.

Caston haussa les épaules.

— Eh bien, c'est pas vrai ?

Benny eut un air distrait.

— Si, je suppose, avoua-t-il. Mais elle n'en saura rien.

— À propos, Perminger, c'est pas avec une fille que je vous ai vu, l'autre soir ?

Benny se renfrogna.

— Qu'est-ce que vous croyez que c'était, demanda-t-il sèchement. Un cheval ?

— Du calme, mon vieux, fit Caston. Pas la peine de vous emballer. Tout ce que je voulais dire, c'est que c'était pas Sadie.

Benny fit non de la tête.

— C'était une relation d'affaires, elle voulait acheter un de nos modèles.

Caston se moucha.

— Et vous lui enleviez une poussière de l'œil, je suppose, fit-il ironiquement.

— Oh, passez la main, je veux un conseil et pas un sermon, répliqua Benny. Je suis parti et j'ai planté là Sadie. Qu'est-ce qu'il faut que je foute maintenant ?

— Vous l'avez laissée ? demanda Caston, en levant les sourcils. Vous êtes pas fou par hasard ?

— Mais puisque je vous dis qu'on a eu une prise de bec, je pouvais pas coucher avec elle après.

— Vous l'avez laissée toute la nuit ?

Caston regretta de ne pas l'avoir su, il aurait pu lui rendre visite.

— Ce que je veux, c'est que vous mettiez vos méninges à contribution pour me dire comment je vais y retourner.

Caston haussa les épaules.

— Rien de plus facile. Tout ce que vous avez à faire est d'entrer, de l'embrasser, de lui dire que vous étiez saoul et tout ira bien.

Benny le regarda fixement.

— C'est vraiment votre avis ? demanda-t-il. Bon Dieu ! je voudrais bien que ça marche aussi facilement.

Caston commençait à s'ennuyer.

— Bien sûr que ça va marcher, dit-il en se levant, essayez. Peut-être que c'est elle la plus désolée aujourd'hui, n'oubliez pas ça. Allez-y dès maintenant, vous la trouverez peut-être.

Benny sauta sur ses pieds.

— J'y vais. C'est vraiment gentil de votre part, Jack. Si jamais je peux faire quelque chose pour vous...

— Allez-y, mon vieux, dit Caston en le conduisant à la porte ; si ça marche, embrassez-la pour moi.

Il regarda Benny dévaler le corridor et regagna son bureau.

## CHAPITRE XV

*6 juin - 9 h 45 du matin.*

Raven, assis sur le bord de son lit, regarda les trois hommes qui, appuyés contre le mur, lui faisaient face.

Lefty, Petit Joe et Maltz depuis qu'ils avaient choisi, dix-huit mois auparavant, de suivre Raven avaient mené une pauvre vie. Raven ne s'en était pas excusé, il leur avait simplement demandé d'être patients et ils avaient accepté. Grâce à lui, ils n'avaient jamais eu faim. Par des coups risqués, des agressions ou d'autres opérations du même genre, ils s'étaient arrangés pour faire un peu d'argent en cas de besoin. Dans l'ensemble néanmoins leurs vies avaient été misérables, mais ils avaient une si grande confiance en Raven qu'ils n'avaient jamais murmuré. Maintenant, le moment était venu pour lui de leur dire que leur confiance avait été justifiée.

Il connaissait ces trois hommes pour ce qu'ils étaient. Il n'y avait pas en eux la moindre étincelle d'humanité. Ils voulaient de l'argent : beaucoup. Ils ne se souciaient pas de la manière de

l'obtenir et savaient qu'aucun d'eux n'était suffisamment intelligent pour s'en procurer. Raven seul en était capable, ils s'étaient contentés d'attendre qu'il y parvînt.

Raven leur jeta un coup d'œil circulaire et savoura son triomphe.

— Eh bien, dit-il, je vous ai fait chercher parce qu'il y a du nouveau. Je vous l'avais dit, maintenant ça y est.

Le trio bougea un petit peu et continua à le fixer avec des yeux vides et durs. Les mâchoires s'agitaient au rythme du chewing-gum qu'ils changeaient de place.

— En arrivant dans le patelin, j'ai voulu travailler avec Mendetta. Mais il a refusé ! Il pouvait, j'y pouvais rien. Vous autres, vous avez pensé que j'aurais une chance et cette chance, vous l'avez attendue un bout de temps. Vous n'avez pas râlé. Vous avez fait ce que je vous ai dit... Bon Dieu, on a attendu assez longtemps, maintenant on prend le pays en main.

Ils restaient silencieux et attendaient l'exposé des faits.

— Mendetta était protégé, dit Raven en soulignant l'imparfait. Tant qu'il était vivant, on pouvait rien commencer. Maintenant qu'il est mort on peut y aller.

Les trois hommes s'agitèrent.

— J'ai vu Grantham, il fera pas d'histoires. J'aurai de l'argent dans un jour ou deux. Nous allons organiser le patelin et le mettre en coupe réglée. On a tout ce qu'on veut quand on le veut.

Je vous dirai quoi faire et vous le ferez. Comme ça on aura tous du fric.

Maltz, un petit Italien, à la bouche lourde et ricanante, et aux yeux noirs injectés de sang, quitta le mur où il s'appuyait.

— Vous aviez dit que vous l'auriez, patron, dit-il, et vous l'avez eu, mais pourquoi vous n'avez pas fait descendre Mendetta par un des gars ?

Raven hocha la tête.

— Qui dit que c'est moi qui l'ai tué ? demandait-il tranquillement.

Le trio échangea des regards et des sourires.

« La bonne blague ! » pensèrent-ils.

Raven sauta sur ses pieds.

— Ne vous éloignez pas, dit-il, il faut que j'aille causer avec Grantham. Cette nuit, je saurai ce qui va tomber dans nos caisses.

Il s'en alla, les laissant plantés dans la chambre.



## CHAPITRE XVI

*6 juin - 10 h 30 du matin.*

Johnson, le policier de service, mâchonnait le bout de son porte-plume et regardait Jay d'un œil hostile. Il n'avait jamais beaucoup aimé les reporters criminels qui s'agitent toujours au mauvais moment et qui posent, à tout propos, des questions embarrassantes. Jay ne faisait pas exception, il avait même des dispositions toutes particulières pour se rendre insupportable.

Jay, qui n'avait à se mettre sous la dent que des petits délits sans importance, était de mauvaise humeur. Il aurait voulu être libre pour travailler sur le cas Mendetta. Polson lui avait ordonné de rester tranquille, mais il n'était pas découragé. Bien que son patron ait menacé de le licencier, il était aussi décidé qu'avant à foncer et à découvrir ce qui était arrivé à la sœur de Fletcher. Bon reporter, il savait qu'il n'aurait pas à aller loin pour trouver du boulot. Mais la quantité de petites affaires qui s'étaient produites pendant la nuit et dont il devait rendre compte l'exaspérait. Enchaîné au commissariat central, il lui fallait

patienter pour avoir les derniers tuyaux et il semblait que cela occuperait toute sa matinée. Il aurait ensuite à écrire ses deux colonnes ; la sœur de Fletcher devrait attendre jusqu'au soir.

Johnson poussa un soupir.

— C'est dommage que votre journal ne vous trouve pas un peu de boulot, dit-il aigrement. J'en ai marre de vous voir ici à ne rien foutre. Pourquoi que vous sortez pas prendre un peu d'exercice ?

Jay posa ses pieds sur le banc de bois et ferma les yeux.

— Fichez-moi la paix, dit-il. Moi, j'en ai marre de respirer le même air que vous, mais je suis payé pour ça, alors vos plaisanteries, gardez-les pour vous.

Le policier grogna et commença à écrire laborieusement sur le registre des délits.

— Il y a pas grand-chose, dit-il en séchant soigneusement l'encre, vous avez la vie facile, vous autres.

— C'est quand il se passe rien que nous travaillons dur, répondit Jay. Aujourd'hui par exemple, un petit vol, une escroquerie et un faux-monnayeur de quatre sous. Vous aimeriez faire un article avec ça, vous ? Parlez-moi d'un petit viol ou d'un bon crime, bien croustillant, quelque chose qui me fasse publier en première page.

Johnson le regarda de travers.

— Quelle sale race vous êtes, les journalistes, dit-il.

— Vous savez combien il y a de filles signalées disparues cette année ? demanda Jay.

Johnson secoua la tête.

— Pas mon rayon, dit-il vivement. Faut voir le bureau des disparitions. Vous avez perdu quelqu'un ?

Jay fit signe que non.

— Je me demandais, Johnson, s'il y avait quelque chose de vrai dans toutes ces histoires de traite des blanches.

— Pas un mot, répondit Johnson en riant. Pensez-y une minute et vous verrez que c'est impossible.

— Expliquez-moi, ça me fatiguera moins.

Johnson s'appuya sur son bureau, les bras croisés sur son sous-main.

— Prenez les viols, dit-il. C'est pas possible de violer une femme si elle veut pas. Et, dans une grande ville, c'est pas possible de garder une femme prostituée, contre son gré. Tôt ou tard, il y aurait des plaintes. Les types qui vont dans les maisons signaleraient qu'une femme y est retenue de force. Mais on n'en entend jamais parler. Pas de doute, les femmes rentrent dans ce jeu pour ce qu'elles en retirent et toutes les histoires de traite sont de la foutaise.

Jay réfléchit.

— Et si on les terrorisait ? dit-il. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Trop risqué, répondit Johnson en secouant la tête. On les protégerait si elles voulaient parler. Elles n'auraient qu'à venir ici, porter plainte et on s'occuperait d'elles jusqu'à l'enquête.

— Et si elles ne peuvent pas s'évader ? persista Jay.

Johnson fronça les sourcils.

— À quoi faites-vous allusion ? demanda-t-il. Vous savez quelque chose ?

Jay fit signe que non.

— Rien du tout, avoua-t-il, mais ça m'intéresse. À mon avis, on peut forcer une femme à se prostituer en lui flanquant la trouille, c'est sous cet angle que je considère la question. Peut-être que je me trompe, mais si je me trompe pas, je vais vous donner un travail monstre à mettre à l'ombre les crapules qui dirigent le racket.

— Vous perdez votre temps, dit Johnson. Ce que vous voulez, c'est une excuse pour faire joujou. Je parie qu'une bonne partie de votre enquête consistera à rencontrer des filles et à leur parler.

— Je suis sérieux, Johnson, répondit Jay. Attendez et vous verrez. Si je lève quelque chose, préparez-vous à travailler dur, vous aurez du pain sur la planche.

Un inspecteur entra, suivi de Benny Perminger et se dirigea vers Johnson.

— Ce type pense que nous avons mis sa femme en taule, dit-il, vous voulez lui parler ?

Johnson lança à Benny un regard de doute.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Benny avait l'air effrayé.

— Je suis Ben Perminger, dit-il, et je veux voir ma femme.

La bouche de Johnson ne fut qu'une ligne mince.

— Je vous en empêche pas, dit-il froidement, mais elle n'est pas ici.

— Alors, où l'avez-vous emmenée ?

— Mais qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

Benny commença à perdre la tête.

— Je ne sais pas, dit-il. En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce message.

Il passa à Johnson une feuille de papier.

Jay se dressa sur son banc et les surveilla avec intérêt. Il flairait une histoire pour son journal.

Après avoir lu la note, Johnson la rendit à Benny.

— On n'a enfermé personne du nom de Perminger, la nuit dernière et personne à cette adresse. Elle vous fait marcher.

Benny contemplait le message.

— Mais peut-être qu'ils l'ont pas amenée ici. Ils pouvaient pas l'amener ailleurs ?

— Il y a le commissariat de la Quarante-septième Rue. Je vais leur demander.

Johnson tira le téléphone à lui et fit son enquête. Après un moment d'attente, il hocha la tête et racrocha.

— Non, ils sont au courant de rien.

Benny commençait à transpirer.

— Qu'est-ce que je vais faire ? demanda-t-il.

— C'est votre femme, mon vieux, dit Johnson que l'affaire commençait à ennuyer. Elle vous fait courir, ça m'en a tout l'air. Rentrez chez vous, elle doit être en train de vous attendre.

Benny se détourna du bureau et gagna lentement la porte.

Johnson regarda Jay.

— Ce type a une case en moins, fit-il à mi-voix.

Jay se leva et suivit Benny, sans répondre au policier qui lui criait de revenir.

Tout étourdi, Benny arpentait la rue. Il ne

savait que penser. Sadie n'aurait sûrement pas laissé un message pareil sans raison sérieuse. Elle avait écrit qu'elle était emmenée au commissariat comme témoin et demandait à Benny de venir immédiatement.

Jay le rejoignit au coin de la rue.

— Dis, Perminger, dit-il, qu'est-ce qui se passe avec ta femme ?

— D'où diable sors-tu ? demanda Perminger en lui serrant la main.

— Viens, on va prendre un verre, dit Jay en le prenant par le bras et en le guidant vers un bar proche ; j'ai entendu ce que tu disais à Johnson. Qu'est-il arrivé à ta femme ?

Assis à une petite table loin du bar et avec le secours d'une grande bière glacée, Benny s'épancha enfin. Il raconta comment il s'était disputé avec Sadie et comment il l'avait laissée dormir seule.

— Je me suis senti un salaud ce matin, dit-il, alors j'ai pensé que j'allais revenir et faire la paix. Quand je suis rentré, j'ai trouvé les lumières allumées et un message sur mon oreiller me disant qu'elle était emmenée au commissariat comme témoin et me demandant de venir.

Il fit une pause pour avaler une gorgée de bière.

Jay était intrigué. Au premier abord, il avait pensé que Sadie voulait donner une leçon à son mari, mais son instinct de journaliste n'était pas satisfait. Pourquoi lui faire peur de cette façon bizarre ? Pourquoi comme témoin ? Témoin de quoi ? Non, ça ne collait pas.

— Je pensais que la police était faite pour

vous aider, grommela Benny. Ce type m'a parlé comme si j'étais fou.

— T'as pas à t'en faire pour lui. Des histoires et des plaintes, il en écoute vingt-quatre heures sur vingt-quatre et ça ne l'intéresse pas. Où habites-tu maintenant ?

Benny le lui dit.

Jay dressa brusquement l'oreille.

— Mais c'est là où crèche Mendetta, n'est-ce pas ?

Benny acquiesça.

— Exactement, répondit-il. Ça fait des semaines que je voudrais une introduction pour lui vendre une flopée de camions. Il habite juste en face de chez moi mais je n'ai jamais pu le voir.

Jay se leva. Il pouvait donc y avoir quelque chose sous cette histoire après tout. La chance était mince, mais il n'allait pas la laisser passer.

— On va revenir chez toi et jeter un coup d'œil, dit-il. Viens, mon vieux.

Ils prirent un taxi jusqu'à l'immeuble.

Jay ne trouva rien de sensationnel dans l'appartement, qui était du type réservé aux gens à gros revenus. Il marchait de long en large, les mains dans les poches, l'esprit préoccupé. Benny assis sur le bras du fauteuil l'observait.

— Elle a pris une valise ou quelque chose ? demanda brusquement Jay.

— Je ne sais pas, répondit Benny, l'air ahuri. J'ai pas pensé à regarder.

— Cherche, mon vieux.

Benny entra dans la chambre à coucher puis revint peu après, l'air encore plus ahuri.

— Elle n'a rien pris, dit-il avec un geste d'impuissance. Il ne manque que ce qu'elle avait sur elle hier et son sac. Rien d'autre.

Cela fit mauvais effet sur Jay. Pas une femme ne quitte son mari sans emporter quelques affaires.

— Tu veux attendre une minute ? dit-il. Je vais dire un mot à Mendetta, il peut avoir entendu quelque chose.

Benny pâlit tout à coup.

— Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Non, répondit Jay, je ne pense pas mais il faut éclaircir l'histoire ou trouver une piste pour la police. Assieds-toi une minute.

Il sortit de l'appartement et vint de l'autre côté du palier sonner chez Mendetta. N'obtenant aucune réponse, il sonna une seconde fois, mais sans plus de succès. De sa porte, Benny surveillait les opérations.

— Pas l'air d'y avoir quelqu'un, dit-il.

Jay se gratta la tête.

— Téléphone au portier et demande-lui à quelle heure Mendetta est sorti.

Pendant que Benny téléphonait, Jay inséra dans la serrure un petit instrument qu'il avait retiré de la poche de son gilet. Il n'essaya pas d'ouvrir la porte mais une habile pesée lui permit de se rendre compte que cela lui serait facile, le cas échéant.

Benny revint, l'air déconcerté.

— Le portier dit que Mendetta n'est pas sorti de l'immeuble.

Jay garda son pouce appuyé sur le bouton.



Pendant quelques instants, ils écoutèrent la sonnerie rageuse, puis Jay se décida.

— J'entre, dit-il.

— Tu peux pas faire ça, il dort peut-être.

Jay le regarda.

— Je prends le risque, dit-il d'un ton bref. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de pas net.

Il effectua une légère poussée et la serrure glissa avec un déclic. Il ouvrit doucement la porte et, après un regard sur l'entrée, pénétra dans la première pièce qu'il trouva sur son chemin.

Mendetta était écroulé sur le sol ; sa grosse tête baignait dans une mare de sang. À l'autre bout de la pièce, gisait Joan, une jambe repliée et les bras grands ouverts. Elle n'était pas belle à voir.

Jay avala sa salive. Il tenait son meurtre sensationnel. Il tourna sur ses talons et se heurta presque à Benny qui venait d'entrer.

— Bon Dieu ! fit Benny en verdissant.

Jay le poussa dans le corridor.

— Dégueule pas, dit-il d'un ton bref. Rentre chez toi et prépare à boire.

Benny s'en alla rapidement. Jay referma soigneusement la porte, rejoignit Benny et se précipita sur le téléphone.

— Écoute, dit-il en faisant rapidement un numéro, ça va chauffer bientôt. Ta femme connaissait Mendetta ?

Benny avala une bonne dose de whisky.

— Tu crois pas qu'elle est dans le coup, non ?

Jay parlait déjà à Henry.

— Mendetta a été descendu, dit-il, je sors de chez lui. On est les seuls informés, même les flics

sont pas encore au courant. Faites une édition spéciale tout de suite.

Henry s'échauffa d'un seul coup.

— Allez-y, dit-il.

Jay s'assit, puis en quelques phrases courtes et nerveuses dicta au téléphone la découverte des cadavres de Mendetta et de Joan.

— Qu'est-ce que vous foutiez là ? interrompit Henry.

— J'arrangerai ça, répondit Jay. Dix minutes pour sortir l'édition dans la rue et tous les confrères sont battus. Maintenant faut que je prévienne les flics.

— Revenez quand vous aurez fini. Moi, il faut que je voie ce qu'en pense Polson.

— Qu'il aille au diable ! Je tiens l'histoire de ma vie et si Polson veut y mettre une sourdine, je fous le camp !

Jay raccrocha.

Il se tourna ensuite vers Benny.

— Tu vas m'être très utile, mon vieux, lui dit-il. On va descendre demander au portier de nous ouvrir la porte de Mendetta. Faut pas qu'ils découvrent que j'ai forcé la serrure. Allons-y, faut travailler vite.

Benny, tout en protestant faiblement, descendit sur ses talons.

## CHAPITRE XVII

*6 juin - 11 heures du matin.*

Sadie ouvrit les yeux. La lumière brutale de la lampe l'aveugla. Elle se protégea les yeux de son bras et se retourna dans son lit. Une douleur lancinante lui traversa la tête.

Elle ne pouvait se rappeler où elle était et ce qui lui était arrivé. Elle avait la bouche sèche et avait mal dans tout le corps. À demi consciente, elle resta immobile quelques instants. Puis son esprit recommença à fonctionner. Elle se souvenait vaguement de son départ de chez elle et de Lu. Le visage de Grantham sortit ensuite du brouillard, Grantham, avec ses lèvres minces, qui se tenait au-dessus d'elle et avait dans sa main un objet invisible. Elle se souvint de sa terreur, de ses hurlements et de la main chaude qui de derrière s'était posée sur sa bouche. Elle se souvint d'une douleur aiguë dans son bras, de la sauvagerie d'une lutte à laquelle elle avait dû être contrainte... puis plus rien du tout.

De nouveau, elle entrouvrit les yeux et se rendit compte qu'elle était allongée sur un matelas

et que les murs de la pièce étaient gris. Son cœur commença à battre follement. Ce n'était donc pas un cauchemar. Elle se tourna et jeta un regard autour d'elle.

La pièce était petite. Sur le sol, se trouvait un tapis épais de la même couleur que les murs. À l'exception du lit où elle était allongée, il n'y avait pas de meubles.

En face d'elle se trouvait la porte. Elle se dressa lentement, la tête entre ses mains. La chambre avait quelque chose de bizarre. Il lui fallut un moment pour s'apercevoir qu'il n'y avait pas de fenêtre et cette découverte lui éclaircit l'esprit, elle comprit qu'elle courait un grand danger. Lequel ? elle ne savait, mais elle le sentait assez fort pour que la terreur la rendît malade.

Elle se leva et tituba à travers la pièce. Ses pieds s'enfonçaient dans le tapis moelleux qui étouffait le bruit de ses pas. Elle voulut ouvrir la porte, mais celle-ci était fermée à clef. Elle tira faiblement sur la poignée pendant une minute puis se laissa tomber sur le sol et se mit à pleurer.

Sa tête était très douloureuse. Elle avait si peur !

« Où suis-je ? » se demanda-t-elle. Elle resta prostrée quelques instants et ne reprit le contrôle de ses nerfs que quand elle n'eut plus de larmes à verser. Elle comprit que cela ne l'avancerait en rien et, réagissant, se mit debout.

De nouveau, mais sans plus de succès, elle tira sur la poignée de la porte puis la martela de ses poings. Quelle déception, quand elle s'aperçut que les panneaux étaient recouverts d'une épaisse

couche de caoutchouc qui faisait rebondir ses mains et l'empêchait de faire du bruit.

Elle se tourna et se dirigea en trébuchant jusqu'au mur de l'autre côté de la pièce. Il y avait aussi du caoutchouc. La chambre entière, y compris le plafond, en était tapissée. Pas un bruit n'en pouvait sortir. Elle sut alors que quelque chose d'horrible la menaçait et elle se mit à hurler désespérément.

## CHAPITRE XVIII

*6 juin - midi.*

Raven sortit du Club « 22 » et héla un taxi. Son visage mince était impassible mais il y avait une lueur de triomphe dans ses yeux. Il monta dans le taxi, une serviette de cuir sous le bras, et tout empreint d'une dignité nouvelle qui jurait avec ses vêtements élimés, il donna l'adresse de son hôtel.

Le taxi, le premier qu'il prenait depuis Chicago, était un symbole de sa réussite. Désormais les choses allaient changer. Il avait des papiers dans sa serviette qui faisaient de lui un homme riche. Sans discuter, sans même prononcer un mot, Grantham lui avait remis les parts de Mendetta. Il s'agissait de bons au porteur qui n'associaient pas le nom de Raven à celui de Tootsie. Cet imbécile de Mendetta avait refusé de partager, maintenant c'était lui qui avait tout.

Le taxi s'arrêta devant son hôtel. Il paya le chauffeur et monta rapidement chez lui. Le trio l'attendait, mâchant encore du chewing-gum, avec dans les yeux la même expression de dureté

impassible. Raven les regarda et ils lui rendirent son regard. Il leur fit voir sa serviette. Il était inutile de leur expliquer la différence entre des actions, des parts et des bons, car ils n'étaient pas capables de comprendre. Ce qu'ils comprenaient, c'était l'argent, les billets de banque. Peu leur importaient les chèques ou les bons.

Il sortit de sa poche une liasse et donna deux billets à Petit Joe.

— Va nous chercher du whisky, dit-il. Demande des verres en bas et grouille-toi.

Ils eurent de petits sourires. Ça, ils comprenaient. Quand un type ne paie pas des verres mais achète une bouteille, c'est qu'il y a de l'argent dans l'air.

Pendant l'absence de Petit Joe, Raven enleva son chapeau et se peigna avec soin. Il arrangea sa cravate usée et s'étudia pendant un long moment devant le miroir brisé.

Les deux autres le regardaient passionnément, sans qu'il leur accordât la moindre attention. Il attendait Petit Joe, ils le savaient et trouvaient cela normal. Petit Joe avait traîné ses savates en leur compagnie et il avait autant le droit qu'eux d'être mis au courant.

Petit Joe revint avec la bouteille et les verres. Sur un signe de Raven, il versa à boire.

— À l'argent, fit Raven en levant son verre.

Ils burent tous ensemble. Raven alluma une cigarette et s'assit.

— C'est arrangé, dit-il, on va tous aller habiter à l'hôtel *Saint Louis*. Une fois qu'on sera instal-

lés, on cherchera quelque chose de mieux mais le *Saint Louis* ira pour l'instant.

Le *Saint Louis* était le meilleur hôtel de la ville.

— Bon Dieu ! fit Maltz, elle est trop chic pour nous, c'te boîte.

— Tous les trois, faut changer vos idées, déclara Raven. On n'est plus des tocards, on est des caïds.

Il avala posément une gorgée de whisky.

— Attendez que je vous parle. Le boulot c'est pour tout de suite. Filez dans les bars et dites qu'il faut que les putains disparaissent des rues ou bien ça fera du vilain... compris ?

Petit Joe se gratta la tête.

— Dites, patron, c'est pour quoi faire ?

Raven savait qu'il lui fallait être patient.

— On va nettoyer la ville. Ça nous donnera un sacré boulot mais il faut le faire. Faut que vous trouviez dans chaque quartier des gars qui soient assez durs pour faire la chasse aux putains et pour régler leur compte aux trafiquants. Ça, c'est la première chose à faire. Je vais vous affranchir. Le type qui fume beaucoup et qui brusquement n'a plus à fumer, qu'est-ce qu'il devient ?

Lefty connaissait la réponse.

— Il devient cinglé, dit-il simplement.

— Exactement, fit Raven. Alors, si jamais un type s'amène et lui offre du tabac qui coûte beaucoup plus cher, qu'est-ce qui se passe ?

Ils se regardèrent les uns les autres, complètement dépassés.

— Il paie plus cher puisqu'il peut pas avoir du tabac ailleurs, expliqua patiemment Raven.

— Et alors ? fit Petit Joe.



— C'est ce qu'on va faire. Une fois qu'on sera organisés, pas une tapineuse ne sera tranquille dans la rue. Faudra les traiter si durement qu'elles n'osent plus travailler et qu'elles quittent la ville. Ça ne se fera pas tout de suite, mais à condition qu'on les travaille sérieusement, elles foutront le camp. Si elles restent, on tirera un peu dans le tas, mais je n'aime pas ça, on aurait des histoires avec les flics et il ne faut pas. Casser la figure des filles, les marquer un peu, ça va ; les flics ne bougeront pas, mais si jamais on les tue, ils seront obligés de faire quelque chose.

— Vous parlez d'un sale coup pour les types qui aiment les putes, fit Maltz en pensant à lui.

— Vous commencez à piger, reprit Raven. On va organiser des bordels, pas des boîtes de quatre sous comme Mendetta, qui ne rapportent pas de fric. Il prenait dix pour cent et le reste était pour les frais. Vous parlez d'une idiotie ! moi, c'est autre chose que j'ai en tête.

Il se pencha.

— Chaque fille aura un salaire fixe. Mais elle verra jamais le fric, il sera mis à son compte. Sur son salaire, elle payera chambre, frusques, cigarettes, boissons, etc. Avec le reste, s'il y en a, on lui achètera des parts de la maison, pour qu'elle s'intéresse à l'affaire.

Raven eut un sourire pervers.

— Si elle veut s'en aller, il faudra qu'avant de foutre le camp, elle vende ses parts, à un taux que je fixerai.

Lefty comprit une partie de l'exposé.

— Alors, elle ne verra jamais un sou ?

— Exactement, j'utiliserai ce fric comme capital.

— Ça leur plaira pas, patron, les tapineuses aiment palper le fric.

Raven sourit. Ses lèvres minces ne laissèrent voir que ses dents et ce fut plus une grimace qu'un sourire.

— Elles ne sont pas censées aimer le fric, dit-il, elles sont censées faire ce qu'on leur dit.

Le trio échangea des regards.

— Alors, ça va cogner, patron ? demanda Petit Joe.

— Vous n'avez jamais été à Reno ? reprit Raven. Moi, j'y suis allé. Vous savez ce qu'ils font à une pute qui est pas régulière ? Ils lui lavent le ventre à la térébenthine ! Je vous jure qu'après, elles filent doux !

Il y eut un silence. Le trio digérait la leçon.

— Ça doit faire rudement mal, fit Lefty. Bon Dieu ! J'aimerais pas y passer.

— Réfléchis, dit Raven, t'aurais moins qu'elles. Il sauta sur ses pieds.

— Maintenant, je vais à la banque toucher un peu de fric, et vous en aurez tous. Faut vous acheter des fringues neuves. N'oubliez pas que maintenant vous créez au *Saint Louis* et qu'une fois installés, vous aurez du boulot.

Les autres restaient immobiles.

De la rue, des brouhahas leur parvinrent. En deux pas rapides, Raven fut près de la fenêtre et l'ouvrit. Il se pencha puis se retourna vers ses compagnons.

— C'est sorti, dit-il brièvement, les yeux

brillants. Les journaux apprennent au monde que Mendetta est mort.

Il arrêta leur mouvement.

— Faut travailler vite, maintenant, dit-il. Plus tôt on sera organisés et plus tôt on fera du fric.

Il les quitta précipitamment.

Le trio en un éclair fut à la fenêtre. De l'autre côté de la rue, la foule s'arrachait les journaux d'un vendeur. Un instant elle devint moins dense, et ils purent lire le placard du *Saint Louis Banner* :

MENDETTA ET SA MAÎTRESSE  
ASSASSINÉS À COUPS DE REVOLVER

Lefty poussa un gros soupir :

— Je vous avais pas dit que Raven, c'est quelqu'un ? fit-il avec orgueil.

## CHAPITRE XIX

*6 juin - 12 h 05.*

Lu entra dans le bureau de Grantham en faisant voler la porte. Il agitait fébrilement un journal.

— C'est sorti, fit-il d'un ton excité, regarde en première page.

Grantham prit le journal et le jeta sur la table après un coup d'œil.

— Ça a été plus vite que je ne le pensais, dit-il en allumant une cigarette. Des tas de types vont pas tarder à me tomber dessus.

Lu s'assit sur le bord du bureau.

— Et la fille Perminger ? demanda-t-il. Tu crois qu'on a bien fait de la passer à Carrie ?

Grantham le regarda froidement.

— Pourquoi pas ?

— Suppose qu'elle foute le camp ?

— Qu'est-ce que j'y peux ? La tuer ?

Lu fit signe que oui.

— On aurait été plus tranquilles.

— Tu permets, ici c'est moi qui réfléchis. Cette femme, je veux la garder. Si j'en ai besoin, je sau-

rai où la trouver. Toi et moi, notre patron, c'est Raven. Tant qu'il nous fait gagner du fric, ça va. Mais t'as jamais pensé que ce serait peut-être pas lui qui prendrait la place de Mendetta ? Si le changement ne nous arrange pas, est-ce que ça te plairait de descendre Raven ?

Lu détourna les yeux.

— Où veux-tu en venir ?

— Avec quelqu'un pour témoigner que Raven a descendu Mendetta, on peut faire de Raven ce qu'on veut. S'il nous laisse tomber, alors on envoie la fille Perminger aux flics avec le bonjour d'Arthur.

— Ah oui ? Et si elle dit aux flics que tu l'as gardée de force dans un bordel ?

Grantham eut un sourire qui tordit ses lèvres minces.

— Elle fera ce qu'on lui dira et elle dira ce que je veux qu'elle dise.

— Elle peut être dure à la détente, fit Lu en levant les sourcils.

— C'est comme ça que Carrie les aime, répondit Grantham en écrasant le bout de sa cigarette. Je lui ai dit de la travailler dès qu'elle aura repris connaissance. Carrie connaît son métier.

— Si Raven en entend parler, ça ira mal.

— Pas question. Carrie me connaît assez pour la fermer. Il n'y a que toi qui sois au courant ; si tu lui dis quelque chose, gare à toi. On se comprend tous les deux, pas vrai ?

Lu fit signe que oui.

— Bien sûr, dit-il, je pensais qu'à Carrie, tu sais.

Le téléphone sonna. Grantham prit le récepteur.

— Le juge Hennessey veut vous parler, dit une voix de fille.

— Passez-le-moi, dit Grantham. C'est cet enfoiré d'Hennessey, chuchota-t-il à Lu.

Hennessey avait l'air anxieux.

— Dites-moi, Grantham, demanda-t-il, qu'est-ce qui est arrivé à Mendetta ? C'est vrai qu'il a été assassiné ?

— Exact, répondit Grantham, il a été descendu la nuit dernière.

— Qui a fait le coup ?

— C'est ce que nous voudrions tous savoir, dit Grantham en faisant un clin d'œil à Lu.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Je voudrais savoir où j'en suis. Qui va prendre l'affaire en main ?

— Vous inquiétez pas. Tootsie a tout arrangé avec moi ; ça fait des mois qu'il s'attendait à un coup dur. En fait, il m'a tout laissé.

— Il vous a tout laissé ?

Hennessey ne paraissait pas rassuré.

— Vous pouvez vous occuper de tout ?

— Bien sûr, Mendetta avait de l'ordre. L'affaire marche toute seule.

— Je vois.

Il y eut un long silence puis le juge reprit :

— Vous avez commencé à regarder les comptes ?

— À peine. Ne vous en faites pas, on vous aime bien par ici.

— Heureusement, répondit sèchement le juge. Qu'est-ce que vous feriez sans moi ? Mendetta

m'envoyait l'argent le premier du mois ; si vous voulez un conseil, faites-en autant.

— Le premier du mois ? Je ferai le nécessaire.

— Eh bien, bonne chance, Grantham. L'affaire marche peut-être toute seule mais faites attention, hein ?

— Entendu.

Grantham raccrocha.

— Crapule numéro un, dit-il les lèvres pincées. Il voulait savoir si sa combine fonctionnait toujours. Il se fout pas mal que Mendetta soit mort. Tout ce qu'il veut, c'est du fric.

Lu sourit.

— Tous les gangs n'ont pas un juge dans leur poche, dit-il. Il nous coûte peut-être cher mais il travaille bien.

Grantham ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un petit carnet relié de cuir. Après l'avoir feuilleté, il trouva ce qu'il cherchait.

— C'est exact, dit-il. Dix-sept filles ont comparu devant lui, l'année dernière. Douze acquittements, quatre avertissements et une petite amende. Il gagne bien son fric.

Le téléphone sonna de nouveau.

— Allô ! fit Grantham en prenant le récepteur. Lui-même à l'appareil. C'est vous, monsieur Mackelsfield ? Comment ça va ?... Mendetta ? oui, il est mort... Dommage, oui... Non. Faut pas vous en faire... Mais bien sûr, on veut continuer à travailler avec vous. Le premier du mois ? D'accord, monsieur Mackelsfield, on vous l'envoie.

Il raccrocha.

— Ils aiment leur fric, ces types, fit Lu.

Grantham hocha la tête.

— Le district attorney voulait savoir si la mort de Mendetta allait diminuer ses revenus, dit-il en se renversant dans son fauteuil. Ça va être la même chose toute la journée, autant que je me fasse une raison.

— Tu vas changer quelque chose ?

Grantham secoua la tête.

— Raven a vu la liste et il veut la garder telle quelle pour l'instant. Une fois installé, il pourra la changer. Il n'est pas fou, il attend d'être fort pour faire le méchant.

Le téléphone sonna encore une fois alors que Lu gagnait la porte.

— Je te laisse, dit-il en sortant, on se verra à l'église...

Grantham fit la grimace en décrochant.

— M. Polson veut vous parler, dit une femme.

— Passez-moi la communication, répondit Grantham d'une voix subitement froide et dure.

— Allô ! Grantham ?

— Oui, c'est moi. Je voulais justement vous parler, monsieur Polson... Bien entendu, au sujet de Mendetta. Vous vous faites de la bile pour ces parts ?... Moi aussi... je dis simplement que je me fais de la bile aussi... Bien entendu, je m'occupe de tout, Mendetta m'a tout laissé... Pourquoi ? mais parce que je suis le seul type au courant.

— Quel idiot ! fit Polson d'une voix furieuse. Vous ne comprenez rien à cette affaire, Grantham, mes investissements doivent être protégés. Quelqu'un doit surveiller l'organisation. Vous êtes toute la journée au Club, il faut absolument



quelqu'un pour surveiller les filles. Ce sont des paresseuses. Mendetta savait en tirer le maximum, il les connaissait.

Grantham eut un sourire déplaisant.

— Du calme, dit-il. Je vous dis que j'ai pris l'affaire en main, et c'est vrai. Votre avis, je m'en tape. C'est pas la peine de vous fatiguer.

— Bon Dieu de bon Dieu ! explosa Polson. Vous n'avez pas le droit de me parler sur ce ton. La moitié de mon argent est dans cette affaire, j'ai le droit de parler !

— Vous avez le droit de recevoir des dividendes, répondit sèchement Grantham. Ici, c'est moi le patron, ne l'oubliez pas.

— Et vous, faites attention quand vous me parlez ! Un mot glissé dans la bonne oreille pourrait vous compliquer la vie.

Grantham éclata de rire.

— Vous fatiguez pas, Polson, dit-il en ricanant, vous me faites pas peur. N'oubliez pas que vous êtes dans le coup. Vous aimeriez qu'on sache que la moitié de votre fric vient des bordels ? J'ai vos signatures, vous savez.

Il y eut un long silence puis Polson reprit d'une voix plus douce :

— Ne nous disputons pas, Grantham.

Grantham acquiesça.

— On se disputera pas, mais ne vous en faites pas pour notre business. S'il ne marche pas, je vous promets qu'on en parlera dans trois mois, ça va ?

Ça va. On verra comment vous vous débrouillez pendant ce temps-là.

— À propos, c'est votre journal qui a publié la nouvelle le premier, comment ça se fait ?

— Je n'en suis pas responsable, répondit Polson d'une voix devenue tout à fait douce. C'est mon reporter criminel qui connaît bien son métier.

— Trop bien même. Il a précipité les choses alors que je comptais avoir encore vingt-quatre heures pour me retourner. Peut-être qu'on aura quelques ennuis avec les trafiquants.

— Il est au courant de tout, dit Polson d'un ton sinistre, je lui ai donné l'ordre de ne pas s'en mêler.

— C'est un peu tard. Il s'agit de Jay Ellinger, sans doute ?

— Oui, vous le connaissez ?

— Et comment ! Il est venu rôder par ici un peu trop souvent dernièrement. Vous ne pourriez pas l'envoyer en reportage ?

— Je pense que si.

— Tâchez de le faire, il me tape sur les nerfs. Il faut que je m'organise et je crois qu'il en sait trop. Polson réfléchit.

— D'accord, dit-il, je vais l'envoyer suivre le procès au Tammany Hall. Il en a pour un mois au moins à New York. Tous les journaux envoient un reporter, il ne peut pas refuser s'il ne veut pas figurer sur la liste noire.

Grantham poussa un soupir de soulagement.

— Faites ça, Polson, dit-il, et je vous garantis des résultats.

— Comptez sur moi, dit Polson avant de raccrocher.

Grantham se détendit un peu. À première vue,

l'affaire se présentait bien. Tout dépendait de Raven : si ses idées étaient bonnes, l'organisation ne se désagrègerait pas. Mendetta, après tout, l'avait montée de façon rationnelle. En plus des deux cents filles qui travaillaient pour lui, il avait le Club qui rapportait, d'autre part, son racket de protection marchait très bien aussi. Oui, à première vue, ça avait l'air de coller.

Le téléphone sonna de nouveau, au moment où il prenait une autre cigarette.

## CHAPITRE XX

*6 juin - 2 h 45 de l'après-midi.*

Benny décida de se saouler, il n'en pouvait plus. À partir du moment où Jay avait téléphoné à la Brigade criminelle, il avait été ballotté d'un endroit à un autre, à croire que c'était lui qui avait descendu Mendetta.

Des flics au regard froid étaient venus chez lui et l'avaient examiné de près. Ils l'avaient questionné sur Sadie, lui avaient demandé où elle était, et n'avaient pas cru un mot de sa lettre.

Carter, l'inspecteur chargé de l'enquête, l'avait pris dans un coin.

— Votre histoire ne tient pas debout, Perminger. Pourquoi votre femme était-elle toute seule ?

Benny remua désespérément la tête.

— Mais puisque je vous dis qu'on s'était disputés, je l'ai laissée toute seule.

— Disputés ? Pourquoi ?

Benny essaya d'expliquer mais Carter le fit taire d'un sarcasme.

— Vous avez quitté votre appartement parce qu'elle ne voulait pas que vous regardiez les

autres femmes, c'est ça votre histoire ? Trouvez quelque chose d'autre.

Il n'y avait pas que ça. On était elle et moi à un combat de boxe et par hasard j'ai mis ma tête entre les genoux d'une femme...

Les yeux de Carter s'arrondirent.

— Vous avez mis votre tête où ?

— Entre les jambes d'une femme, expliqua Benny en luttant avec son col. Vous comprenez, elle était assise juste derrière moi et...

Carter se détourna de lui.

— Dis donc, Murphy, ce gars en a de bien bonnes. Il se balade, la tête dans les genoux des femmes.

— Dis-lui de ne plus faire ça, répondit Murphy en levant les sourcils. Dis-lui que c'est comme ça qu'on commence et puis après...

Carter se retourna vers Benny, le regard menaçant.

— Faut faire attention, mon vieux, dit-il. On peut pas vous arrêter pour ça, mais la prochaine fois c'est la tête que vous perdrez.

Et ainsi de suite. En fait, les flics étaient trop excités par les cadavres de Mendetta et de Joan et avaient trop à faire à fouiller bureaux et tiroirs pour s'intéresser réellement à Benny. Quand celui-ci ramena Sadie sur le tapis, ils lui dirent de s'adresser au bureau des disparitions.

Enfin, il abandonna et s'assit, attendant qu'ils s'en aillent. Une fois qu'ils eurent fini de photographier les cadavres, de prendre les empreintes digitales et de mettre à sac l'apparte-

ment, Carter trouva une petite minute pour lui dire un mot.

— Faut pas quitter la ville, mon vieux. Cette histoire va faire un foin du diable et vous y êtes jusqu'au cou. Quand on aura besoin de vous, on vous fera signe.

Sur ce, ils s'en allèrent tous, le laissant seul. C'est alors que Benny décida de prendre une bonne cuite.

Quelques instants après, Jay le trouva affalé dans un fauteuil, une bouteille de whisky à côté de lui. Il serrait fermement un verre dans sa main.

Jay lui jeta un coup d'œil.

— Dis donc, pochard, fit-il, t'en as laissé une goutte pour moi ?

Benny sauta sur ses pieds.

— Je suis rudement content de te voir, dit-il en lui serrant vigoureusement la main. Tu vas boire un coup, attends, je vais te chercher un verre.

Jay le repoussa dans son fauteuil.

— Je vais le prendre moi-même, dit-il, repose-toi.

Quand il revint de la cuisine, un verre à la main, Benny venait de se servir une forte dose d'alcool.

— Eh ! pas si vite, dit Jay en lui prenant la bouteille des mains. Reste sobre une minute.

Il se versa modérément à boire et s'assit sur le bord de la table.

— Faut que je te parle.

Benny hocha la tête.

— Je n'en peux plus, dit-il, les flics m'ont mis la tête à l'envers.

— T'occupe pas des flics. Toi et moi, on a du boulot. Tu veux retrouver ta femme, pas vrai ?

— Bien sûr que oui.

— Alors écoute. Tu connais rien aux enquêtes. Moi, c'est mon métier et j'ai observé les flics. Ils jouent la comédie et s'en foutent pas mal de savoir qui a tué Mendetta et où ta femme est passée. Ils font les imbéciles, posent des tas de questions idiotes et laissent tomber. Peut-être même qu'ils t'oublieront.

Benny fut dégrisé.

— C'est bien tiré par les cheveux, dit-il. Faire des enquêtes, c'est leur métier.

Jay eut un sourire mélancolique.

— C'est ce que tu penses, dit-il, mais tu n'y connais rien. Non, c'est sérieux. Si tu ne fous rien, tu ne retrouveras jamais ta femme.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je vais t'expliquer, tâche de comprendre. Tu sais comment Mendetta faisait de l'argent ?

Je sais qu'il gagnait beaucoup de fric et j'ai entendu dire qu'il était dans des tas de rackets, mais lesquels, j'en sais rien.

— Je vais te le dire. Il avait des bordels.

Benny ferma à demi les yeux.

— Tu en es sûr ?

— Et comment !

— J'aimerais pas gagner mon fric comme ça, mais les bordels, il en faut, pas vrai ?

— Pas les bordels de Mendetta. J'ai entendu dire qu'ils étaient pleins de filles kidnappées. Et je veux pas te faire peur, mon vieux, mais je crois bien que ta femme est en maison maintenant.

Benny le toisa du regard.

— De quoi ? fit-il.

Jay inclina la tête.

— Je crois bien que c'est la vérité, Perminger.

— T'es fou ! s'exclama Benny, en élevant la voix.

Il sauta sur ses pieds.

— Tu mens, Jay, tu sais que tu mens, retire ce que tu as dit, crapule, ou je te crève le ventre.

Jay le frappa à la poitrine et Benny s'écroula dans son fauteuil.

— Du calme, il faut que tu m'écoutes. Tu sais pas à quel point c'est grave.

— Tu regretteras ça, salaud, murmura Benny entre ses dents.

— Oh, la ferme ! Écoute un peu. Mendetta est mort. Qui l'a descendu ? Un type qui pensait qu'il pourrait tirer encore plus de fric du racket. Ce pourrait être Grantham du Club « 22 », mais je ne crois pas que ce soit lui, il a pas assez d'estomac. Enfin, peu importe qui a fait le coup pour le moment. Les tapineuses de Mendetta n'étaient jamais condamnées. Je me suis souvent trouvé au tribunal et j'en ai vu comparaître pour immoralité sur la place publique et elles s'en tiraient à tous les coups. Chaque fois qu'il s'agissait des filles de Mendetta, le juge Hennessey rendait un non-lieu. Pourquoi ? T'as jamais entendu parler des magistrats qu'on achète ? Bon. Mendetta devait être très protégé, ce qui veut dire qu'il devait distribuer du fric en pagaille. Une fois qu'il a été descendu, les types qu'il achetait ont certainement eu peur. Si le type qui a fait le coup est pris, c'est fini



pour eux, le fric facile. C'est pas pour autre chose qu'ils lui donnent une chance. S'il continue à les payer comme Mendetta, il peut être tranquille. Voilà la façon dont le racket fonctionne à Saint Louis.

— Qu'est-ce que ç'a à voir avec Sadie ? dit Benny.

Jay se pencha vers lui.

— Et si Sadie a vu l'assassin ? Suppose qu'elle ait tout raconté aux flics ? Suppose qu'ils aient eu la frousse, qu'elle foute en l'air leur racket ? Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ? Lui donner un gâteau et un petit souvenir en bronze ? Tu parles !

Benny restait figé sur place.

— Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire à Sadie ?

— Soit la descendre, soit la passer à Grantham. Faut voir les choses en face, Perminger. Si on trouve pas son corps dans une semaine ou deux, c'est qu'elle est dans un bordel.

— Ils ne peuvent pas ! s'exclama Benny comme un fou. Bon Dieu, je vais pas les laisser faire !

— Tu ne comprends pas. Vois donc les choses comme elles sont. On ne peut rien faire. Écoute, ils savent que je suis sur leur piste, alors qu'est-ce qu'ils font ? Ils m'envoient à New York suivre le procès au Tammany Hall, de façon à m'éloigner. Et je n'y peux rien, faut que j'y aille, autrement je suis foutu sur la liste noire, et je peux pas me payer ça.

— Et moi qu'est-ce que je fais là-dedans ? demanda Benny d'une voix épaisse ; je reste assis et je les laisse tranquilles ?

— De toute façon, si je ne t'avais rien dit, tu

n'aurais rien fait. Je n'ai pas de preuve. Non, il faut attendre. Essaie de voir Grantham et de lui vendre des camions. Tâche de découvrir qui a pris l'organisation en main. Peut-être que c'est Grantham mais j'arrive pas à me l'imaginer avec le travail que ça représente. Enfin, ne commence rien, mais surveille-les. À mon retour, je m'occuperai de cette affaire et j'y consacrerai tout mon temps.

— Tu crois que je vais rester assis pendant qu'ils ont Sadie ? T'es pas fou, non ? je vais aller casser la gueule à Grantham.

— Pauvre idiot, répliqua Jay. Tu crois que ça te mènera loin ? Si tu les embêtes trop, ils te truffent le ventre. Tu crois que ça aidera Sadie ? Il n'y a qu'une seule façon de faire, c'est d'y aller lentement. Nous ne pouvons rien pour elle maintenant. Ce qui lui est arrivé ou ce qui va lui arriver, nous dépasse. Les flics t'écouteront pas, et tu peux pas forcer la porte de vingt bordels pour voir si elle y est. Considère-la comme morte, compris ? Tu vas pas la rechercher, tu vas la venger.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— J'ai mon train à prendre. Reste par ici, Perminger, et fais-toi une raison.

Benny le regarda partir, les mains à ce point crispées sur les bras du fauteuil que ses jointures en devinrent blanches. Il commença à jurer lentement, en employant des mots obscènes qu'il ne disait jamais tout haut. Puis brusquement il se cacha la figure entre ses mains et se mit à pleurer.

## CHAPITRE XXI

*6 juin - 3 heures de l'après-midi.*

Quelqu'un franchit le pas de la porte et Sadie entrouvrit les yeux. La fatigue l'avait terrassée au point qu'elle s'était endormie. Elle avait eu des cauchemars terrifiants. Elle se dressa sur le lit, une main contre la bouche. Ses yeux étaient obscurcis par la peur.

Fan ferma la porte derrière elle. Un peignoir de soie accusait ses formes et on ne pouvait pas se tromper sur sa profession.

Sadie eut le souffle coupé de la voir. Elle ne put rien dire tant sa bouche était sèche.

— N'aie pas peur, dit Fan en s'adossant à la porte. On m'a dit de venir te causer un peu.

Sadie ne pouvait toujours pas parler. Elle la regardait avec une horreur grandissante.

— Ne me regarde pas comme ça, fit Fan d'un ton vexé. Tu me donnes le cafard. Laisse-toi aller, ma vieille.

— Qui êtes-vous ? réussit à dire Sadie.

— Ça a de l'importance ? demanda Fan avec un

petit sourire. C'est pour toi qu'il faut t'en faire, c'est toi qui es dans le pétrin.

— Où suis-je ? Qu'est-ce qui se passe ?

Fan vint s'asseoir sur le lit.

— Faut que je te cause, dit-elle. Ne crois pas que j'en aie envie mais dans cette boîte, quand on me dit de faire une chose, je la fais, ça vaut mieux. La vieille vache d'en bas m'a envoyée te flanquer la frousse. C'est pas ce que je vais faire. Je m'en vais te parler pour ton bien.

— Mais dites-moi donc où je suis ! fit Sadie.

— Tu peux pas deviner, demanda Fan avec amertume. Regarde-moi un peu, qu'est-ce que je suis à ton avis, une bonne sœur ?

Brusquement Sadie devint hostile et s'éloigna de Fan.

— Oh, ça va, fit rudement Fan. T'es pas obligée de prendre la chose comme ça. On est sur le même bateau après tout. J'sais pas pourquoi ils t'ont choisie mais ils vont t'y faire passer. Et si j'ai un conseil à te donner, c'est de faire ce qu'on te dit et sans histoires.

Sadie la regardait avec horreur.

— C'est une négresse qui dirige la tôle. Une vache, t'y trompe pas. Des douzaines de filles comme toi lui sont passées entre les pattes. Quelques-unes ont rien voulu savoir pendant un sacré bout de temps, elles ne voulaient pas lui obéir. Mais toutes ont cédé à la fin et tu feras comme elles. Tu penses peut-être que tu ne marcheras pas mais tu marcheras, je te le garantis.

— Aidez-moi à partir d'ici, supplia Sadie, je vous donnerai n'importe quoi.

— La ferme. Causer comme ça sert à rien, et je peux rien pour toi. Tout ce que je peux te dire, c'est ce qui te tombera dessus si tu rues dans les brancards.

Sadie ne contrôla ses nerfs qu'à grand-peine.

— Ils ne me feront pas faire cela, dit-elle avec véhémence. Faudrait qu'ils me tuent d'abord.

Fan sortit un paquet de cigarettes de sa poche.

— Tu fumes ? demanda-t-elle en prenant deux cigarettes.

Sadie ne les regarda même pas.

— Si vous ne pouvez pas m'aider, dit-elle, je veux voir quelqu'un d'autre. On ne peut pas faire ça impunément aux États-Unis.

Fan alluma sa cigarette et remit l'autre dans le paquet.

— Ne fais pas l'andouille, répliqua-t-elle, une gosse comme toi ne connaît rien à rien. Tu n'as jamais été fouettée, hein, ma vieille ?

— Qu'est-ce que ça a à voir, demanda Sadie en rougissant violemment.

— Réponds. T'as été ou t'as pas été fouettée ?

— Jamais bien sûr. Pourquoi m'aurait-on fouettée ?

— Eh ben, moi, on m'a fouettée, répliqua Fan d'un ton lugubre, et crois-moi, c'est pas marrant. Carrie va monter et t'expliquer ce qu'elle veut. Tu diras oui ou non ; si c'est oui, tout ira bien ; si c'est non, tu peux faire ta prière. Elle t'attachera sur le lit et en avant le fouet ! Elle te fouettera jusqu'à ce que tu cèdes. Et crois pas qu'elle se fatiguera la première. Elle te flanquera le fouet nuit et jour jusqu'à ce que t'en puisses plus. Une fois domp-

tée, tu feras ce que tu ne voulais pas faire au début : voilà tout.

— Elle peut me faire tout ce qu'elle veut, répliqua calmement Sadie, je ne marcherai jamais.

— C'est toujours le même refrain, grommela Fan avec un soupir. Bon Dieu, ce que j'en ai marre ! Elle m'envoie parler aux filles pour les rendre un peu intelligentes et avec toutes c'est la même chose. Vous pensez toutes que vous êtes assez fortes pour tenir le coup, et finalement vous cédez. Pourquoi pas te servir de ta cervelle ? Ça t'avancera d'être rossée, d'avoir ta jolie peau abîmée, tout ça parce que t'es pas assez intelligente pour te rendre compte que t'es foutue ?

— Dites ce que vous voudrez, dit Sadie en hochant la tête, ça ne changera pas ma façon de penser.

— Carrie se méfie d'une fille qu'elle a dû rosser. Elle vérifie qu'elle tiendra quand elle cède, tu sais comment ? En la livrant gratis à des clients. Après avoir été battue pendant une semaine, tu auras droit à une demi-douzaine de types pour te tripoter un peu. T'auras pas beaucoup de chances de leur flanquer des coups. Tu peux pas comprendre qu'il n'y a rien à faire ? T'en aller, pas question et Carrie a tout sous la main. Elle n'aura pas pitié de toi, je te préviens. Réfléchis donc un peu, cède tout de suite. Ça sera dur mais ce ne sera pas l'enfer, alors que si tu bagarres... Bon, j'ai fini mon couplet, pense-y, c'est à toi de choisir. Carrie montera dans une minute.

Fan se leva du lit, mais Sadie fut plus rapide qu'elle. Elle fonça à travers la pièce, ouvrit la

porte et se mit à courir dans le corridor. Fan fit la grimace mais n'essaya pas de l'en empêcher. Sadie aperçut un escalier au fond du corridor et y courut comme une folle. Elle avait descendu à peu près la moitié des marches quand elle se rendit compte que quelqu'un l'attendait en bas. Elle s'immobilisa avec un sursaut.

Carrie, la figure sans expression, leva la tête vers elle.

— Retourne dans ta chambre, dit-elle d'une voix dure.

Sadie ne fit pas un mouvement, elle sentait son cœur battre follement dans sa poitrine. C'était comme si brusquement elle se trouvait plongée dans un horrible cauchemar.

— Retourne dans ta chambre, répéta Carrie.

Sadie remonta une marche. Puis, elle comprit que c'était sa seule chance d'évasion.

— Vous allez me laisser partir, dit-elle, compris ? Vous n'avez pas le droit.

Lentement Carrie commença à monter l'escalier. Sa grande bouche était ouverte en un large sourire.

— Retourne dans ta chambre, dit-elle, j'ai à te causer. Regarde ce que je t'apporte.

Sadie vit qu'elle avait une cravache à la main. Elle avala sa salive et voulut fuir en montant l'escalier. Mais au sommet, lui barrant le passage, se tenait un Noir puissamment bâti.

Il lui sourit ; ses lèvres épaisses semblaient couper son visage en deux.

Paralysée par la terreur, Sadie fit de nouveau volte-face. Mais Carrie était déjà sur elle.

— Retourne dans ta chambre, répéta-t-elle.

Brusquement Sadie se prit la tête entre ses mains et se mit à hurler. Ses cris résonnèrent contre les murs.

Le Noir descendit en courant et la saisit. En sentant de grosses mains se refermer sur elle, Sadie devint presque folle de terreur.

— Ramène-la en haut en vitesse, dit Carrie d'un ton irrité. Elle va déranger mes clients.

Le Noir, souriant toujours, transporta Sadie en haut de l'escalier. Ses bras et ses jambes heurtèrent les murs. Elle se tourna et lutta désespérément, mais la prise autour de ses bras et de ses cuisses était irrésistible. Elle continua à hurler jusqu'à ce que la porte se soit refermée en claquant, puis elle se laissa aller comme une loque.

— Elle connaît encore rien à rien, dit Carrie. Pose-la sur le lit, Joe.

L'homme la déposa sur le lit puis recula. Il souriait. À demi étendue, à demi recroquevillée, Sadie regarda Carrie. La mulâtresse était debout, ses fortes mains étendues le long de son corps ; ses grands yeux brûlaient avec une curieuse expression animale.

— Mes filles savent se conduire dans cette maison, dit-elle. Tu ferais mieux d'apprendre.

Sadie n'avait plus peur, c'est la rage qui la faisait suffoquer. D'être touchée par un Noir faisait bouillonner son sang de femme du Sud.

— Vous me le paierez, s'exclama-t-elle furieusement. Comment osez-vous me toucher ?

Carrie fit un signe.

— Vas-y, Joe, dit-elle, attache-la.



L'homme s'avança en traînant les pieds. De petites taches de sang étaient visibles dans ses yeux.

— Ne me touchez pas, hurla sauvagement Sadie en se reculant.

Mais il était déjà sur elle. Son odeur la rendit malade et elle le frappa deux fois avant qu'il ait pu lui saisir les mains.

— Elle t'enlèvera la peau pour ça, ma vieille, fit-il entre ses dents avant de lui tordre les bras et de la mettre sur le ventre. Elle sentit son genou s'appuyer entre ses épaules et il lui attacha les poignets aux colonnes du lit.

Pleurant de rage, elle donna des coups de pied, se démenant si bien que le lit glissa jusqu'au milieu de la chambre. Une de ses chevilles fut fixée. Avec son autre pied, elle rua de toutes ses forces et sentit une secousse quand elle frappa le type en pleine poitrine. Il grogna, puis lui saisit la jambe et l'attacha comme l'autre. Il se leva ensuite du lit et regarda Carrie avec un air satisfait.

Sadie tira sur ses cordes, mais ne réussit qu'à les faire entrer plus profondément dans sa chair. Elle était soigneusement fixée au lit, le visage sur l'oreiller.

Elle se sentit perdue. Personne n'allait arriver au dernier moment et la sauver. Elle comprit qu'elle n'allait pas se réveiller d'un cauchemar étrange et monstrueux. C'était réel et c'était à elle que cela arrivait. Une main commença à dénuder son dos en déchirant ses vêtements, et elle se mit à hurler comme un enfant terrorisé.

## DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

*16 août - 22 h 15.*

Petit Joe entra dans la salle de billards du coin de la Vingt-neuvième Rue. Le silence soudain qui accueillit son entrée lui plut. Les gars qui jouaient aux tables interrompirent même leur partie pour le regarder avec intérêt.

Il valait le spectacle. Son costume extrêmement rembourré aux épaules était d'une couleur qui retenait les yeux. En le voyant à la devanture d'un tailleur juif, Petit Joe avait salivé car il n'en avait jamais vu de pareil. Sachant que pas un autre costume ne pourrait lui ressembler même de loin, il était entré et l'avait acheté. Il s'était également laissé coller une paire de souliers jaunes, un melon qui faisait juste le tour de sa tête et une cravate pour le moins surréaliste.

Le barman, tout en essuyant son comptoir, lui sourit.

— Dis donc, Joe, fit-il, t'es rudement chic, ce soir.

— Tu trouves ? répondit Petit Joe en ajustant son chapeau. T'as déjà vu un costard pareil ?

Le barman put en toute sincérité lui répondre que non. Mais son ton était si vague que Petit Joe fronça les sourcils.

— Y a quelque chose qui va pas ? demanda-t-il. Elles m'ont coûté du fric, ces frusques.

Le barman s'empessa d'affirmer que tout lui allait très bien. Petit Joe se détendit un peu.

— Donne-moi du whisky, dit-il. C'est pas n'importe qui, qui pourrait porter un costard pareil, continua-t-il en se versant généreusement à boire ; faut avoir du répondant.

Un type gros et grand qui jouait au billard au bout de la pièce posa brusquement sa queue et vint au bar. C'était le propriétaire d'une entreprise de taxis qui faisait de bonnes affaires dans le quartier Est, un nommé Spade que Petit Joe connaissait suffisamment pour lui faire un signe de tête.

Spade avait l'air préoccupé. Une fois près de Petit Joe, il lui dit :

— Je voulais te parler, mon vieux. Viens donc à ma table.

Petit Joe le suivit dans un coin du salon et prit place.

— Et alors ? fit-il, en essuyant soigneusement son feutre sur sa manche. De quoi que tu voulais me parler ?

Spade se passa la main sur son visage gras, en hochant la tête. Il avait tout à fait l'air d'avoir des ennuis.

— Qu'est-ce qui arrive à Saint Louis ? demanda-t-il.

Petit Joe le dévisagea.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Spade joua avec son verre.

— Où sont parties les tapineuses ?

— Quelles tapineuses ?

Joe ne se compromettait pas.

Spade hocha la tête encore une fois.

— Tu sais bien. Il n'y a plus une pute sur un trottoir à partir de la Vingt-septième Rue. Il y a deux mois, on pouvait pas faire un pas sans tomber dessus. Où sont-elles ?

— Tu ne peux pas trouver autre chose pour te consoler ? demanda Petit Joe avec un sourire.

— S'agit pas de ça, dit Spade. Mais ça me coûte du fric, faut que je trouve ce qui va pas.

— Ça te coûte du fric ? Comment ça ?

— Comme je te le dis. Quand une pute trouvait un miché, elle prenait un de mes taxis. Mes voitures travaillaient tout le temps, maintenant c'est fini.

Petit Joe était perplexe. Il n'avait pas pensé à cela. Spade était membre de l'Union des Propriétaires de Taxis et de ce fait jouissait d'une certaine influence politique.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je suis au courant ? demanda-t-il prudemment.

— J'ai des yeux et des oreilles. On dit que Raven est derrière le racket du vice maintenant et je sais que t'as beaucoup travaillé pour lui. D'autre part, tu es plein aux as, n'importe qui en voyant ton uniforme peut s'en apercevoir.

— Laisse-moi te dire quelque chose, répondit Petit Joe avec chaleur. Ce costard m'a coûté...

— Ferme ça, fit brutalement Spade. Qu'est-ce qui se passe ?

Petit Joe hésita.

— Peut-être que les tapineuses ont les foies, finit-il par observer.

— Si elles ont les foies, c'est que quelqu'un leur fait peur. Laisse tomber, Joe, et Raven, il peut laisser tomber aussi, dis-lui ça de ma part. Personne ne foutra en l'air mes affaires sans m'entendre causer.

— Du calme, dit précipitamment Petit Joe. Sans charre, je suis au courant de rien. J'en dirai un mot à Raven mais je peux rien promettre, c'est un dur.

— Moi aussi, conclut brièvement Spade en se levant. Dis-lui ça aussi.

Petit Joe le suivit du regard alors qu'il traversait la pièce pour reprendre sa partie. Il prit un petit bout de bois dans sa poche et commença à se curer les dents pensivement. Puis il se leva et sortit dans la nuit noire.

Contrarier Spade était dangereux, Petit Joe le savait. Spade était puissant et pourrait leur rendre la vie difficile. Mais c'était l'affaire de Raven, Petit Joe n'était pas payé pour être intelligent.

Il prit la direction de l'hôtel *Saint Louis*. Le fait d'avoir beaucoup d'argent ne l'incitait pas à prendre un taxi. Il avait trop eu l'habitude d'être fauché pour dépenser en luxes inutiles.

Petit Joe allait lentement dans la nuit chaude, noire et sans lune. Ses yeux fouillaient les ténèbres. À un coin de rue, il remarqua une femme sortie de l'ombre ; elle accostait un type qui gagnait précipi-

tamment la rue principale. Le type s'arrêta, puis reprit sa marche avec un signe d'impatience.

Petit Joe sourit. Ainsi, il y avait une pute qui ignorait l'avertissement qu'il avait fait circuler parmi les trafiquants. Il mit la main dans sa poche et ses doigts saisirent la petite bouteille qu'il portait toujours sur lui. Il la sortit et enleva le bouchon de verre avec précaution. Il mit ensuite ce bouchon dans une petite boîte de métal, puis s'avança lentement en direction de la femme.

En se rapprochant, il s'aperçut qu'elle avait peur. Elle l'observait avec soin. Il ralentit sa marche et la regarda, en arrangeant sa cravate de sa main libre.

Elle dut penser qu'elle n'avait rien à craindre, car elle lui sourit. Il la voyait maintenant très bien. Juste une gosse, un peu misérable mais pas désagréable à regarder. Son sourire professionnel n'était pas très gai.

— Tu m'as tout l'air d'une petite dévergondée, dit-il.

Elle vint près de lui.

— C'est une petite dévergondée que tu veux ! demanda-t-elle, ne souriant qu'avec sa bouche. Je crèche juste au coin de la rue.

— Qu'est-ce que t'as dans le ciboulot ? demanda-t-il. Je marche depuis dix minutes et tu es la première fille que je rencontre.

Il vit la peur lui tordre légèrement la bouche.

— Je... je ne sais pas, dit-elle, tu m'as trouvée, de quoi te plains-tu ?

— Ça pour t'avoir trouvée, je t'ai trouvée. Les

autres filles, elles sont restées chez elles, pas folles !

Tout en parlant, il lui jeta le vitriol à la figure. Il entendit le sifflement de l'acide. Elle se mit à pousser d'affreux hurlements.

Petit Joe prit la fuite en courant. Il connaissait le quartier comme sa poche et n'eut qu'à emprunter une allée latérale puis une petite rue pour gagner le *Saint Louis*.

Raven ne permettait pas aux types de sa bande d'utiliser l'entrée principale. Tous passaient par l'entrée de service. Il savait en effet que la direction de l'hôtel élèverait quelques protestations si jamais Petit Joe, vêtu de son costume, traversait le hall de réception.

Petit Joe, fort content de lui, prit place dans le petit ascenseur. On saurait bientôt comment il avait traité la pute et les filles réfléchiraient avant de sortir de chez elles. Il frappa à la porte de Raven, et Maltz vint lui ouvrir.

— Le patron est là ?

Maltz fit signe que oui.

— Oui, dit-il d'un ton d'ennui, il fait joujou.

Petit Joe sourit.

— Je vais le faire penser à autre chose, dit-il en se dirigeant vers les grandes doubles portes qui se trouvaient au bout de l'entrée.

— Tu peux toujours essayer. Raven est très pris pour l'instant.

Petit Joe poussa les portes et entra dans la pièce principale. Raven avait pris ses aises. Sa suite au *Saint Louis* lui coûtait très cher mais lui avait fait du bien en augmentant sa confiance.



Il était allongé sur le sol, vêtu d'une robe de chambre de soie rouge. Tout autour de lui était disposé un système compliqué de rails. Gares en miniature, signaux, butoirs, remises de locomotives, rien n'y manquait. Des trains avec des files de wagons filaient d'un point à un autre sur les rails étincelants. Ils disparaissaient sous les meubles pour réapparaître un peu plus loin, circulant à toute vitesse.

Raven était allongé, les mains sur la manette qui contrôlait le courant. Une cigarette éteinte pendait entre ses lèvres minces. Ses yeux étaient fixés sur les petits trains rapides.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il brusquement. Un de ces jours, tu recevras du plomb dans les fesses si tu continues à me tomber dessus comme ça.

Petit Joe sourit avec un rien de nervosité.

— Vous avez raison, patron.

À contrecœur, Raven arrêta les trains en coupant le courant. Puis il se mit sur le côté afin de pouvoir regarder Petit Joe.

— Joli petit système, hein ? fit-il avec un sourire plein d'orgueil.

— Ouais, fit Petit Joe que ce jeu ne passionnait pas. C'est au poil.

Raven lui tourna le dos et remit les trains en marche.

— Et alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Une pute racolait sur la Septième Rue. Je lui ai flanqué un peu de fortifiant.

— Faut les surveiller ces tapineuses, grommela Raven. Encore un mois et ça sera au point.

— Bien avant, patron, dit Petit Joe en s'as-

seyant sur le bras d'un fauteuil encombré. Les gars commencent à tirer drôlement la langue.

Raven amena un train à une gare et arrêta le courant.

— Quand j'étais même, j'ai toujours eu envie d'un jeu comme ça, dit-il en se penchant pour détacher les wagons. Mais j'ai jamais rien eu.

Sa voix d'un seul coup était devenue amère.

Joe ne répondit rien.

Raven amorça une manœuvre compliquée pour rentrer le train dans un hangar. Petit Joe n'arrivait pas à comprendre pourquoi il ne soulevait pas le train des rails pour le ranger sous la remise. C'eût été plus rapide.

Alors, qu'est-ce que c'est ? répéta Raven pour la troisième fois.

— Spade râle.

— Et alors ?

— Il dit qu'on fout son business en l'air.

Raven parvint enfin à faire entrer le train sous le hangar.

— Dommage, dit-il en écrasant le bout de sa cigarette dans un cendrier qu'il avait près de lui.

Puis, comme après réflexion, il ajouta :

— Comment ça ?

— Ses taxis emmenaient les tapineuses chez elles, expliqua Petit Joe.

Raven prit le temps de réfléchir.

— Je ne veux pas d'histoires avec Spade, dit-il enfin. C'est un dur, c'est bien ton avis ?

— Et comment ! fit Petit Joe.

Raven se mit à charger de minuscules bidons de lait sur une plate-forme.

— J'enverrai Lefty s'occuper de lui, dit-il, on n'a pas encore joué du revolver à Saint Louis, pas vrai ?

Petit Joe eut l'air contrarié.

— Nom de Dieu ! dit-il, on va pas descendre Spade.

— Ça me fait bien plaisir de connaître ton opinion, répliqua Raven, en refermant un train de marchandises. Je vais noter ça quelque part.

Petit Joe se dandina piteusement sur son siège.

— C'est vous le patron, dit-il précipitamment.

— Bien sûr.

Raven tourna la manette et les trains commencèrent à circuler lentement sur les rails.

Petit Joe attendit un moment, mais comme Raven continuait de ne lui prêter aucune attention, il s'en alla et ferma doucement la porte derrière lui. Resté seul, Raven tourna la tête et fixa la porte. Un regard froid et lointain apparut dans ses yeux.

— Alors c'est comme ça qu'on veut pas descendre Spade, dit-il à mi-voix. Ces types deviennent d'une mollesse !

## CHAPITRE II

*17 août - 11 h 25.*

Grantham appuya sur le bouton de la sonnette. Le portier vint lui ouvrir. Grantham, vieilli et l'air préoccupé, demanda à voir Carrie d'une voix étranglée.

Joe le conduisit dans le petit salon.

— Elle ne va pas tarder, patron, dit-il, en l'interrogeant du regard.

Grantham lui tourna le dos et alluma une cigarette.

Carrie le trouva en train d'arpenter la pièce, fumant comme un furieux. Elle ferma la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, sans préambule.

Elle allait toujours droit au but. Grantham lui fit signe de s'asseoir.

— Les affaires ne vont pas bien, dit-il brièvement, je me demande ce que Raven a dans la tête.

— C'est un sale type, dit Carrie, en posant ses mains sur ses genoux, fallait pas le laisser prendre les commandes.

Grantham jeta sa cigarette avec un mouvement d'impatience.

— Ne revenons pas là-dessus, fit-il sèchement. Je ne pouvais pas l'en empêcher. Maintenant il joue un jeu compliqué ; ce qu'il y a derrière, je n'en sais rien.

Carrie hocha la tête.

— Un de ses gars a flanqué du vitriol à la tête d'une fille, hier soir. Elles ont toutes trop peur pour travailler. C'est de la folie, Grantham. Le plus gros du travail se fait dans les rues, il n'y a qu'une certaine classe qui vient dans les maisons.

Grantham acquiesça.

— On perd du fric, dit-il. Je vais lui en parler. Mais avant d'y aller, je voudrais avoir des nouvelles de la fille Perminger. Elle va bien ?

— Bien sûr, répondit Carrie en souriant.

Grantham se frotta le menton d'une main qui tremblait légèrement.

— Elle pourra nous être très utile si Raven se conduit mal, dit-il. Tu comprends ça ?

Carrie fit signe que oui.

— Où est-elle ?

— En haut. Vous voulez la voir ?

Grantham, après avoir hésité, se leva.

— Non. Il vaut mieux pas pour l'instant. Je compte sur toi, Carrie. Faut que tu la gardes à notre disposition.

— D'accord.

— Raven n'est pas venu ici, n'est-ce pas ?

— Je ne l'ai pas vu. Lefty est venu. Il a regardé toutes les filles et a pris leurs noms.

Les yeux de Grantham se durcirent.

— Il a vu la Perminger ?

Carrie acquiesça.

— Bien entendu ! il a visité la maison du haut en bas sans prévenir, je n'ai pas eu le temps de la cacher.

— Il lui a parlé ?

— Il leur a parlé à toutes.

— Elle n'a pas fait de bêtises ?

— J'étais derrière elle, répondit Carrie avec un petit sourire cruel. Il a cru que c'était une fille comme les autres.

— Tu es sûre ? Elle n'a rien fait qui ait pu lui donner des idées ? Elle n'a rien dit ?

— Puisque je vous dis que tout s'est bien passé, dit Carrie d'un ton assez bref.

— Il faut que je t'affranchisse, reprit Grantham avec un soupir. Si Raven apprend la chose, on nous descendra tous les deux.

Carrie haussa légèrement les épaules.

— Peut-être qu'il vaudrait mieux la foutre en l'air, dit-elle. Ce serait dommage, de la belle viande comme ça !

Grantham sursauta.

— Tu l'utilises ?

— Pourquoi pas ? Elle mange, pas vrai ? J'ai pas de bouches inutiles ici.

— Tu la fais travailler, c'est ce que tu veux dire ?

— Rien qu'avec des types en qui j'ai confiance. Elle ne sait jamais s'il s'agit d'un étranger ou non. Si elle cause, une raclée de plus ! C'est fou ce qu'elle a horreur des raclées, ajouta Carrie avec un grand rire.

Grantham fronça les sourcils.

— Ça ne me plaît pas, dit-il.

— Je tiens la bonne méthode, répliqua Carrie. Elle ne fait plus de manières maintenant, c'était la seule façon d'y arriver.

— Bon, je te la laisse, dit Grantham en ouvrant la porte, je vais voir Raven.

Après son départ, Carrie monta dans le grand salon où les filles attendaient l'heure de commencer.

Lulu se vernissait les ongles. Julie et Andrée faisaient des exercices d'assouplissement. Fan, le front serré par l'effort, écrivait une lettre en tirant la langue. Dans un coin écarté de la pièce, Sadie vêtue d'un peignoir jaune lisait un journal. Elles levèrent toutes les yeux à l'entrée de la maîtresse. Fan se replongea dans sa lettre après un petit ricanement. Carrie remarqua le regard de haine de Sadie. Cela ne la dérangeait pas.

— C'est toi que je veux, dit-elle.

Sadie posa son journal et se leva. Son visage n'était plus qu'un masque dur et froid.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Viens par ici, j'ai à te parler.

Elles sortirent. Sadie suivit Carrie jusque dans sa petite chambre.

— Tu me détestes, hein ? dit Carrie avec un petit sourire. Bon, ça n'a pas d'importance. Mais tu en veux encore plus au type qui t'a fait entrer ici, pas vrai ?

Sadie, debout près de la porte, ne répondit pas.

— Tu sais pourquoi tu es ici ? demanda Carrie.

Sadie ne disait toujours rien. Ses yeux brûlaient d'une haine folle.

— T'en as trop vu, dit la mulâtresse. T'as vu le type qui a descendu Mendetta.

Sadie tressaillit.

— Oui, poursuivit Carrie, c'est un sale type mais c'est le patron de la boîte. Un jour, ma petite, tu auras la possibilité de l'envoyer tout droit en enfer.

— Un de ces jours, répondit Sadie en serrant les poings, je réglerai le compte de tout le monde. Tu crois tout de même pas que tu pourras toujours t'en tirer ! Tu as fait de moi une pute comme les autres parce que je suis pas assez forte pour me bagarrer, mais je n'oublie rien, tu peux en être sûre.

— Retourne dans ta chambre, répliqua Carrie en riant, tu as du boulot ce soir.

Sadie s'en alla sans répondre.



### CHAPITRE III

*17 août - 22 h 30.*

Lefty descendit sans se presser l'allée sombre. Il avait les mains dans les poches de son manteau et le chapeau tiré sur les yeux. On voyait de loin sa cigarette osciller dans la nuit quand ses lèvres bougeaient.

Le grand garage de Spade couvrait la moitié du bloc d'immeubles et Lefty descendait la ruelle qui courait derrière. En arrivant à une fenêtre illuminée, il jeta sa cigarette, se haussa sur la pointe des pieds, aperçut Spade qui vérifiait ses comptes sur un registre, et sourit.

Il reprit sa marche, atteignit une porte et l'ouvrit. Calmement il passa par un corridor sombre. Il entendait faiblement le bruit des mécaniciens lavant les voitures dans le garage, le murmure de leurs voix et leurs rires intermittents.

Il entra dans le bureau de Spade après avoir frappé légèrement à la porte. Spade leva vivement la tête et se rasséréna en voyant Lefty.

— Entre, dit-il, c'est Raven qui t'envoie ?

— Oui, fit Lefty en refermant la porte sans bruit, tu as de petits ennuis, pas vrai ?

— Assieds-toi, je suis content de te voir. Il était temps qu'on parle un peu. Pourquoi Raven n'est-il pas venu ?

— Il est très pris, dit Lefty sans s'asseoir. Tu es bien au courant, hein ?

Spade haussa les épaules.

— À propos de Raven ? Oui, bien sûr. C'est mon métier d'être au courant. Depuis que Mendetta a été descendu, c'est Raven qui est derrière Grantham, ça, je le sais aussi.

— T'es pas bête, fit Lefty en dodelinant de la tête. Tu sais autre chose ?

Spade prit une pipe et la bourra.

— Je sais que pour une raison ou pour une autre, Raven a débarrassé les rues des tapineuses. C'est pas pour nettoyer la ville, c'est pas son genre. Il a agi pour remplir ses poches, mais ça me plaît pas.

— Dommage, fit Lefty, avec un sourire sans joie.

Spade alluma une allumette et un instant sa grosse figure disparut derrière un rideau de fumée bleue.

— Je veux savoir pourquoi il fait ça, dit-il.

— Tu sais des tas de choses, pourquoi que tu trouverais pas toi-même ?

— Si tu le prends sur ce ton-là, moi aussi, répondit Spade, la figure sombre. Écoute, mon vieux, c'est pas comme ça qu'il faut voir les choses. Je ne demande qu'à travailler avec vous, mais je ne peux pas vous laisser foutre en l'air mes affaires.

Enfin, nom de Dieu ! où voulez-vous en venir ? Vous ne pouvez pas comprendre que c'est pas votre intérêt de vider les rues ?

— Raven pense que c'est une idée formidable.

— C'est pas mon avis. Et je te le dis tout de suite, faut que ça cesse ! dit Spade avec un coup de poing sur son bureau. Je croyais que tu étais venu pour qu'on se mette d'accord.

Lefty hocha la tête.

— Pas du tout, mon vieux, dit-il, on peut rien pour toi, faut pas de putes dans la rue.

— Très bien, fit Spade. Faudra pas m'en vouloir si vous avez des difficultés. Je suis pas d'accord, je peux pas supporter ça. Je vous donne jusqu'à la semaine prochaine. Si à ce moment-là, les putes ne travaillent pas, faudra que je m'en occupe.

Lefty sortit de sa poche un automatique muni d'un silencieux.

— La semaine prochaine, tu boufferas des pissenlits par la racine, mon vieux, dit-il d'un ton calme. Prends ça avec le bonjour de Raven.

L'automatique fit feu une fois. Spade se leva à demi de son siège. Une grande tache de sang apparut entre ses yeux. Il étendit les mains et retomba, la tête la première sur son bureau. Lefty bondit à la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans l'allée obscure. Il courut vers la voiture qui l'attendait au bout de l'allée. Maltz lui ouvrit la porte et Petit Joe démarra. La voiture avait disparu avant même qu'on ait pu trouver le corps de Spade.

— Tu l'as eu ? demanda Maltz.

— Et comment ! Il s'est éteint comme une

lumière. Mais il en savait trop. Raven avait raison.

— Ça va faire une sacrée histoire, dit Petit Joe avec gêne.

— Ah, ta gueule ! grogna Lefty. C'est pas trop tôt qu'on fasse les durs dans ce patelin. J'en avais marre de passer mon temps à chasser les putes.

— Et où est-ce que ça va nous mener ? demanda Petit Joe en prenant la direction de l'hôtel Saint Louis. On n'a pas encore assez d'argent ?

— Tu commences à avoir la trouille, fit Maltz d'une voix calme.

— Oh non, dit précipitamment Petit Joe, je réfléchissais, c'est tout.

— T'as qu'à pas réfléchir.

Ils firent le reste du chemin en silence.

Raven les attendait, la figure calme mais dure.

— Et alors ? dit-il.

Lefty fit un signe de tête.

— Ça colle, dit-il, personne ne m'a vu.

Raven arpenta la pièce.

— On va commencer à bouger, dit-il. Grantham est venu se plaindre de ce que les affaires vont mal. Toi, Maltz et moi, on va aller voir les bordels de Mendetta.

Lefty acquiesça.

— J'ai les listes des filles dans chaque maison, dit-il, faut que je les prenne ?

— Naturellement, dit Raven en se dirigeant vers la porte. On y va.

Dans la voiture Lefty prit la parole.

— C'est le bordel de Carrie le plus huppé.

— Allons-y, dit Raven.

Quand ils montèrent les marches en courant, Joe le portier pensa qu'ils étaient de la police et tira la sonnette d'alarme. Carrie survint, les yeux brillants de colère. Elle reconnut Lefty et se précipita vers lui.

— Alors quoi, dit-elle furieuse, tu veux foutre en l'air la maison ?

Lefty la poussa de côté.

— Te mets pas la tête à l'envers, dit-il, le grand patron est venu zyeuter un peu la tôle.

Carrie se tourna vivement. Elle avait beaucoup entendu parler de Raven, mais elle ne l'avait jamais vu.

Vous pouvez pas entrer, dit-elle, faut que je pense à mes clients, les filles travaillent.

Raven la toisa.

— Fous les clients à la porte, dit-il brièvement, je veux voir les filles. Et que ça saute !

— La peau ! dit Carrie. Revenez demain matin.

Raven fit un clin d'œil à Maltz qui balança son bras et frappa violemment Carrie à la mâchoire. Elle s'affala sur le sol.

— Tu m'avais bien entendu, moricaude, dit Raven.

Carrie se releva lentement, une tache livide sur sa peau jaunâtre. Elle tourna les talons et s'en fut à pas lents.

— Les filles que je choisirai iront chez Franky, dit Raven. Les autres n'ont qu'à faire leurs paquets et à foutre le camp. Compris ?

Maltz fit signe que oui. Il alla vers la porte et fit quelques gestes. Un grand camion vint se ranger

près du trottoir et quatre hommes en sortirent, qui restèrent à attendre. Il était tôt. Il n'y avait que trois clients dans le bordel. Ils descendirent, l'air effrayé.

Raven leur tint la porte ouverte.

— Ça va bien, leur dit-il avec un sourire tortueux, on fait une petite inspection, rentrez donc chez vous.

Ils lui jetèrent un regard de côté et s'en furent rapidement. Carrie, au pied de l'escalier, attendait les événements.

Raven lui fit un signe.

— Fais descendre toutes les filles en vitesse.

Carrie une fois de plus monta l'escalier. Quelques minutes après, elle descendait suivie de sept filles court-vêtues.

Raven entra dans le salon.

— Entrez par ici, commanda-t-il.

Toutes les filles regardèrent Carrie que la rage étouffait.

— Entrez, grogna-t-elle, vous l'avez pas entendu ?

Les filles entrèrent et regardèrent Raven.

— Prends-moi, chéri, dit Lulu en faisant bouffer ses cheveux, je t'apprendrai des choses.

Les autres pouffèrent.

— Vos gueules, cria Raven. Elles sont toutes là ? demanda-t-il à Maltz.

Maltz sortit sa liste de sa poche et vérifia.

— Il en manque une, dit-il brièvement.

— J'ai demandé toutes les filles, dit Raven en regardant Carrie.

Carrie hésita, puis grimpa l'escalier. Elle redescendit bientôt, suivie de Sadie.

En la voyant, les yeux de Raven s'illuminèrent légèrement.

« En voilà une au poil », se dit-il. Il la regarda et s'aperçut qu'à sa vue, elle pâissait et chancelait. Carrie la prit par le bras et l'aida à marcher, en chuchotant quelque chose qu'il n'entendit pas. Mentalement, il prit note de vérifier ça. Sadie se planta auprès des autres filles. Elle le fixait de ses yeux noirs agrandis par la peur. Il se sentit légèrement mal à l'aise.

Il détourna son regard.

— J'ai quelque chose à vous dire, commença-t-il avec brusquerie. Je m'appelle Raven, et c'est moi le patron. Va y avoir des changements. Alignez-vous en vitesse.

On entendit des murmures. Maltz fit un pas en avant.

— Silence, cria-t-il, alignez-vous. Et en vitesse ! Lentement elles s'alignèrent.

Raven alluma une cigarette.

— Déshabillez-vous. Enlevez vos bas.

— Je vais pas obéir à un cave comme ça, dit Lulu. Dites, Carrie, à quoi on joue ?

Sur un signe de Raven, Maltz fit un pas et attirant Lulu à lui, la gifla violemment à deux reprises sans lui donner le temps de se protéger. Puis il la repoussa au milieu des filles. Lulu était si étourdie par les coups qu'elle tituba, sans pouvoir retenir ses larmes.

— La première qui renâcle aura une raclée, dit Raven. Déshabillez-vous.

Les filles enlevèrent leurs affaires en maugréant, sous l'œil de Raven.

— Maintenant ne bougez pas, que je vous inspecte.

Sadie fut la seule à ne pas se déshabiller. Maltz fit un pas vers elle, mais Raven l'arrêta. Il examina les filles comme du bétail.

— Elles vont, fit-il, emmenez-les toutes !

Raven fit un signe à Maltz.

— Qui est cette fille ? lui demanda-t-il en désignant Sadie.

Maltz le renseigna après avoir consulté sa liste.

— Emmène-la au *Saint Louis*, je veux lui parler. Enferme-la, surveille-la et ne la touche pas.

Maltz eut l'air déçu.

— Bon Dieu, dit-il, un petit lot comme elle, je pourrais y dire deux mots.

— Si jamais tu y touches, j'aurai ta peau, gronda Raven.

Il se tourna vers Carrie.

— Fais monter les filles, qu'elles s'habillent et prennent ce qui leur faut pour une nuit. Tu viendras avec elles. Grouille-toi.

Carrie ouvrit la bouche mais jugea préférable de se taire. Elle fit sortir le troupeau.

En haut, elle prit Sadie à part.

— Tu vas pas dire à ce type que tu le connais, compris ? Tu auras sa peau quand le moment sera venu, mais pas avant.

Sadie ne répondit rien.

— Si tu manges le morceau, je te retrouverai ; je t'arrangerai si bien que tu préférerais être morte, t'y trompes pas !



Sadie s'éloigna d'elle et finit de s'habiller. Les autres filles étaient à la fois furieuses et intriguées. Mais Carrie opposa à toutes leurs questions un regard de glace.

— C'est lui le patron, adressez-vous à lui, se borna-t-elle à leur répondre.

En bas, Raven fit un signe à Lefty.

— En route, dit-il, il y a encore des tas de bordels à voir avant de dormir. Les gars s'occuperont des filles ; toi Maltz, surveille la fille.

— Et comment que je la surveillerai, fit aigrement Maltz.

Raven et Lefty partirent en voiture.

Petit Joe se rapprocha de Maltz.

— Le métier devient chouette, pas vrai, dit-il. Ça a été la plus belle séance d'à poil que j'aie vue depuis longtemps.

Maltz fit mine de n'avoir pas entendu.

## CHAPITRE IV

*18 août - 14 h 10.*

Raven suivi de Petit Joe et de Lefty fit son entrée dans l'hôtel *Saint Louis* et prit immédiatement l'ascenseur.

Petit Joe, appuyé contre la paroi de l'ascenseur, les yeux à demi fermés avait un visage adouci par la fatigue et la satisfaction.

— C'est la première fois que je vois autant de filles, dit-il. Il y en avait des chouettes.

Lefty haussa les épaules.

— Pour moi, c'est de la viande et rien de plus, dit-il. Quand il y en a tellement, ça me dit rien.

— Vos gueules, fit Raven avec violence.

La soirée avait été fatigante, mais il avait lancé un ballon d'essai et la première partie de son plan paraissait vouée au succès. Dans l'appartement de Raven, ils trouvèrent Maltz qui dormait dans un large fauteuil. Il sursauta.

— Elle va bien ? demanda Raven en le regardant durement dans les yeux.

— Ouais, répondit Maltz en se frottant les yeux, elle en écrase.

Raven eut un signe de tête approbateur et s'assit, en jetant son chapeau sur la table.

— Un verre et à boire, dit-il en allumant une cigarette.

Petit Joe alla à l'armoire encastrée dans le mur et commença à préparer les consommations.

Raven s'étira.

— À cette heure-ci, dit-il, pas une fille ne fait le tapin à Saint Louis.

Il avait l'air très content.

— Chez Franky, on a cent quarante putains triées sur le volet. Le reste n'existe pas. Demain, réunion des trafiquants, je leur expliquerai ce qu'il faut qu'ils fassent. La semaine prochaine, réouverture des bordels et à nous la monnaie.

Maltz prit un whisky des mains de Petit Joe.

— Qu'est-ce qu'ils sont supposés faire, les trafiquants ?

— Ils vont avoir du boulot, ça les changera, répondit sévèrement Raven. On a vingt maisons et on peut caser trente putains dans chaque. Il faut qu'ils me trouvent — et en vitesse — quatre cent soixante nouvelles pour compléter les cent quarante. J'ai réfléchi, on peut avoir des filles de Kansas City, de Jefferson City, Denver, Springfield et Cleveland. Une fois les bordels lancés, on en montera d'autres dans tous ces patelins et à chaque fois, on s'arrangera pour avoir le monopole. Les filles ne travailleront plus dans les rues, on peut pas vérifier ce qu'elles gagnent. Ça n'ira pas très vite mais nous ferons ça sur grande échelle. Faudra que les gars s'organisent et aient un central, à Sedalia par exemple. Comment ils

auront les filles, je m'en fous, c'est leur affaire. Elles resteront une semaine dans un bordel, puis après fileront dans un autre. Grantham va avoir du boulot, je l'enlève du «22», n'importe qui peut gérer la boîte à sa place. Il est pas bête, mais c'est un feignant. Vous aussi, faudra en mettre un coup, tous les trois. Donnez-moi deux mois et vous gagnerez tellement de fric que vous saurez pas quoi en faire.

La figure de Petit Joe s'allongea. Déjà, il gagnait plus qu'il ne pouvait dépenser.

Raven termina son verre et se leva.

— Demain, vous courez après les gars de la traite et vous les emmenez chez Franky. On aura une réunion, et puis après j'expliquerai aux filles de quoi il retourne. Amenez des gars, des durs, dites-leur d'apporter des cannes, nous aurons peut-être quelques petits ennuis avec ces dames.

Les trois hommes opinèrent de la tête et le quittèrent.

Resté seul, Raven réfléchit en arpentant la pièce. Il savait qu'il devait jouer son jeu avec beaucoup de précautions mais que cela en valait la peine. S'il tombait sous le coup du Mann Act, il était cuit.

Il jeta sa cigarette et alla se laver les mains dans la salle de bains. Il n'avait pas envie de dormir, son esprit était trop actif. Sans bruit, il ouvrit la porte de la chambre d'ami et tâtonna pour trouver le bouton de la lumière.

— Qui est là ? fit Sadie dans le noir, la voix étouffée par la peur.

Raven donna la lumière.

Elle s'assit sur son séant, serrant la couverture contre son menton. Ses yeux étaient très noirs et sa figure blanche comme de la craie. Raven vint près du lit.

— Je veux te parler, dit-il posément, en se penchant par-dessus la barre.

Il y eut un long silence, puis il reprit :

— Depuis combien de temps fais-tu le tapin ?

Sadie ne répondit rien.

Raven fit le tour du lit et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Si tu me réponds pas, je cogne, dit-il. Ça fait combien de temps ?

Elle regarda sa figure maigre, ses yeux froids et impitoyables, et ses lèvres minces comme du papier à cigarettes.

— Ça fait deux mois qu'on m'a obligée à le faire, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi Carrie ne voulait pas que je te voie ?

— Je ne sais pas.

— Lève-toi et déshabille-toi.

Sadie secoua la tête comme une folle.

— Oh non, dit-elle en agrippant le drap, laissez-moi.

— Fais ce que je te dis.

— Non, vous ne me toucherez pas, ou alors je crie, je vais crier...

Raven la frappa violemment à la mâchoire. Sa tête tomba en arrière et elle perdit connaissance.

Il se leva, alla dans l'autre pièce et trouva une

corde. Il revint, enleva le drap, tourna Sadie sur le ventre et lui lia les mains derrière le dos. Puis il la retourna et la bâillonna avec ses bas qui pendaient sur l'appui. Enfin, il attacha solidement ses chevilles aux colonnes du lit. Sadie avait repris connaissance quand il eut fini, ses yeux étaient suppliants, mais il ne la regarda pas. Il sortit et après quelques instants revint avec une petite bouteille pleine d'un liquide incolore.

— À partir de cette nuit, tu feras tout ce que je te dirai, lui dit-il en s'asseyant sur le bord du lit. Et sans hésiter, j'ai pas de temps à perdre à discuter. J'aime qu'une fille m'obéisse ! Après ça, tu m'obéiras.

Il enleva le bouchon de la bouteille, se pencha au-dessus de son corps tremblant, versa le liquide sur sa chemise de nuit, très bas sur son corps.

Le liquide froid la fit sursauter. Une forte odeur de térébenthine remplit la pièce.

— Il te faudra deux semaines pour te guérir, dit-il avec un petit sourire ; ça fait rien, je peux attendre et il n'y aura pas besoin que je recommence, j'en suis sûr.

Sadie resta immobile, les yeux étonnés. Elle ne comprenait pas. Elle ne sentait rien, si ce n'est la froideur du liquide sur sa peau. La souffrance, les coups elle pouvait les comprendre, mais cela, non.

L'étonnement fit brusquement place à la terreur quand le liquide commença à pénétrer. Elle se tortilla sous l'horrible brûlure.

— À demain, fit Raven avec un signe approbateur. Puis il éteignit la lumière et s'en fut, la laissant tordue de douleur dans la nuit oppressante.

## CHAPITRE V

*7 septembre - 14 h 20*

Quand l'avocat général Dewey posa la question : « Ne vous souvenez-vous pas d'un témoignage concernant Hines et sa volière ? » Jay laissa tomber son crayon et se renversa sur son siège, le souffle coupé. Stryker, l'avocat de Hines, était déjà debout, criant :

— Vice de procédure, Votre Honneur, Votre Honneur ! vice de procédure !

Jay chuchota au correspondant de la *Tribune* :

— C'est fini, ils attendaient une échappatoire comme celle-là.

— Jamais de la vie, répondit le type de la *Tribune*, ils vont continuer, ils en ont pour des années.

Mais Ellinger savait parfaitement bien que Dewey avait commis la légère erreur dont le juge avait besoin pour libérer Hines. Le procès fut interrompu pendant le week-end, mais le lundi, tout le monde savait que, du travail considérable accompli par Dewey pour traîner Hines devant les tribunaux, tout était à recommencer.

Ellinger envoya son article et sauta immédiate-

ment dans le train de Saint Louis. Il était résolu à démissionner avant qu'on ne l'envoie ailleurs en reportage pour l'empêcher d'entreprendre la tâche à laquelle il était impatient de se vouer.

Depuis son départ, il n'avait eu aucune nouvelle de Benny. Le procès Hines lui avait pris tellement de temps qu'il n'avait pu se tenir au courant des événements de Saint Louis. En débarquant du train, il se contenait à peine, tant il avait hâte de commencer.

Il prit un taxi jusqu'aux bureaux du *Saint Louis Banner* et alla tout de suite voir Henry.

Henry le regarda bouche bée quand il fit irruption dans le bureau.

— Qu'est-ce que tu fous par ici ? demanda-t-il sèchement. J'ai bien envie de...

— Gardez votre salive, répondit Jay, j'ai fini, je m'en vais, je démissionne... vous comprenez ?

Henry se renversa dans son fauteuil.

— Pas si vite, dit-il, t'es pas cinglé, par hasard ?

— Non, dit Jay en s'asseyant, je quitte la boîte. J'ai pensé qu'il fallait que je vous le dise avant que vous m'envoyiez travailler au diable. Polson ne me fermera plus la gueule, je vais travailler pour moi un petit bout de temps.

— Très bien, dit Henry en poussant un soupir, je lui dirai.

— Bon ! maintenant, patron, dites-moi ce qui se passe. Rien de nouveau sur l'histoire Mendetta ?

Henry alluma un cigare.

— Des tas de choses, dit-il. Le vice est maintenant organisé sur une grande échelle. D'après ce



qu'on m'a dit celui qui dirige l'affaire a une façon de travailler qui doit rapporter un tas de fric. Il a le monopole ici ; les putes ont dû quitter les rues, et tu n'en trouveras pas une en train de faire le tapin. Comment ce type a nettoyé les rues, même les flics n'y seraient pas arrivés. Mais il a des bordels partout, et à son tarif. C'est colossal ce qu'il doit gagner.

— Qui est-ce ?

Henry haussa les épaules.

— On dit que c'est Grantham, c'est lui qui paie les factures. Les flics ont la patte si bien graissée qu'ils le laissent tranquille. Polson ne laisse pas publier un mot et les autres font comme lui. Tout le monde se fait de l'argent, à mon idée, sauf les filles.

— Pas de filles disparues ?

Henry fit signe que oui.

— Le bureau des disparitions a été confié à un nommé Goldberg qui touche chez Grantham. Personne ne fait rien. Ils prennent le signalement et c'est tout. Des filles disparues, il y en a quarante pour cent de plus. Ils en prennent aussi en dehors de la ville. Les gars que j'ai vus qui sont allés au bordel me disent que toutes les semaines, il y a un nouveau choix de putes, qui sont dressées pour toutes les cochonneries imaginables.

Jay se frotta les mains.

— Je vais foncer sur le racket, dit-il, ou je le ferai éclater ou c'est moi qui sauterai.

— C'est trop important pour toi, dit Henry, l'air perplexe. Ces gars-là font du fric maintenant et ils sont dangereux.

— Si je peux trouver une preuve, dit Jay, je passerai l'histoire au F.B.I. Je vais pas les attaquer tout seul.

— Qu'est-ce que tu crois que le Bureau Fédéral d'Enquête fait ? grogna Henry. Il n'attend que le moment de foncer. Mais le type est si fort qu'ils sont impuissants. S'il peut l'attraper pour le Mann Act, il bougera. Mais personne ne sait comment les filles passent la frontière de l'État.

— De toute façon, je suis libre, dit Jay en se levant. Comme j'ai rien à foutre, je peux aussi bien suivre l'affaire. Mais si jamais je peux compromettre Polson dans ce racket, je le ferai.

— Bonne chance, dit Henry en lui tendant la main. Si j'en avais le courage, j'en ferais autant. Mais je suis trop vieux pour chercher autre chose.

— Laissez-moi faire, dit Jay en lui serrant la main. Je viendrai vous voir si jamais j'ai besoin d'un coup de main.

Henry eut un petit sourire en biais.

— À partir de maintenant, Jay, dit-il, toi et moi, on n'est plus du même côté de la barricade. Polson va me lancer à tes trousses.

Jay gagna la porte.

— D'accord, fit-il avant de s'en aller, je m'en souviendrai.

## CHAPITRE VI

*7 septembre - 22 h 45.*

Le petit dancing chic était plein à craquer. Lumières douces, musique endiablée, rires... Tels des papillons attirés par, la lumière, les filles se pressaient sur la piste avec leurs cavaliers.

Un grand Levantin, beau garçon, bien habillé, un petit diamant étincelant à la cravate, examina soigneusement la salle avant de s'asseoir à une table tranquille. Ses yeux s'attachèrent à la file des jeunes filles non accompagnées qui bavardaient entre elles, riaient et se poussaient du coude, en attendant qu'un homme vienne les inviter.

Le Levantin les examina soigneusement et en choisit une. Elle était bien faite, jeune, avec une jolie figure et un air beaucoup plus animé que les autres ; elle suivait d'un œil calme les évolutions des hommes qui de temps en temps passaient devant les jeunes filles pour y choisir une partenaire.

Le Levantin savait que dans ce dancing, les filles étaient toujours plus nombreuses que les hommes. C'était un bon terrain de chasse. Il se

leva nonchalamment de son siège et alla directement vers celle qu'il avait remarquée.

— Pourriez-vous m'accorder une danse ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle quitta immédiatement son siège.

— Bien sûr, dit-elle.

Elle savait qu'il était juif, mais c'était un grand et bel homme, et elle s'en moquait pas mal.

Ils dansèrent en silence. Il savait y faire et elle pensa qu'il était formidable. Quand l'orchestre s'arrêta, il la ramena à son siège, convaincu que c'était le genre de fille qu'il cherchait.

— C'était épatant, dit-il, je pourrais en avoir une autre un peu plus tard ?

Il sortit presque immédiatement et fit signe à une voiture rangée de l'autre côté de la route. Il revint ensuite dans le dancing. L'orchestre avait repris ; elle dansait avec un petit type qui lui écrasait les pieds.

Il s'assit à sa table. Il avait l'habitude d'attendre.

La danse cessa enfin et elle revint à sa place. Au début de la danse suivante, il alla rapidement vers elle. Elle le vit venir et se leva avec un sourire. C'est ce qu'il voulait, elle s'était déjà habituée à lui.

Tout en dansant, il fredonna la mélodie que jouait l'orchestre. Il avait une bonne voix.

— Jolie voix, fit-elle.

— Jolie fille, répliqua-t-il, avec un sourire.

Elle eut un petit rire.

— Vous plaisantez...

— Bien sûr, je plaisante. Vous êtes si jolie que j'arrive pas à croire que vous êtes toute seule ici.

Elle fit la moue.

— J'ai pas de danseur attitré.

— Alors j'ai de la chance, dit-il.

— Faites pas le malin.

— Vous prendrez bien un verre avec moi tout à l'heure ?

Elle fit non de la tête.

— Je ne bois pas, dit-elle.

— Eh bien, vous me regarderez faire.

Elle ne répondit rien et le Levantin se sourit à lui-même. Sa grande expérience lui disait que l'affaire était dans le sac. L'orchestre s'arrêta brusquement et il la conduisit à sa table où ils s'assirent.

— Je parie que votre père ne sait pas que vous êtes sortie, lui dit-il, en lui offrant une cigarette.

Elle sourit.

— Comment l'avez-vous deviné ? Papa a horreur que je danse. Je me défile une fois par semaine, même maman croit que je suis couchée.

Le Levantin sourit.

— Vous êtes une méchante petite, je devrais vous raccompagner chez vous.

Ils rirent tous les deux. Un garçon vint leur demander ce qu'ils allaient boire.

— Laissez-vous faire, prenez une bière, dit l'homme, elle est glacée ici, c'est fameux.

— Une seule alors, dit-elle, d'habitude je bois pas avec les étrangers.

Le Levantin commanda les consommations.

— Vous avez tout à fait raison, dit-il, une jolie fille comme vous ne peut être trop prudente.

Il mit la main dans la poche de sa veste et à

l'insu de la fille, prit une petite pilule blanche qu'il garda entre le pouce et l'index.

Quand le garçon eut apporté leurs verres, le Levantin désigna à la jeune fille quelqu'un derrière elle.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, en étendant la main sur son verre. Elle tourna la tête et il laissa tomber la pilule dans sa bière.

Elle hocha la tête.

— Je ne sais pas, dit-elle, pourquoi ?

— C'est un type que j'ai rencontré partout, je me demande qui c'est. C'est quelqu'un, pas vrai ?

Elle reprit sa consommation. La bière était très appétissante.

— À votre santé, ma beauté, dit-il en levant son verre d'un geste prétentieux.

Tous deux burent à longs traits. Elle frissonna en reposant son verre.

— Que c'est mauvais, dit-elle.

Il se mit à rire.

— On apprend à aimer la bière, petite fille, dit-il, vous verrez quand vous serez grande.

Il repoussa sa chaise.

— Allons danser.

Au milieu de la danse elle trébucha. Il changea de pas et l'emmena en direction de la sortie. Elle était brusquement devenue très lourde et ses mains s'accrochaient à ses bras.

— Je vais tourner de l'œil, dit-elle d'une voix sourde ; emmenez-moi dehors.

Il avait déjà pris la direction de la porte. Il avait passé un bras autour de sa taille et devait presque la porter. Personne ne vit rien d'étrange dans leur

allure. Une fois dehors, elle s'évanouit et tomba sur les genoux. La conduite intérieure vint se ranger près d'eux et une portière s'ouvrit.

Le Levantin la souleva et la fit entrer rapidement dans la voiture. La portière claqua et la voiture fila à toute vitesse.

Le Levantin regarda le feu arrière disparaître et revint dans le dancing. Ça avait été facile. Une fois de plus, il reprit place à sa table et, sortant un petit carnet, y nota quelque chose. Puis il remit le carnet dans sa poche, se renversa dans son siège, et passa soigneusement en revue la file des filles qui attendaient un danseur.

## CHAPITRE VII

*8 septembre - 9 heures du matin.*

Raven ouvrit les yeux. Il avait le don de s'éveiller instantanément du sommeil le plus profond et n'avait jamais à lutter pour reprendre conscience. Il dormait et le moment venu se réveillait sur-le-champ. Il suivit de l'œil les décorations du plafond, en savourant la douceur confortable de son lit.

Trois mois auparavant, il n'était qu'une épave. Maintenant, il était puissant, riche et redouté. Il était trop avisé cependant pour ne pas comprendre que cela ne pourrait durer. Un jour, quelqu'un parlerait et il devrait fuir. Mais ce ne serait plus pareil. Il avait de l'argent dans des banques sous des noms différents et une très forte somme dans son appartement. Le cas échéant, il pourrait toujours s'échapper en Europe.

Ses pensées suivirent un autre cours. Pourquoi ne pas décamper maintenant que tout allait bien ? Grantham pourrait continuer le racket puisqu'il l'avait fait démarrer. Lui pourrait aller en France



ou en Argentine ; dans ces pays, un type de son intelligence trouverait toujours à s'occuper.

Il se tourna sur lui-même et regarda Sadie qui dormait à ses côtés. Il était content d'elle. Sadie avait de la classe, était belle à voir et ne lui créait pas d'ennuis. Ah, il l'avait bien dressée !

Appuyé sur son coude, il l'étudia avec attention. Malgré les petits cernes qu'elle avait sous les yeux et sa bouche un peu trop molle, elle était vraiment belle. Elle durerait bien deux mois de plus, puis il l'expédierait dans un bordel et trouverait une autre fille. Sa main tâtonna à la recherche de la sonnette. Puis il se leva et passa dans la salle de bains. Le temps de se raser, et on avait apporté le petit déjeuner.

Sadie s'éveilla et étira ses longs bras blancs en bâillant. Raven se servit une tasse de café.

— Tu en veux ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ? fit-elle avec apathie en se levant.

Elle passa un peignoir et s'en fut dans la salle de bains.

Après un regard sur le journal, Raven le lança de côté et commença à parcourir les lettres qu'il trouva en pile sur un plateau. Pour la plupart, ce n'étaient que des factures adressées à J.-J. Cruise, le nom qu'il avait adopté en s'installant à l'hôtel *Saint Louis*. La dernière enveloppe, volumineuse, contenait un indicateur des chemins de fer. Il le lisait avec attention quand Sadie revint.

Elle s'assit, se versa du café et le regarda avec indifférence. Elle avait beaucoup changé depuis qu'O'Hara l'avait emmenée. Elle s'en rendait

compte elle-même. Elle ne pouvait plus lutter contre Raven. Celui-ci s'était montré si impitoyable et si odieux que sa résistance avait été complètement brisée. Elle ne vivait plus, elle restait assise à ses côtés, n'attendant que ses ordres pour y obéir. Depuis longtemps elle n'avait plus peur de lui, elle n'avait qu'à satisfaire automatiquement ses désirs. Elle avait découvert que Raven pouvait être supportable à condition d'être obéi aveuglément.

Ils sortaient ensemble, vivaient ensemble, dormaient ensemble. Elle n'y apportait aucun entrain, mais il semblait content d'être vu à ses côtés. En ce qui la concernait, elle ne se souciait pas de ce que les gens pouvaient penser et de qui pouvait les voir ensemble : sa volonté était anéantie.

L'indicateur avait ranimé l'intérêt de Raven pour les trains.

— Installe les rails à côté, dit-il en levant la tête. Je vais m'amuser un peu.

Elle reposa sa tasse et sortit immédiatement de la pièce, suivie par le regard mécontent de Raven. Il y avait des moments où sa passivité l'ennuyait. Il aurait voulu que Sadie s'insurge afin de pouvoir passer sa malveillance sur elle. Il haussa les épaules, et les sourcils encore froncés, continua à feuilleter l'indicateur.

Le téléphone intérieur sonna et il lui cria de répondre. Elle vint de la pièce voisine et prit l'appareil.

— M. Grantham veut vous voir, dit-elle.

— Fais-le monter, répondit Raven avec un signe de tête.

Elle transmet la commission au portier et sortit de nouveau. Raven l'entendit poser les rails.

On frappa à la porte. C'était Grantham.

Raven lui fit un signe de tête.

— Entrez, dit-il, comment trouvez-vous l'endroit, c'est pas mal, hein ?

Grantham n'était jamais venu. Il examina la pièce.

— C'est très bien, dit-il d'un ton bref.

Il enleva son cache-poussière et s'assit.

Raven l'examinait attentivement.

— Qu'est-ce qui ne colle pas ?

Grantham entra immédiatement dans le vif du sujet.

— Ellinger est à Saint Louis.

Raven haussa les épaules.

— Connais pas.

— C'est un reporter du *Saint Louis Banner*, spécialisé dans les affaires criminelles. Il nous a déjà causé des ennuis et a l'air de vouloir continuer. Il a quitté son journal et enquête à mon sujet. J'aime pas ça.

Raven ricana.

— Bande de bons à rien, dit-il. Flanquez-lui donc les foies. Lâchez-nous dessus et il nous foutra la paix.

— Pas son genre, dit Grantham. Plus on essaiera de l'intimider et plus il s'acharnera.

— Alors, arrangez un petit accident et fichez-moi la paix avec ces détails.

Raven termina sa tasse de café.

— Et les affaires, ça va ?

Grantham fit signe que oui.

— Ça va au poil.

Mais sa voix n'était pas très assurée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes pas content ?

— Bien sûr que si, mais on prend trop de risques, vous ne trouvez pas ? Des filles mangeront le morceau, c'est obligatoire. À mon avis, on devrait s'en tenir aux professionnelles. Les trois quarts de celles que vous m'envoyez sont kidnappées. Ça devient dur de les faire tenir en place, et de plus, les filles de Denver et de Cleveland qui manquent, ça fait des gueulantes jusqu'ici.

— Espèce de cul-terreux, fit Raven en riant. Les clients ne veulent pas des professionnelles, ce qu'ils veulent, vous le savez comme moi, c'est de la viande fraîche et innocente. Ceux qui paient cher se fichent pas mal d'où les poules viennent et de ce qu'elles peuvent dire pourvu qu'ils se les envoient. Et alors, vous pouvez pas les faire obéir, les putes ? J'ai ici une petite qui a été kidnappée, je vais vous montrer comment je l'ai dressée.

« Viens par ici », appela-t-il.

Sadie entra.

— Oui ? fit-elle.

Grantham la regarda et pâlit. Il l'avait reconnue immédiatement. Il s'était souvent demandé où elle avait pu passer. Carrie avait été envoyée à Kansas City, et il n'avait eu aucune nouvelle d'elle. Il avait bien essayé de retrouver sa piste, croyant que Sadie était avec elle, mais il n'y avait pas réussi.

Sadie lui jeta un coup d'œil et reconnut en lui l'homme qui l'avait attirée dans sa malheureuse

aventure. Elle eut un mouvement de recul. Raven remarqua que leurs visages avaient changé.

— Fous le camp, dit-il d'un ton rude.

Après son départ, il se tourna vers Grantham.

— Vous la connaissez ?

Grantham se demanda s'il s'agissait d'un piège. D'un doigt malhabile, il desserra son col.

— Oui, dit-il, c'est une des premières filles que j'ai dessalées.

Raven acquiesça.

— En effet, fit-il, je l'ai trouvée chez la négresse. Elle a de bonnes raisons de vous haïr, n'est-ce pas ?

Il se mit à rire.

Grantham se sentait mal à l'aise. Il ignorait ce que Raven savait exactement. S'il avait le plus petit soupçon que Sadie pourrait l'identifier comme l'assassin de Mendetta, sûrement il ne la laisserait pas vivre à ses côtés ? Il était si désorienté qu'il n'avait plus qu'une envie, s'en aller, pour pouvoir réfléchir un peu.

— Alors, vous croyez qu'on peut s'occuper d'Ellinger, demanda-t-il en allant vers la porte.

Raven étudiait ses ongles.

— Pourquoi pas, dit-il, en resserrant la ceinture de sa robe de chambre. Faites-en un accident... vous savez.

— Ce sera fait, répondit Grantham.

Il s'en alla après un signe de tête.

Raven s'assit, l'esprit préoccupé. Il y avait quelque chose en Sadie qu'il n'arrivait pas à comprendre. D'abord Carrie et maintenant Grantham. Tous deux avaient eu l'air gêné de se trouver avec lui en sa présence. Il passa dans la pièce à côté.

Sadie était agenouillée parmi les rails et le matériel du petit chemin de fer. Elle leva vivement la tête.

— Un de tes vieux copains, hein ? fit Raven.

Elle lui lança un regard interrogateur, puis reprit son travail. Debout derrière elle, Raven fut soudain parcouru d'un frémissement de rage. Il s'agenouilla et la poussa. Elle perdit l'équilibre et en tombant sur les rails écrasa sous ses épaules une gare en miniature. Le métal pénétra dans sa chair et elle gémit. Lui ricanant au visage, Raven la poussa sur le dos et au milieu des rails aplatis sous le poids de leurs corps, il la posséda.

## CHAPITRE VIII

*8 septembre - 10 h 30.*

Jay Ellinger gara sa voiture dans la grande cour du *Packard Building* et demanda au concierge où il pouvait trouver Benny Perminger. Le concierge hocha la tête.

— Il est parti, il y a deux semaines, dit-il, peut-être que M. Caston pourrait vous dire où.

Jay le suivit dans le hall de réception. Après quelques instants au téléphone, le portier lui indiqua l'ascenseur d'un signe de tête.

— Troisième étage, sixième porte à droite, dit-il.

Jay trouva un Caston soucieux. Il lui serra la main et accepta un siège.

— Vous êtes un ami de Perminger ? demanda Caston.

Jay fit signe que oui.

— J'ai été absent quelque temps, expliqua-t-il, et je voudrais le joindre. C'est important.

Caston jouait avec son porte-plume.

— Je suis rudement content que quelqu'un veuille le voir, dit-il, je me faisais de la bile pour lui.

— Il est parti d'ici ?

Le visage de Caston s'allongea :

— Entre nous, il a été fichu à la porte. Je l'aimais bien, vous savez c'était un bon vendeur. Puis sa femme l'a plaqué et ça l'a démoli. J'ai jamais vu un type dégringoler aussi rapidement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a commencé à boire et c'est allé tellement mal qu'on n'a pas pu le garder. Nous avons tous essayé de cacher la chose, mais à la fin la direction s'en est mêlée. Il ne vendait plus rien, les gens se plaignaient... C'est navrant...

— Où est-il et qu'est-ce qu'il fait maintenant ? grogna Jay.

Caston hocha la tête :

— Je n'en sais rien, dit-il. Aux dernières nouvelles, il travaillait pour une agence d'adresses à domicile. Pas beaucoup d'argent dans ce genre d'affaires, vous savez.

Il ouvrit un de ses tiroirs et, après quelques minutes de recherches, mit la main sur un petit carnet.

— Il habite dans un meublé de la Vingt-neuvième Rue. Si vous pouviez faire quelque chose pour lui, je serais rudement content, il en a besoin.

Jay nota l'adresse et se leva.

— Merci, monsieur Caston, dit-il, je vais aller le voir.

Devant le meublé, Jay se souvint de Fletcher. En grimpant les marches, il pensait que la traite des blanches ruinait non seulement la vie de centaines de jeunes femmes, mais encore celle de



leurs compagnons. Cette pensée le fortifia dans sa détermination de faire sauter le racket.

Au dernier étage, il trouva Benny, qui griffonnait à toute vitesse. Des paquets d'enveloppes parsemaient la pièce et il y en avait un gros tas sur une table. Benny avait l'air d'une véritable épave avec sa barbe de plusieurs jours et ses yeux bouffis et vitreux. Il se leva d'un bond en voyant Jay et renversa presque la table. Il dégageait une forte odeur de whisky.

— Bon Dieu de bon Dieu ! dit-il en serrant avec empressement la main de Jay, je désespérais de te voir. Assieds-toi, mon vieux, et bois un coup.

Jay jeta un coup d'œil autour de lui. Un seul regard sur la chambre misérable lui permit de se rendre compte que Benny en était au dernier stade.

Il refusa de boire, mais alluma une cigarette.

Benny se versa un grand verre d'alcool pur, puis leva la bouteille sans étiquette et l'examina à la lumière :

— Bon Dieu ! on m'en a volé, il y en avait encore la moitié hier soir ! grogna-t-il.

— N'y pense pas, j'ai à te parler, Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? dit Jay en indiquant la chambre.

— Faut bien que je vive, répondit Benny en haussant les épaules. C'est un métier de cochon, mais qui paie pour ça.

Il désigna la bouteille avec un clin d'œil.

Jay se leva et alla à la fenêtre.

— Tu n'as rien trouvé pendant que j'étais parti ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

— Ça ne m'intéresse plus, répondit Benny d'une voix maussade.

— T'as eu les jetons ?

— T'aurais fait comme moi !

— Vas-y, vide ton sac. Tu as trouvé quelque chose sur ta femme ?

— Je n'ai pas de femme, dit Benny en se versant de nouveau à boire.

Jay perdit patience. Il revint s'asseoir à la table.

— Écoute. Ta femme a disparu, oui ou non ? Elle doit faire la pute en ce moment même, pour le racket de la traite. Je vais la retrouver et tu vas m'aider.

Benny était pâle. Dans ses yeux passa un éclair sauvage.

— Non, tu ne la retrouveras pas, dit-il, les dents serrées. Elle n'a pas été forcée, je l'ai vue, tout ça, c'était de la blague. Elle vit avec un type à l'hôtel *Saint Louis*, c'est sa poule. Je lui ai parlé, mais elle a fait mine de ne pas me voir, elle ne m'a même pas regardé.

Jay se raidit.

— Tu en es sûr ?

— Tu ne crois pas que j'inventerais une histoire pareille, non ? demanda Benny, l'air à la fois furieux et peiné. Et comment que j'en suis sûr. Elle vit avec un type et sur un pied ! Elle avait toujours voulu ça, elle râlait sans cesse pour la lessive et le ménage, maintenant elle a ce qu'elle voulait. La sale petite putain !

— Tu es peut-être injuste, dit Jay, elle est peut-être obligée.

— Dis pas de bêtises, fit Benny en ricanant. Puisque je te dis que je lui ai parlé. C'est à peine si elle m'a regardé, elle aurait pu se sauver si elle l'avait voulu, elle était toute seule. Je l'ai suivie à l'hôtel et le concierge m'a tuyauté. Le type s'appelle Cruise et elle essaye de passer pour sa femme.

Jay se laissa tomber dans un siège. C'était comme si le sol s'était dérobé sous ses pieds.

— Cruise ? Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas et je m'en fous, répondit Benny en haussant les épaules. En tout cas, je ne vais pas lui chercher des crosses. Si c'est la vie qu'elle aime, qu'elle ne se gêne pas ; moi c'est fini.

Jay comprit qu'il perdait son temps et se leva lentement de son siège.

— Je suis désolé, mon vieux, dit-il à Benny en lui serrant la main, pour un coup dur, c'est un coup dur.

Jay sortit dans la rue et réfléchit près de sa voiture. À première vue, son affaire avait l'air de s'écrouler. Il n'avait pour la poursuivre que les déclarations de Fletcher et Fletcher était mort.

Il monta dans sa voiture et démarra.

Qui était ce Cruise ? Qu'avait-il à voir avec Grantham ? Était-il possible que Sadie soit partie avec lui et ait inventé cette histoire de déposition au commissariat ? Ce n'était pas vraisemblable. Il y avait quelque chose de louche. Il décida brusquement d'aller voir de quoi ce Cruise avait l'air. Si Cruise paraissait convenable, il suivrait une autre piste ; dans le cas contraire, il le surveillerait. Il rangea sa voiture devant le *Saint Louis*. Il connaissait le détective privé de l'hôtel et alla

directement à son petit bureau. Le détective se reposait, les pieds sur la table, en lisant un journal. Il leva la tête à l'entrée de Jay.

— Salut, Harris, dit Jay en lui serrant la main, ça baigne ?

Harris était un petit homme replet qui vivait sous un chapeau melon. Il ne serra la main de Jay qu'avec suspicion.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il, tu ne m'avais pas cassé les pieds depuis des mois.

Jay sourit.

— J'ai suivi le procès pour le journal, dommage que le gars s'en soit tiré.

— Ils l'auront la prochaine fois, crois-moi, grommela Harris. Et maintenant, qu'est-ce qu'il y a pour ton service, grouille-toi, j'ai du boulot.

— Ça va, ça va, fit Jay, t'excite pas. Tu n'aurais pas un tuyau sur un nommé Cruise qui habite ici ?

Les petits yeux d'Harris s'ouvrirent.

— Tiens, tiens, je me demandais justement quand les gars des journaux suivraient sa piste. Pourquoi tu me demandes des tuyaux sur lui ?

Jay haussa les épaules.

— Par curiosité, je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu parler.

Harris n'était pas un type à se laisser emmener en bateau.

— Et qu'est-ce que tu as entendu ? demanda-t-il, l'air rusé.

Jay savait qu'il n'y avait qu'un seul moyen de tirer quelque chose du détective. À contrecœur, il sortit son portefeuille, compta dix dollars et les fit danser devant le nez de son interlocuteur.

— Pas de questions, fit-il.

Harris sourit, prit les billets et les enfouit dans sa poche.

— D'abord, dit-il, je peux pas le sentir. Et j'aime pas le gang qu'il a chez lui. Et j'aime pas la poule qui vit avec lui.

Jay attendait patiemment la suite.

— Il n'y a pas un gars de bien dans la bande de crapules qu'il reçoit, continua Harris. Je l'ai surveillé depuis son arrivée et lui-même n'a pas l'air bien catholique. La fille qui vit avec lui n'est pas sa femme, j'en jurerais. Elle a une drôle d'allure, on dirait qu'elle a peur de lui. Trois voyous viennent le voir tous les jours, ils prennent l'ascenseur de service. Il y en a un qui a des fringues qui valent le spectacle ! À part ça, ils paient régulièrement, on n'a rien contre eux, mais je les ai à l'œil.

Tout cela promettait.

— Je pourrais pas avoir une chambre à leur étage ? demanda Jay.

— Comme ça, hein ? fit Harris, avec curiosité. Ça devrait pouvoir s'arranger, tu veux que je m'en occupe ?

Jay acquiesça.

— Autre chose ; Cruise a peut-être un dossier, tu pourrais pas m'avoir ses empreintes ?

Harris ricana.

— Et puis quoi encore ? non, c'est impossible !

Jay sortit son étui à cigarettes en argent.

— Porte-lui mon étui, mets-le-lui dans les pattes, en disant que tu l'as trouvé devant son appartement et que tu crois que c'est à lui. Après, tu me le ramènes et je le porterai au F.B.I.

Harris le regarda, bouche bée.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il.

Il lui prit l'étui des mains et se leva.

— Attends-moi ici, dit-il, j'y vais tout de suite.

Il revint peu après. Sa grosse figure rayonnait d'amusement.

— C'est marrant, dit-il, tu as perdu ton étui. Il l'a pris, m'a dit que c'était le sien, m'a filé un dollar pour la peine et m'a fermé sa porte au nez.

Jay eut le souffle coupé.

— Merde alors ! dit-il avec un faible sourire, ça prouve tout de même que c'est une crapule.

Harris fut de cet avis.

— Je me suis arrangé pour t'avoir une chambre, dit-il, tu pourras l'occuper quand tu voudras.

Jay se leva d'un bond.

— Je me taille, dit-il. Il partit, laissant Harris rire tout à son aise.

## CHAPITRE IX

*8 septembre - 16 h 30.*

Lu Eller suivit d'un pas nonchalant le corridor qui menait à l'appartement de Raven. Il avait vu partir Raven cinq minutes auparavant, après avoir longtemps attendu son départ. Mais il devait encore être plus prudent, car en plus de Sadie, quelqu'un d'autre pouvait se trouver dans le logement.

Il écouta à la porte quelques minutes, n'entendit rien et frappa doucement.

Sadie lui ouvrit. En le voyant, elle eut un mouvement de recul et essaya de refermer la porte. Mais Lu avait déjà plaqué son pied dans la fente.

— Raven est là ? demanda-t-il aimablement, en touchant le bord de son chapeau.

Elle secoua la tête.

— Non, il n'y a personne. Allez-vous-en !

Lu savait ce qu'il voulait. Il sourit.

— Il m'a dit d'attendre, il ne sera pas long, paraît-il...

— Vous ne pouvez pas entrer ici, dit Sadie, terrifiée, attendez en bas.

Lu avait entendu des histoires au sujet de Raven et de Sadie.

— Il m'a dit de l'attendre ici, dit-il fermement, vous voulez pas qu'il se fâche contre vous ?

Elle lâcha la poignée et recula. Lu, après un regard hâtif sur le corridor, entra rapidement et referma la porte. Sadie recula devant lui et, courant presque, gagna sa chambre.

Grantham avait été très clair.

— Faut qu'elle disparaisse, Lu, avait-il dit. On peut plus s'en servir contre Raven. Il fait de bonnes affaires et à chaque instant elle peut se couper. Raven sauterait sur l'histoire et ferait un raffut de tous les diables. Il faut qu'elle disparaisse.

Lu desserra ses doigts. Il devait travailler vite, Raven pouvait changer d'avis et revenir immédiatement. Il se sentait un peu nerveux. Sadie n'était pas une petite fille et elle pouvait être plus costaud qu'il ne l'imaginait. Pas question de tirer. Sa main tâtonna pour trouver sa poche revolver et il tira un couteau à lame épaisse. Il l'ouvrit, repassa la lame sur sa manche, et cacha la poignée dans sa paume.

Il frappa à la porte de la chambre à coucher.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix qui s'étranglait.

Il tourna lentement la poignée, ouvrit la porte et examina la pièce.

— Vous pourriez pas me donner à boire, madame ? demanda-t-il.

— Sortez d'ici !

— Mais ma petite, fit Lu en souriant, Raven veut que je sois ici comme chez moi, vous savez !



Il se faufila dans la pièce.

— Sortez ou je crie, souffla Sadie en se reculant de l'autre côté de la chambre.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Lu, en avançant lentement vers elle. Je veux simplement un verre, il n'y a pas de mal à ça, non ?

Il avait traversé à peu près la moitié de la chambre. Sadie vit l'expression froide et impitoyable de ses yeux et se mit à crier. Lu jura en lui-même et se précipita. Il brandit son couteau, la lame brilla. Elle l'esquiva, se cogna contre le mur et tomba.

Lu poussa un grognement et voulut la frapper. Mais elle roula sur elle-même, et le couteau n'attrapa que son bras, déchirant sa manche et laissant sur sa peau une longue estafilade. Elle hurla une seconde fois.

Lu se précipita à nouveau et la manqua de peu. Elle l'évita avec une promptitude extraordinaire et s'enfuit en courant dans l'autre pièce.

Lu commençait à s'affoler. Elle allait ameuter tout l'hôtel. Il se précipita, au moment où elle ouvrait la porte d'entrée et, sans hésiter, lança son couteau qui siffla dans l'air. Sadie entendit le sifflement et fit un bond de côté. La lame s'enfonça dans le gras de son bras. Elle poussa un léger cri de douleur et tomba à genoux.

À la seconde même où Lu se ruait sur elle, il eut l'impression que le ciel lui tombait dessus. Jay avait entendu le tumulte et était accouru. Il avait aperçu Sadie qui gisait sur le sol, Lu qui se jetait sur elle et il avait foncé de toutes ses forces.

Les deux hommes tombèrent l'un sur l'autre.

Lu, d'un coup de genou, repoussa Jay. Ils étaient à quatre pattes. Il voulut prendre son revolver mais déjà Jay était sur lui, et ils ne furent plus qu'une masse inextricable de bras et de jambes. Jay dégagea sa main droite et frappa brutalement Lu à la mâchoire. De ses deux mains, Lu lui serra la gorge et ils roulèrent le long du couloir, accrochés l'un à l'autre.

Jay saisit les poignets de Lu et tenta de desserrer son étreinte, mais le gangster était trop fort. Déjà Jay ne respirait qu'avec difficulté. Il avait l'impression que sa tête gonflait comme un ballon d'enfant. Il frappa Lu à la face, l'autre lâcha prise et grogna de douleur. Jay le frappa une seconde fois et réussit à se dégager. C'est à ce moment que Lu le reconnut : Grantham avait ordonné de le descendre à vue, et il le retrouvait sur son chemin. « Il ne doit pas m'échapper », pensa-t-il.

Il voulut prendre son revolver, le trouva coincé dans la doublure de sa poche, jura et tira violemment sur la crosse.

Jay revint sur lui et le frappa à la tête et au visage. Lu tomba. Le revolver sortit à moitié de sa poche. Jay haletait.

— Pas de ça, dit-il en écrasant sous son pied le poignet de Lu.

Le revolver tomba sur le tapis moelleux et d'un coup de pied Jay l'envoya au loin.

Lu bondit sur le revolver, voulut le ramasser et reçut un formidable coup de pied qui le fit rouler dans le couloir. Il se releva et s'enfuit. Jay voulut le poursuivre, mais Lu fut plus rapide. Il se laissa

tomber de l'étage et disparut comme s'il avait le diable à ses trousses.

Jay épousseta ses vêtements et revint vers Sadie à demi accroupie. Elle semblait fascinée par le flot de sang qui coulait de son bras.

— Vous en faites pas, lui dit-il en la relevant, on va vous tirer de là.

Il l'aida à gagner sa chambre et poussa la porte derrière lui d'un coup de pied. Il l'allongea sur le lit, courut fermer la porte à clef et prit dans la salle de bains deux essuie-mains avec lesquels il arrêta l'écoulement du sang.

Quand il retira le couteau du bras, elle pâlit, mais ne perdit pas connaissance.

— C'est très bien, dit-il, restez tranquille, je vais vous chercher de quoi boire.

Il téléphona à Harris.

— Dis donc, mon petit vieux, lui dit-il, j'ai eu quelques pépins à l'étage. Ça te ferait rien de venir jeter un coup d'œil ?

— Quelle sorte ? demanda Harris.

— C'est pas le moment de poser des questions, grimpe en vitesse.

Il raccrocha avec un petit sourire triste.

Il donna ensuite à Sadie un peu de l'alcool de la petite flasque qu'il portait toujours sur lui et sortit dans le corridor pour attendre Harris.

Celui-ci arriva au pas de course, sa grosse figure brillante d'excitation.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Si Cruise arrive, je veux que tu lui dises qu'un voyou a essayé de poignarder sa femme. Dis-lui que les flics les ont emmenés tous les deux au

poste. Surtout ne lui dis pas qu'elle est dans ma piaule.

— Impossible, explosa Harris, je perdrais mon boulot.

— Fais ce que je te dis, répliqua Jay. Cruise n'ira pas se frotter aux flics, j'en suis sûr. Mais si jamais il se doute qu'elle est dans ma piaule, il fera du vilain. Fais ce que je te dis et tu auras vingt dollars.

Les yeux de Harris s'illuminèrent.

— File-les-moi tout de suite, dit-il.

Jay lui donna l'argent.

— Maintenant, saute chez lui et ramène-moi mon étui.

Quand Harris revint, peu après, il tenait l'étui dans sa main.

— Le v'la ! Et après ?

— Reste dans le corridor jusqu'au retour de Cruise. Fais pas le malin, il pourrait te faire du mal.

Jay revint près de Sadie qui était restée allongée sur le lit. Elle était toujours pâle, mais paraissait s'être un peu remise.

— Je suis Jay Ellinger, anciennement du *Saint Louis Banner*, lui dit-il après avoir fermé la porte. Vous êtes bien madame Perminger, n'est-ce pas ?

Sadie, épouvantée, se dressa sur son séant.

— Non, non, dit-elle, vous, vous trompez, je suis madame Cruise.

Jay s'assit sur le lit, tira un paquet de cigarettes de sa poche, et lui en offrit une.

— Mais si, dit-il quand elle refusa, ça vous calmera.

Nerveusement, elle accepta une cigarette. Elle ne le quittait pas des yeux.

Son visage gardait les traces de ses épreuves. La terreur y était gravée. Les traits étaient durs, les yeux pleins d'effroi, on voyait qu'elle avait passé par de terribles expériences.

Il alluma les deux cigarettes.

— Je vous donne une occasion de vous en sortir, dit-il. Je sais que vous êtes madame Perminger et j'ai parlé à votre mari, il n'y a pas longtemps.

Sadie le regarda, puis son visage se défit et elle se mit à pleurer, la tête entre ses mains.

— N'ayez pas peur, dit Jay, vous êtes en lieu sûr. Mais dites-moi, c'est vrai que vous êtes la femme de Benny, n'est-ce pas ?

Elle fit signe que oui.

— Bon, maintenant écoutez-moi, madame. Tout ira très bien si vous me faites confiance. Je devine à peu près ce qui vous est arrivé, mais je voudrais que vous me racontiez tout en détail. Vous avez vu l'assassin de Mendetta, n'est-ce pas ?

Sadie sursauta de terreur.

— Qui vous l'a dit ? demanda-t-elle, dans un souffle.

— C'est comme cela qu'ils ont bluffé pour vous emmener avec eux, n'est-ce pas ? Je l'avais deviné. C'était la seule explication de votre message.

Sadie acquiesça :

— Je l'ai vu sortir de l'appartement de Mendetta. Ensuite, un flic est venu et m'a fait partir avec l'homme avec lequel vous vous êtes battu. Ils m'ont emmenée dans une maison où ils m'ont gardée. Là, il y avait une maquerelle qui me battait.

J'ai essayé de résister, mais c'était impossible, elle me battait toute la journée, j'ai dû céder.

Elle se redressa et se frappa les genoux de ses poings, la rage et la peur déformaient son visage.

— Vous comprenez ? Je ne voulais pas faire ce qu'elle me disait. Alors, elle me battait, tous les jours, tout le temps. Tous les jours, on m'attachait à mon lit. Un nègre me déshabillait... vous comprenez, dites ? Un nègre ! Quand elle me battait, il restait là à rire. J'ai essayé de résister, mais à la fin, je n'en pouvais plus.

Elle eut un sanglot.

— Que pouvais-je faire ? Et il y en a d'autres, des femmes honnêtes comme moi... on les emmenait dans cette maison et des hommes montaient dans leurs chambres. Je les entends encore hurler. Il y avait des brutes qui payaient très cher pour les violer. Ça leur plaisait de les voir résister et si elles se défendaient, et criaient, ils payaient encore plus cher... C'était horrible.

Jay, d'un coup sec, fit tomber la cendre de sa cigarette. Ses paroles lui faisaient mal.

— Un jour, Cruise est venu. Il a passé les filles en revue et les a fait emmener. Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues, ce n'était que du bétail pour lui. Il m'a choisie et amenée ici, il me traitait comme son esclave. J'ai été folle, je lui ai dit de me laisser tranquille. Alors, vous savez ce qu'il m'a fait ?

Elle pleurait si fort que Jay pouvait à peine entendre ses paroles.

— Il m'a attachée sur mon lit et... il m'a versé de la térébenthine dessus. Vous comprenez ? Il

m'a laissée là toute la nuit, j'étais attachée, je ne pouvais pas bouger et ça brûlait, oh mon Dieu, que ça me brûlait !

« Nous y voilà, pensa Jay, le feu est aux poudres, c'est ce que je voulais, maintenant, je peux y aller. »

— Et Grantham ? lui demanda-t-il, quel était son rôle ?

— Il travaille pour Cruise, fit-elle en soupirant misérablement. Il vient le voir et ils discutent. J'en ai entendu des choses. Ils ont des maisons dans toute la ville. Ils reçoivent des filles de Denver, de Springfield, de partout. Vous comprenez ? Ce sont des filles bien qu'ils enlèvent et qui sont obligées de faire ce qu'ils veulent.

Jay lui serra la main entre les siennes.

— Je vais m'en occuper, dit-il d'une voix grave. Il se leva et prit le téléphone.

— Donnez-moi le Bureau Fédéral d'Enquête, dit-il.

## CHAPITRE X

*8 septembre - 17 heures.*

Grantham, le visage froid et méprisant, promena son regard autour de lui. Une trentaine de filles se trouvaient dans la pièce, quelques-unes en peignoir, les autres vêtues simplement d'une ceinture et de bas noirs. Toutes paraissaient mécontentes et ne se contrôlaient que parce que Madame, une grande femme aux traits durs, se tenait derrière lui.

— Les filles, il faut que ça change, dit-il. Les affaires n'ont pas bien marché dernièrement, vous serez toutes à la commission et on verra comment vous vous en tirez.

Un faible murmure circula parmi les filles.

— Vos gueules ! cria Madame.

Un sourire méprisant tordit les lèvres de Grantham.

— T'as été trop bonne avec ces putains, dit-il en se tournant vers elle. Passe donc les meneuses à mes gars, ils les dégèleront... Foutre ! qu'est-ce qu'elles croient qu'on leur demande ? De s'amuser ?



Fan fit brusquement un pas en avant.

— Dis donc, sale bâtard, dit-elle, je m'en vais te causer un peu. Depuis que c'est toi qui commandes, nous autres, on n'a pas eu une chance de s'en tirer. On palpe pas le fric, on sait pas combien on a gagné et maintenant, on n'a plus que des commissions.

Grantham la dévisagea.

— À qui crois-tu que tu parles ? demanda-t-il.

— Au roi des crapules, répliqua Fan. Pour moi, en tout cas, c'est fini avec toi, compris ?

Grantham se retourna vers Madame.

— Qu'est-ce que tu attends ? En voilà une qu'il faut soigner un peu.

Madame se dirigea vers Fan qui, les yeux brillants d'une fureur redoutable, ne recula pas d'un pouce.

— Me touche pas, dit-elle.

Un long silence s'ensuivit. Tout à coup, Lu fit irruption. Il n'avait ni col ni cravate, et son visage était couvert de marques livides.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit Grantham.

— Viens, patron, dit Lu en haletant, j'ai une voiture dehors. Ça brûle, faut filer.

— Tu es fou ?

Grantham avait oublié la présence des filles qui écoutaient avec curiosité.

— Je te dis qu'il faut foutre le camp. Ce cochon d'Ellinger a mis la main sur la Perminger et elle va manger le morceau.

Grantham pâlit de rage.

— Je t'avais dit de l'arranger, gronda-t-il.

— Je sais, on va pas discuter maintenant, j'ai

essayé, mais Ellinger est arrivé le premier. Foutons le camp.

Grantham se tourna vers la porte et trouva Fan sur son chemin, il l'écarta violemment.

— Tire-toi de là.

Fan devint folle. Elle lui sauta dessus en criant aux autres filles de venir l'aider. Grantham la repoussa mais ils tombèrent tous les deux sous une avalanche de harpies furieuses.

Lu hésita, puis se précipita vers la porte. Julie se mit sur son passage et tous deux s'écroulèrent. Trois autres filles se jetèrent sur lui.

Fan hurlait comme une possédée.

— Cassez-leur la gueule, déchirez-les ces salauds !

Elle bondit sur Madame qui s'enfuit de la pièce en criant.

Grantham, à force de coups de poing à droite et à gauche, réussit à se relever. Il avait très peur. Il ne réussissait à protéger son visage contre les griffes qu'en agitant violemment les bras. Les filles tombèrent sous ses coups et il fit deux pas en arrière. Mais une de celles qui étaient par terre lui attrapa le pied et il s'affala sur le sol, et le choc fit trembler la pièce.

Lu, la bave aux lèvres, appelait au secours, et se débattait sous la masse de ses assaillantes. Grantham avait trop à faire pour l'aider. Il repoussa ses adversaires une deuxième fois et gagna la porte.

— Le laissez pas se tirer, hurla Fan. Foutez-le par terre.

Elle traversa la pièce à toute vitesse et, se jetant

sur Grantham, le mordit et le griffa de toutes ses forces.

Grantham la frappa à la poitrine et la repoussa. Il ouvrit la porte et pénétra dans le hall, mais quand il voulut sortir du bordel, Andrée et Julie se jetèrent sur lui.

De ses ongles, Andrée lui grava trois sillons livides sur le visage. Grantham commençait à s'essouffler. Il les repoussa et s'enfuit par l'escalier.

Lu ne pouvait se défendre contre les filles qui s'étaient emparées de lui. Il était cloué au sol, une fille sur chaque jambe et sur chaque bras. Ses habits étaient en loques et son visage n'était plus qu'un barbouillis de sang à l'endroit où elles l'avaient griffé. Il hurla de terreur au moment où elles arrachèrent le reste de ses vêtements.

Fan se fraya un passage jusqu'à lui en écartant violemment les filles.

— Laissez-moi passer, criait-elle, je vais lui apprendre quelque chose à ce salaud, tirez-vous de là.

Les filles s'écartèrent. La sauvagerie et la bestialité se lisaient sur leurs visages. Puis elles reformèrent le cercle autour de Fan qui se penchait sur l'homme haletant.

— Un couteau, cria-t-elle, je vais l'arranger.

De quelque part on lui passa un couteau par-dessus les têtes des filles.

Lu vit briller l'acier et poussa un hurlement qui s'étrangla dans sa poitrine. Elle posa ses mains sur lui et il devint presque fou de terreur.

— Pas ça, pas ça, supplia-t-il, non, non, aaah, aaah !

Les filles reculèrent brusquement, le laissant étendu sur le sol. Un large flot de sang coula vers elles et les fit reculer encore, toutes frissonnantes.

Fan, les yeux traversés d'éclairs de folie, cria :  
— Qu'est-ce que vous attendez ? Où est l'autre ?

Elles gagnèrent la porte. Andrée et Julie étaient déjà montées et on les entendait frapper contre une porte.

Suivie de toutes les autres, Fan, les mains pleines de sang, monta l'escalier en courant. Elles écartèrent les deux filles et se jetèrent sur la porte. Celle-ci craqua mais résista à leurs poussées.

Grantham, terrifié, recula contre le mur, puis se précipita à la fenêtre et l'ouvrit. Il pouvait voir, tout en bas dans la rue, les voitures et les gens passer. Il se pencha et hurla, de toutes ses forces.

Des visages se levèrent vers lui. Des gens s'arrêtaient et faisaient des signes. D'autres sortirent de leurs voitures pour contempler le spectacle. Il aperçut un policier qui se dirigeait vers la maison d'un pas d'une lenteur étudiée. Derrière lui, il entendit la porte craquer et il hurla encore, la voix cassée à force de terreur.

La porte céda brusquement. Il tourna le dos à la fenêtre. En face de lui, se tenait Fan, échevelée, l'air bestial, un couteau ensanglanté à la main.

Il leur tourna le dos et voulut enjamber le rebord de la fenêtre.

Elles déferlèrent sur lui, le saisirent et le ramenèrent dans la chambre. Il s'écroula sous leur masse, avec un faible gémissement de terreur.

## CHAPITRE XI

*8 septembre - 17 h 30.*

Raven jeta un coup d'œil sur l'horloge et se leva. Il était l'heure de rentrer à l'hôtel.

— Ça marche bien, dit-il à Maltz, va falloir ouvrir de nouveaux bordels, il nous arrive plus de filles qu'on peut en dresser.

— Les flics de Denver sont sur notre piste, patron, grogna Maltz, il y a eu des tas de plaintes là-bas, peut-être qu'on ferait bien de laisser filer un peu.

Raven fit un signe d'assentiment.

— D'accord, fit-il, travaillez un peu plus Cleveland. Quand ça chauffe quelque part, faut essayer ailleurs.

Il gagna la porte.

— Je vais chez moi, dit-il, va faire un tour au « 22 », une fournée de filles doit y arriver et Grantham a trop de boulot maintenant pour s'en occuper.

Maltz dit qu'il irait et Raven partit. Il descendit l'escalier, la mine soucieuse. Il avait été inquiet, l'après-midi durant, car il savait que quelqu'un

voulait ses empreintes digitales. Depuis que le flic de l'hôtel était venu lui porter cet étui, il avait été alerté. Il ne pouvait s'agir de la police, car elle ne se serait jamais servie d'un tordu comme Harris.

Trois mois de vie facile n'avaient pas émoussé son sens de la sécurité.

Dehors, il eut un moment d'hésitation avant de héler un taxi. Quelque chose lui disait qu'il ne devrait pas rentrer à l'hôtel.

« Et pourtant, pensa-t-il avec rage, faut que j'y aille, tout le fric est là-bas. »

Aux abords de l'hôtel, il se pencha et dit au chauffeur de continuer à rouler, puis se recula à l'intérieur du taxi et examina soigneusement le *Saint Louis* en passant devant. Il ne vit rien d'inquiétant, mais il n'était pas satisfait. Au premier carrefour, il arrêta le taxi, régla le chauffeur, et téléphona chez lui d'une cabine. Le bureau de l'hôtel s'excusa de n'obtenir aucune réponse.

— Ma femme est sortie ? demanda-t-il vivement.

— Je ne l'ai pas vue passer, répondit le portier.

Raven raccrocha.

Un peu inquiet, il se demanda si Grantham savait quelque chose. Il appela son bureau où on lui répondit que Grantham était sorti mais qu'on l'attendait d'une minute à l'autre.

— Où est-il ? demanda-t-il.

— Chez Mme Lacey, répondit la secrétaire.

Raven raccrocha et appela Mme Lacey, où une voix brutale, la voix d'un homme qu'il ne connais-

sait pas lui répondit. Il demanda à parler à Grantham.

— Qui est à l'appareil ? demanda sèchement la voix.

Raven devina qu'il parlait à un flic et une sueur froide mouilla instantanément ses aisselles.

— Dites-lui que c'est de la part de Flemming, dit-il, je voudrais lui parler.

— Il est très occupé pour l'instant, répondit la voix. Pourquoi ne viendriez-vous pas le voir ici ?

— J'arrive, dit Raven en raccrochant.

Décidément, quelque chose ne tournait pas rond. Il appela Maltz.

— Va faire un tour à l'hôtel et regarde de quoi il retourne, lui ordonna-t-il après lui avoir expliqué la situation. Ne te montre pas, regarde simplement et viens me retrouver chez Franky dans une heure.

Raven sortit de la cabine, alluma une cigarette et héla un taxi auquel il donna l'adresse de Mme Lacey.

— Passez doucement devant la boîte, dit-il au chauffeur, ne vous arrêtez pas.

— Très bien, répondit le chauffeur en mettant en marche.

Au bout de quelques minutes, ils atteignirent le bordel et Raven vit tout de suite qu'il se passait quelque chose. Deux voitures de police et une ambulance étaient arrêtées devant l'entrée, qu'un policier au visage sévère défendait contre la foule.

Au bout de la rue, Raven sortit du taxi et revint lentement vers la maison, en marchant sur le trottoir opposé. Il avait la main sur la crosse de son

revolver. Il se mêla à la foule et attendit de voir ce qui se passait.

On entendit des sirènes ; des cars de police descendirent la rue à vive allure et s'arrêtèrent devant la maison. La foule, entraînant Raven avec elle, s'approcha.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à un type qui était près de lui.

— Font une rafle dans un bordel, répondit le type avec un plaisir évident, y a dû y avoir une bagarre, on dit que les putes se sont lancées sur deux gars et les ont tués.

Raven sursauta.

— Comment ça tués ?

C'est exact, fit un autre type en prenant part à la conversation. Deux ordures qui dirigeaient la boîte, les filles se sont fâchées et les ont descendus, c'est bien fait pour ces salauds.

La porte s'ouvrit juste à ce moment et les policiers commencèrent à faire sortir les filles et à les rassembler dans la rue. La foule poussa des acclamations ironiques. Les filles furent enfournées dans des cars, à coups de bâton dans les fesses quand elles résistaient. C'était un spectacle de choix.

— Les flics baiseront à l'œil, cette nuit, cria un homme.

Un immense rire secoua la foule.

— Vous allez y arriver tout seuls, brailla un autre, ou on peut y aller nous aussi ?

Raven reconnut Fan, Julie et Andrée et il remarqua qu'elles avaient les menottes. Fan faisait feu des quatre fers et les flics la rudoyaient.



Raven était vert de rage impuissante et refoulée. Chacune de ces filles lui procurait un revenu considérable. Bon Dieu ! qu'est-ce qu'ils avaient dans la tête, les flics, pour faire une rafle dans un de ses bordels ? Puis il se souvint de ce que le type avait dit et il attendit avec inquiétude. Les cars partirent et deux infirmiers parurent, portant un brancard. La foule poussa un murmure de satisfaction et se rapprocha. En tendant le cou, Raven put apercevoir un corps recouvert d'un drap. Presque immédiatement deux autres infirmiers, également avec un brancard, firent leur apparition.

— Qu'est-ce que j'avais dit, fit l'homme d'un ton triomphant. Deux gars, qu'elles ont descendus, les filles, ils l'avaient pas volé.

Raven en avait vu assez ; il était dangereux de rester là plus longtemps. Il se dégagea de la foule et s'éloigna rapidement, l'esprit dévoré par l'inquiétude. Maltz allait peut-être découvrir quelque chose ; visiblement, retourner à l'hôtel était très risqué. Il passa près d'une cabine téléphonique, hésita, puis y entra. Il téléphona au bureau de l'attorney.

— Mackelsfield ? demanda-t-il quand on lui répondit. Un ami de Grantham à l'appareil. Qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi diable faites-vous une rafle dans un de nos bordels ?

— Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? s'enquit Mackelsfield.

Sa voix était sèche.

— Peu importe qui je suis. Si vous voulez continuer à émarger, faut faire relâcher les filles immédiatement, gronda Raven.

— Vous êtes fou, c'est impossible, répondit Mackelsfield en abandonnant toute prudence. Vous savez pas ce qu'elles ont fait ?

— Quoi ?

— Elles se sont mises sur Grantham et sur Eller. Bon Dieu, vous devriez les voir ces types, comment elles les ont traités. On est obligés d'engager des poursuites, les autorités demanderont une enquête, nous ne pouvons pas nous en sortir.

Raven éprouva un léger malaise.

— Faut absolument que vous relâchiez ces filles, cria-t-il dans l'appareil. Si vous leur faites faire une déposition, tout va sauter. Une fois qu'elles auront commencé à parler, on ne pourra plus leur fermer la bouche. Le racket sautera et vous avec. Faut que vous les empêchiez de déposer, Mackelsfield. Comment ? Je m'en fous mais faut que vous le fassiez, compris ?

La peur commençait à briser la voix de Mackelsfield.

— Je vous dis que c'est impossible. Il y a eu deux meurtres, les journalistes ont tous les détails et ça sera en première page dans tous les canards. L'opinion demandera un procès. C'est le crime le plus horrible et le plus sensationnel qu'on ait jamais vu à Saint Louis. Il faut que vous foutiez le camp d'ici et que vous me laissiez arranger les choses. Vous ne comprenez pas ça ?

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais perdre un million de dollars de placements parce que vous avez trop peur pour faire quelque chose ? J'arrêterai l'affaire même si je dois prendre la pri-

son d'assaut et tuer toutes les putes. Vous comprenez maintenant ?

Il y eut une pause, puis Mackelsfield reprit :

— Ça ne marchera pas. Dès que les filles seront au commissariat, on prendra leurs dépositions et on découvrira que certaines sont venues d'autres États. Les fédéraux sont déjà venus voir s'ils peuvent intervenir, on peut pas les tenir à l'écart. Dès qu'ils sauront qu'il y a des filles d'ailleurs, ils prendront la direction de l'enquête grâce au Mann Act. Non, c'est fini, chacun de nous doit s'arranger pour sauver ses intérêts.

Raven raccrocha et sortit de la cabine. Il tremblait de rage. Mackelsfield avait raison, l'affaire avait évolué trop vite, il n'avait plus le temps d'agir. Les feds allaient prendre l'affaire en main et il devrait reprendre la fuite. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Il reprit le taxi et donna l'adresse de Franky. Il devait y retrouver Maltz bien que *Chez Franky* ne soit déjà plus un endroit sûr. Pendant le trajet, il sortit son portefeuille et compta l'argent qu'il avait sur lui. Il trouva un peu plus de deux cents dollars. À la pensée qu'il pourrait avoir à peu près un million de dollars si seulement il pouvait revenir à l'hôtel, il faillit devenir fou. Il lui fallait cet argent même s'il devait prendre l'hôtel d'assaut et l'obtenir à coups de revolver.

Il régla le chauffeur devant *Chez Franky* et serrant la crosse de son revolver, entra.

Dès qu'ils le virent, Maltz, Petit Joe et Lefty vinrent au-devant de lui.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-il d'une voix sèche.

Lefty fit signe que oui.

— Derrière la maison.

— Alors, foutons le camp, dit Raven.

Ils traversèrent *Chez Franky*, prirent la porte de derrière et montèrent dans la voiture.

— Où va-t-on, patron ? demanda Lefty.

— N'importe où, répondit Raven en allumant une cigarette, faut que je vous parle, conduis droit devant toi.

La voiture quitta le trottoir.

— T'as trouvé quelque chose ? demanda Raven à Maltz.

Maltz avait l'air désorienté.

— Les flics sont chez vous, dit-il, ils ont emmené Sadie. Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?

Une crispation déforma le visage de Raven.

— C'est ce tordu de Grantham, grogna-t-il. J'ai été fou de lui faire confiance. Je lui avais dit de faire descendre Ellinger, il l'a pas fait et maintenant c'est Ellinger qui nous possède.

— Qu'est-ce qu'on va faire, demanda Petit Joe en se grattant la tête. On décampe ?

Raven fit signe que oui.

— Avant, faut qu'on ait de l'argent, dit-il. On va aller au *Saint Louis* prendre le fric que j'ai dans l'appartement.

— Je vous ai dit que les flics y sont, dit calmement Maltz. Ils ont dû le trouver déjà.

Raven secoua la tête.

— Pas un flic ne sera capable d'ouvrir mon

coffre-fort avant quelques heures. Et il nous faut ce fric, Maltz.

— Les G-Men doivent être à l'hôtel aussi, dit Lefty.

— Pas possible ? répliqua Raven en montrant les dents. Et alors ? On montera par-derrière avec nos mitraillettes, ils pourront pas s'en sortir.

Les autres échangèrent un regard d'inquiétude.

— Ces gars-là tirent bien, dit nerveusement Petit Joe.

— Nous aussi, répliqua Raven avec un signe de tête. À l'hôtel, Lefty.

## CHAPITRE XII

*8 septembre - 18 h 05.*

Campbell, un agent spécial du Bureau Fédéral d'Enquête, eut un sourire rassurant à l'adresse de Sadie. Il était assis derrière un grand bureau dans une pièce meublée de façon sévère.

— Avant de prendre votre déposition, dit-il, je vais vous parler un peu de Cruise. D'abord, ce n'est pas son vrai nom. Heureusement, M. Ellinger a pu avoir ses empreintes, on les a examinées et on a trouvé que ce sont celles d'un nommé Raven que nous recherchons depuis longtemps pour toute une série de crimes qu'il a commis à Chicago. Quand ça a commencé à chauffer pour lui, il s'est sauvé. Il a volé une voiture et est passé dans un autre État ce qui nous a donné le droit de le prendre en chasse. Ici, nous l'avons perdu de vue, quoiqu'on l'eût signalé plus au sud. Mais vous n'avez pas à vous en faire pour ça. Il ne peut plus rien contre vous. On assurera votre protection, et jusqu'à son arrestation vous vivrez en dehors de la ville avec une garde particulière. Vous êtes pour nous un témoin de la plus haute

importance. Non seulement vous pouvez prouver que c'est lui qui a tué Mendetta, mais votre témoignage sur la traite nous permettra de le faire condamner pour d'autres crimes encore.

Sadie eut un mouvement de nervosité.

— Ça sera long ? demanda-t-elle.

Campbell haussa les épaules.

— Je ne pense pas, mais nous ne devons pas le sous-estimer, il est intelligent et il nous glissera peut-être entre les doigts. Je pense cependant qu'avec votre aide, nous devrions le retrouver rapidement. Pourriez-vous me parler de ses habitudes ? Par exemple, aime-t-il aller au cinéma ? Vous comprenez, ce qu'on doit faire, nous, dans des cas pareils, c'est découvrir le maximum de choses sur l'homme qu'on recherche. Ils ont tous leurs petites manies. Il y en a qui se passionnent pour les courses de chevaux. Tôt ou tard, ils vont sur des champs de courses et on les y cueille. Vous me suivez bien ?

Sadie poussa un long soupir.

— Il adorait les chemins de fer électriques, dit-elle.

Campbell leva les sourcils.

— Voilà quelque chose, dit-il en prenant une note. Je voulais vous en parler car on a trouvé un grand jeu de chemin de fer chez lui.

Sadie acquiesça.

— Quand il ne travaillait pas, il me faisait installer les rails et il passait des heures à jouer avec.

— Rien d'autre ?

— Non, il n'y avait que les trains, répondit Sadie.

— Il fumait et il buvait beaucoup ?

Sadie fit signe que non.

— Pas plus qu'un autre, je pense.

— Vous avez beaucoup souffert, madame, reprit doucement Campbell. Je suis désolé de vous rappeler certaines choses, mais le moindre petit indice que vous pourriez nous fournir rendrait notre tâche plus facile.

— Je comprends, fit Sadie, d'une voix sans timbre.

Campbell sortit d'un tiroir un dossier volumineux et en tira une pile de photos.

— Voici les photos des jeunes femmes qui ont été signalées comme disparues, ces trois derniers mois. Pouvez-vous en identifier quelques-unes ? Vous avez été dans une maison quelque temps et peut-être en avez-vous rencontré là.

Sadie prit les photos et commença à les examiner lentement, tandis que Campbell, la mine pensive, l'observait. Il lui semblait incroyable qu'après toutes ses souffrances, elle puisse être aussi froide et calme.

Elle lui tendit une trentaine de photos.

— Toutes ces filles sont passées à un moment ou à un autre dans la maison où j'étais, dit-elle.

— Pourriez-vous m'expliquer l'organisation de l'affaire ? demanda Campbell. Il y en a qui viennent de Springfield, Cleveland, Denver, d'ailleurs. Est-ce qu'elles venaient de leur plein gré ? Ou alors comment s'arrangeait-il pour les avoir à sa merci ?

Sadie hocha la tête.

— C'est horriblement simple. Il avait des types



spécialisés qui cherchaient partout des filles seules, des filles malheureuses chez elles, des filles qui voulaient s'amuser. Il fallait qu'elles soient jeunes et jolies. Une fois qu'ils les avaient trouvées, ils les droguaient et les emmenaient en voiture à Sedalia, leur centre de passage ; ou bien ils leur racontaient une histoire d'accident quelconque et les faisaient venir là. À chaque fois, la méthode changeait, mais c'était toujours une combinaison simple, rapide, qui avait peu de chances de provoquer la méfiance.

— Sedalia ? répéta Campbell.

— Oui, Sedalia, toutes les filles à qui j'ai parlé avaient été emmenées là.

Campbell prit le téléphone et donna quelques ordres brefs.

— Je vais y faire faire une enquête immédiatement, dit-il. Une fois qu'elles étaient à Sedalia, qu'est-ce qu'on leur faisait ?

Sadie tressaillit.

— Faut-il vraiment que je parle de cela ?

— Je comprends vos sentiments, mais pour protéger les autres femmes, il faut que nous sachions tout.

— D'après ce que j'ai entendu dire, les filles étaient mises dans des chambres particulières où on les laissait cuver leur drogue. À leur réveil, elles retrouvaient à côté d'elles un homme de couleur. C'était toujours un homme de couleur, quelquefois un Chinois, ou un Noir, ou même un Philippin. Ils comptaient sur le choc psychologique pour diminuer la résistance de la femme et dans la plupart des cas ça marchait. Naturelle-

ment, il y en avait qui refusaient, alors on les battait jusqu'à ce qu'elles cèdent.

Sadie eut un frisson.

— Personne ne peut savoir ce que c'est, il faut y être passé. Être battue toute la journée jusqu'à ce que le corps soit si enflé et si sensible que le simple contact d'un drap vous fasse hurler à la mort, personne ne peut supporter cela, monsieur, personne !

Campbell hocha la tête.

— Quand Raven a pris la direction, il s'est servi d'autres méthodes pour faire obéir les femmes. Il les arrosait de térébenthine et c'était pire que les coups.

Elle porta la main à ses yeux.

— Monsieur, il ne faut pas que cet homme s'échappe.

— Il ne s'échappera pas, je vous le promets.

Campbell se leva.

— Je crois que cela suffit pour le moment, continua-t-il. Je vais vous envoyer maintenant dans un petit coin tranquille, en dehors de la ville, où vous pourrez vous reposer. Mais laissez-moi vous féliciter de votre courage. Après ce que vous venez de me dire, je trouve extraordinaire que vous ne vous soyez pas laissé abattre.

Sadie se tenait devant lui et le regardait de ses yeux froids et durs.

Croyez-vous vraiment que je pourrai jamais oublier ? Ma vie est fichue, je ne peux pas revenir auprès de mon mari, je ne peux plus me faire une vie nulle part. C'est la vengeance que je veux, monsieur. C'est peut-être mal ce que je vais dire,

mais je veux voir Raven souffrir comme j'ai souffert. Dieu merci, les filles ont tué Grantham et Eller. Si je pouvais en faire autant à Raven, je mourrais contente.

Devant son regard plein de haine froide et meurtrière, Campbell détourna les yeux.

## CHAPITRE XIII

*8 septembre - 18 h 10.*

Lefty rangea la voiture juste en face de la petite entrée derrière l'hôtel. Il n'y avait personne dans les environs.

Raven sortit de la voiture, très pâle.

— Sortez les armes, grogna-t-il, en regardant tout autour de lui, dans la rue déserte.

Maltz renversa le siège arrière et sortit trois mitraillettes. Raven en prit une et Lefty une autre.

Est-ce que je reste avec le tacot ? demanda Petit Joe d'un ton gêné.

Raven fit signe que non.

— On a besoin de tout le monde en haut, dit-il d'un ton sinistre. N'oubliez pas, les gars, il y a à peu près un million dans mon coffre, on partagera.

— Du moment qu'il n'y aura pas un million de G-Men ça ira, dit Lefty avec un sourire crispé.

Raven entra dans l'hôtel d'un pas rapide. Le portier, assis dans son petit bureau, les regarda l'air surpris. Quand il vit les mitraillettes, il étendit la main vers son téléphone, mais Raven leva le canon de son arme.

Le portier retira sa main avec un pauvre sourire.

— Arrange-moi c't oiseau, dit Raven à Lefty.

En deux pas rapides, Lefty fut près du portier et lui frappa le crâne avec le canon de sa mitrailleuse. Le portier glissa de son siège et s'affala sur le parquet.

— Grouillons-nous maintenant, dit Raven en pénétrant dans l'ascenseur.

Les autres s'y engouffrèrent après lui. Tous étaient nerveux. L'ascenseur ronronna entre les étages.

— Pour sortir d'ici, ça sera coton, dit Raven. Au moment où on arrivera, tirez dans le tas.

Il sortit de l'ascenseur et commença à descendre le couloir. Petit Joe enleva son chapeau et s'épongea le front avec sa manche. Il avait une trouille de tous les diables. Il serrait son automatique, prêt à se jeter à terre au premier coup de feu.

Raven gagna le coin. Le tapis épais étouffait tous les pas. Il savait qu'il agissait comme un fou, mais il ne pouvait laisser partir tout cet argent. S'il pouvait le prendre, tout irait bien. Une balle l'effrayait moins que l'idée de se retrouver traqué sans le sou.

Il jeta un coup d'œil sur le couloir. Regardant dans sa direction, deux flics se tenaient dans le passage. Ils le virent au moment même où il les vit. Levant la mitrailleuse, il lâcha une courte rafale, le crépitement de son arme crachant du plomb se répercuta le long du couloir. Un des flics tomba en avant et l'autre s'enfuit en courant dans l'appartement de Raven.

Raven jura entre ses dents, et se précipita, suivi des autres. La porte était ouverte et Raven s'arrêta devant elle. Il n'avait pas l'intention de la dépasser. Il s'agenouilla, introduisit le canon de son arme dans la pièce et l'arrosa de plomb.

Deux coups de revolver lui répondirent ; les balles allèrent s'écraser contre le mur d'en face. Raven jeta un coup d'œil sur le mur, et vit d'après l'angle de tir que le flic était allongé par terre. Il abaissa alors sa mitrailleuse et fit feu.

Entendant un cri, il fit irruption dans la pièce en tirant comme un fou. Le flic gisait dans une mare de sang, le haut de la tête fracassé.

Maltz le suivit, et son arme à la hanche courut dans les autres pièces. Il n'y avait personne.

Raven lui sourit quand il revint.

— Reste à la porte, lui dit-il, le temps que j'ouvre le coffre.

Il posa son arme et se précipita sur le coffrefort mural. Fiévreusement il tourna le petit bouton, en disant tout haut la combinaison.

Les autres restèrent dans le corridor, les nerfs tendus et l'oreille aux aguets.

Il lui fallut plusieurs minutes pour ouvrir le coffre. En tirant la porte à lui, il entendit des sirènes retentir dans la rue. Il empoigna deux paquets de billets de banque qu'il savait trouver là.

— Je les ai, cria-t-il en reprenant son arme, tirons-nous en vitesse.

La porte de l'ascenseur principal s'ouvrit au moment où il passait dans le corridor et plusieurs flics en sortirent.

Maltz se jeta à plat ventre et tira sur eux. Les

flics ripostèrent par un feu d'enfer et Raven n'eut que le temps de rentrer précipitamment dans son appartement. Tout en enfouissant les paquets de billets de banque dans sa veste, il courut à la salle de bains et ouvrit la fenêtre. Il se pencha et vit des voitures de police qui arrivaient devant l'hôtel. De nombreux policiers se rassemblaient. Il rebroussa chemin une fois de plus et courut dans la chambre, dont la fenêtre donnait sur l'arrière du *Saint Louis*. Il savait qu'il trouverait là une échelle d'incendie.

Pendant tout ce temps, la fusillade faisait rage. Les autres, il n'avait plus le temps de penser à eux, ils devaient se débrouiller tout seuls. En ouvrant la fenêtre, il entendit tomber quelque chose qui fit explosion et une faible odeur acidulée parvint à ses narines. Les gaz lacrymogènes ! Il se balança sur l'échelle d'incendie, dans quelques minutes ils allaient se lancer sur lui. Il grimpa les échelons à toute vitesse. Il entendit une clameur et quelqu'un lui tira dessus. Les balles le dépassèrent en sifflant, le frôlant désagréablement. Au moment où il se hissait comme un fou par-dessus le parapet du toit, un des paquets s'échappa de sa veste et tomba avec un léger bruit sur l'escalier de fer. Rien à faire pour le reprendre, il le savait, c'eût été s'exposer aux balles. Il jura, prit l'autre paquet qu'il mit sous sa chemise contre sa peau, traversa ensuite en courant le toit, passa par-dessus un autre parapet, se laissa tomber sur un autre toit et reprit sa course.

Il s'attendait tout le temps qu'on lui tire dessus. Maintenant qu'il était en fuite, il redevenait cette

machine de destruction méchante et bien réglée qu'il était avant de gagner de l'argent. Tous ses instincts étaient aiguisés et même quand il passait d'un toit à l'autre il échafaudait des projets.

Il devait quitter la ville. Les gares et les routes seraient surveillées. Il aurait besoin d'aide pour pouvoir s'enfuir. Il pensa à un certain nombre de gens qu'il avait connus, mais il fut obligé avec amertume de renoncer à faire appel à eux. Il n'avait personne à qui s'adresser. Grantham, Eller, Lefty, Petit Joe, Maltz et le reste de la bande étaient finis, il le savait. Il était dorénavant tout seul. Ça lui était égal, il avait de l'argent et l'argent serait toujours son meilleur ami.

Il arriva au bout du pâté d'immeubles, et à l'abri d'une cheminée regarda derrière lui. Des policiers grimpés sur le toit de l'hôtel avançaient dans sa direction avec prudence. À cette vitesse, il leur faudrait du temps pour le rejoindre.

À ses pieds, il trouva une trappe qu'il ouvrit avec précaution. Il se laissa glisser dans un grenier, et remit la trappe en place.

Le pâté d'immeubles était cerné, il le savait. Il retira les billets de dessous sa chemise, et en fit quatre petits paquets qu'il répartit dans chacune de ses poches. Sa mitraillette était devenue inutile et il la déposa dans un coin du grenier. Il ouvrit une porte et se trouva dans un couloir.

Tout en se dirigeant vers l'escalier, il desserra la courroie de son holster. Il pensa qu'il était dans un immeuble de bureaux. Au deuxième palier, une rangée de portes vitrées confirma son impres-



sion. Au bout du couloir, se trouvait un lavabo. Il hésita un instant puis y entra.

Le seul occupant était un laveur de carreaux qui regardait par la fenêtre. Raven vit son uniforme et comprit qu'il tenait sa chance.

Le nettoyeur, en l'entendant entrer, lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Ça a l'air de chauffer au *Saint Louis*, dit-il avec un sourire, le quartier grouille de flics.

Raven s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue.

Un cordon épais de policiers avait été tendu autour du pâté d'immeubles et la rue était noire de spectateurs.

— C'est pour quoi ? demanda-t-il en se reculant.

— Faut pas me le demander, répondit l'homme, en continuant à regarder par la fenêtre, une histoire quelconque.

Raven tira son automatique de son étui, laissa le canon glisser dans sa main, puis assomma le nettoyeur d'un coup terrible sur la nuque.

## CHAPITRE XIV

*9 septembre - 10 h 05.*

Jay Ellinger entra dans les bureaux du F.B.I. et demanda à voir Campbell. Il fut reçu immédiatement.

Campbell se leva de son bureau et lui serra la main.

— Asseyez-vous, Ellinger, dit-il, en poussant vers lui une boîte de cigares, faites comme chez vous.

Jay refusa les cigares.

— C'est trop tôt pour moi, dit-il en sortant son étui à cigarettes. Je suis venu voir comment les choses tournent.

Campbell sourit.

— Vous êtes libre, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Enfin, je veux dire, vous cherchez du travail !

Jay eut l'air surpris.

— Ben oui, dit-il, j'en cherche, je suppose.

— Vous n'avez jamais pensé à notre genre de boulot ?

— Quoi ? Agent fédéral ?

Campbell fit signe que oui.

— J'ai vu le chef d'État-Major de M. Hoover et nous pensons que vous feriez un bon agent.

— Et comment ! fit Jay avec empressement, j'en serais ravi si c'était possible.

— Étant donné que c'est grâce à vous qu'on a découvert ce grand racket, nous avons pensé que ce n'était que juste de vous faire entrer chez nous pour la mise à mort. Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est rudement bien de votre part.

— O.K., j'arrangerai ça. Un agent fédéral a à passer toutes sortes d'examens, de tests et à subir un long entraînement avant de pouvoir s'inscrire chez nous. Je vais vous en faire dispenser pour l'instant. Vous travaillerez avec un de mes agents, vous serez simplement son assistant. Une fois toute l'histoire réglée, on vous affectera à un centre d'entraînement, maintenant, ce n'est pas le moment.

— Épatant, fit Jay avec un signe de tête. Vous pouvez compter sur moi pour faire ce qu'on me dira. J'aimerais bien être là le jour où on aura sa peau, à ce Raven.

— Vous y serez, dit Campbell. Je vais faire venir Hogarty.

Quelques minutes après, un homme grand et puissamment bâti fit son entrée.

— B'jour, chef, dit-il en portant deux doigts à son chapeau.

— Hogarty, je vous présente Jay Ellinger. Vous avez entendu parler de lui. Prenez-le avec vous, il pourra vous donner un coup de main et quand l'histoire sera réglée, on l'assera.

Hogarty serra la main de Jay. Il avait l'air content de faire sa connaissance.

— Vous avez déjà fait un sacré boulot, dit-il.

— O.K. Maintenant faites votre rapport, dit Campbell en indiquant un siège à Hogarty.

Ce dernier s'assit.

— Eh bien, il a réussi à se tirer. Je suis désolé, mais il a traversé le cordon.

Campbell haussa les épaules.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'on réussisse tout de suite, dit-il. Il ne peut pas quitter la ville, n'est-ce pas ?

— S'il la quitte, il sera rudement fort, répondit Hogarty d'un ton lugubre. La ville est cousue, il n'y a pas un trou.

— Et les autres ?

— Il y en a deux de morts et Petit Joe est prêt à parler.

— Vous feriez bien de le mettre quelque part où les autres ne pourront pas l'avoir, dit Campbell. Et Mme Perminger ? Elle va bien ?

— Oui, on l'a emmenée à la campagne avec trois gardes et une femme pour lui tenir compagnie. Quand on jugera Raven, elle sera sur place. Bon Dieu ! ce qu'elle peut le détester !

— Elle a de bonnes raisons pour ça, répondit Campbell dont le visage se durcit. Comment a-t-elle pu passer à travers tout cela, ça me dépasse.

Hogarty se leva.

— Les femmes sont dures, dit-il, et si une femme me haïssait comme fait Mme Perminger, je préférerais être à cent kilomètres.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Attendre. Ça prend du temps, chef, s'il se cache, il faudra l'attendre, c'est tout. Tôt ou tard, il fera une erreur et on l'aura.

— Vous êtes sûr que la ville est fermée ?

— À double tour. Toutes les routes sont surveillées, les gares et l'aéroport l'attendent. À mon avis, il sera obligé de sortir de sa cachette. C'est dommage qu'il ait disparu avec tant d'argent, c'est tellement plus facile quand ils sont fauchés.

— Bon, emmenez Ellinger et donnez la chasse à Raven. Il nous faut des résultats immédiats.

Hogarty fit un signe à Jay.

— Allons-y, dit-il.

En sortant du bureau, il cligna de l'œil.

— Il veut peut-être des résultats immédiats, dit-il, mais il les aura pas. Ça prend quelquefois des mois pour qu'un type sorte, et il n'y a rien à faire d'autre qu'attendre.

Jay le suivit dans la rue.

## CHAPITRE XV

*9 septembre - 10 h 45.*

Au troisième étage d'un petit hôtel miteux, dans la chambre maussade qu'il avait louée, Raven dormait derrière sa porte fermée à clef. Son sommeil était agité. À côté de lui, sur le drap sale, était posé un revolver. Il n'avait pas enlevé ses vêtements. Des journaux couvraient le parquet. Si quelqu'un entrait et approchait du lit, le froissement du papier l'éveillerait.

Il portait un vieux costume noir que le propriétaire de l'hôtel lui avait procuré. Ce dernier, un certain Goshawk, bien payé par Raven, n'avait pas posé de questions. Il ne pouvait cependant pas ignorer qui il était, car de nombreux portraits du fugitif étaient affichés en ville. Tant qu'il pourrait lui graisser la patte, Raven n'aurait rien à craindre, mais il savait qu'il ne devrait pas rester longtemps s'il voulait s'enfuir avec assez d'argent pour monter un autre racket quelque part. Goshawk s'y connaissait pour faire grimper la note.

Raven s'agita et se dressa brusquement sur son

séant. Il écouta et sa main se referma sur son revolver. Le silence le rassura.

Les murs tristes de la pièce l'oppressaient. Il aurait voulu se lever et sortir, mais il savait qu'il ne pouvait pas se le permettre. De la fenêtre même de sa chambre il pouvait voir sa photo affichée sur une palissade. Ah, les feds. Ils ne négligeaient rien.

Il se leva d'un bond. Il jeta un coup d'œil à l'horloge, mais l'heure lui importait peu, car il ne pouvait aller nulle part.

Il alla vers la cuvette, se lava le visage et décida de se raser. En enlevant son col et sa cravate, son regard passa par hasard sur la maison d'en face, et s'y fixa.

Une jeune femme, habillée d'une légère combinaison blanche, allait et venait devant sa fenêtre, comme si elle s'exerçait à danser. Raven en tendant l'oreille put entendre le bruit d'un phonographe. Il se dissimula avec soin et continua d'observer. Sa première réaction : « Elle ferait bien l'affaire dans un de mes bordels », se transforma brusquement en une concupiscence oubliée qui le fit la désirer comme jamais il n'avait désiré de femme.

De taille moyenne, elle avait de grandes boucles blondes et un corps superbe. Elle évolua doucement dans la chambre puis disparut de sa vue au moment où le phono s'arrêta.

Raven prit pensivement son blaireau et commença à se faire la barbe, sans quitter la fenêtre des yeux. Il finissait de se raser quand elle réapparut. Cette fois, elle portait une robe à pois rouges

et blancs. Elle vint sur son petit balcon et regarda dans la rue.

Raven la voyant mieux fut ému de nouveau. Un coup sur la porte le fit sursauter.

— Qui est là ? grogna-t-il en se saisissant de son revolver.

— Goshawk.

Raven alla ouvrir.

Goshawk entra avec un plateau qu'il posa sur le lit. C'était un petit homme maigre, aux yeux durs et perçants, à la moustache violemment teinte.

Raven le prit par le bras et l'attira à la fenêtre.

— Qui est cette fille ? demanda-t-il.

Goshawk la regarda, puis hocha la tête.

— J'en sais rien, dit-il avec indifférence. Pourquoi ?

— Laisse tomber le pourquoi, gronda Raven. Trouve qui c'est tout de suite. Envoie quelqu'un qui se renseigne. Comment, je m'en fous ! mais que personne le sache ! Je veux tous les détails.

Il lui donna un billet de vingt dollars.

— T'en auras encore dix, si tu me tuyautes correctement.

Goshawk secoua la tête.

— Donnez-moi vingt dollars de plus, dit-il.

Raven, pâle de rage, le saisit par le cou.

— Petite crapule, dit-il avec colère, essaie de me rouler pour voir et tu verras.

Goshawk se recula précipitamment. Il se palpa doucement la gorge de sa main sale.

— Très bien, monsieur Raven, dit-il en portant à son front un doigt long et osseux.



— Et ne m'appelle pas comme ça ! fit Raven entre ses dents.

Goshawk sortit. Raven ferma la porte à clef et revint à la fenêtre. La femme avait disparu.

Il se tourna vers son petit déjeuner. Sur le plateau, on avait plié le journal de façon à ce que sa photo soit immédiatement visible. Il prit le journal avec rage et le lança à travers la pièce.

Il n'avait pas faim. Après quelques bouchées, il repoussa le plateau et alluma une cigarette. Comment allait-il sortir de l'hôtel ? Partout, ses photos rappelaient aux gens qu'il était recherché. Il se regarda dans la glace. En laissant pousser sa moustache et en se teignant les cheveux peut-être pourrait-il se sauver. Des lunettes noires aussi seraient utiles. Voilà ce qu'il lui fallait. Il se sentit trembler d'excitation. Il aurait besoin de Goshawk : donc celui-ci connaîtrait son déguisement. Un sourire cruel déforma ses lèvres minces. Peut-être que Goshawk aurait un petit accident.

## CHAPITRE XVI

*9 septembre - 11 h 45.*

Goshawk prit la parole.

— J'ai fait une enquête sur la petite dame d'en face. Elle s'appelle Marie Leroy. C'est une fauchée qui veut aller à Hollywood, elle s'imagine être danseuse ; elle est sans parents et ne peut pas trouver de boulot. À la fin de la semaine, elle sera foutue à la porte.

Raven alluma une cigarette. D'innombrables mégots jonchaient sa cheminée.

— Que va-t-elle faire ?

Goshawk haussa les épaules.

— Je vais vous dire ce qu'elle ne fera pas, dit-il avec un sourire en coin. Elle ne couchera avec personne ; son genre, c'est : j'ai-toujours-été-respectueuse-et-je-le-serai-toujours.

Raven ricana.

— On peut avoir n'importe quelle fille, dit-il. L'occasion, le temps, juste ce qu'il faut de baratin, et on les a toutes.

— Ah oui ? fit Goshawk en secouant la tête. Vous pensez pas essayer, non ? J'aurais pas cru

que vous ayez la tête à baratiner des filles. Vous n'avez pas assez d'histoires sur le dos ?

Raven ne fit pas attention à lui. Il se leva de son vieux fauteuil.

— Faut que tu m'apportes une paire de lunettes noires, dit-il, et de la teinture pour les cheveux.

Les yeux de Goshawk s'arrondirent.

— Vous pensez à vous tirer ?

— Non. C'est juste pour me changer l'allure.

— O.K., je vous apporterai ça.

Il sortit.

Après son départ, Raven eut un moment de violence. Il savait que dès qu'il n'aurait plus d'argent, Goshawk le dénoncerait. Ce genre de type dénonçait toujours. Eh bien, il l'aurait, quand il serait prêt à partir.

Il alla s'asseoir près de la fenêtre, et dissimulé derrière le rideau sale contempla la chambre de Marie Leroy. La fenêtre déserte lui fit prendre conscience de sa solitude. Il se sentit plus seul que jamais, et attendit son retour en fumant cigarette sur cigarette.

Quand Goshawk lui apporta son déjeuner, il n'avait pas bougé de place. Il trouva sur le plateau une paire de lunettes noires et un flacon d'eau oxygénée.

Raven prit son repas en rêvassant. De temps à autre il regardait la fenêtre d'en face. Son esprit actif échafaudait déjà des plans. Après le déjeuner il écrivit une lettre, qu'il composa lentement. Après l'avoir écrite, il se renversa sur son siège et la relut :

*Chère mademoiselle,*

*Je crois savoir que vous aimeriez aller à Hollywood. J'y vais moi-même. Ne pourrions-nous y aller ensemble? J'ai une voiture et les frais du voyage seront à ma charge. Il s'agit d'une proposition d'affaires et si je vous demande de m'accompagner c'est qu'il est très important pour moi de voyager avec quelqu'un comme vous. Je vous donnerai plus de détails quand je vous rencontrerai, ce que je me propose de faire dans quelques jours.*

*Bien à vous.*

JAMES YOUNG

Il mit la lettre sous enveloppe et la déposa sur le plateau. Quand Goshawk vint desservir, il lui ordonna de poster la lettre.

— Du baratin par correspondance, hein? fit Goshawk.

— Fais ce que je te dis et ferme-la, grogna Raven.

Après le départ de l'hôtelier, il se teignit les cheveux. Cela lui prit du temps, mais le résultat le surprit. Sans aucun doute, son aspect avait changé. Il essaya ses lunettes mais jugea qu'elles ne suffisaient pas. Une moustache arrangerait tout. Eh bien, il la laisserait pousser, ce qui ne devrait pas être long, il sentait déjà sur sa lèvre supérieure les poils qui naissaient.

Il s'assit sur le bord de son lit, et réfléchit. On était mardi. Demain, elle recevrait sa lettre et à la fin de la semaine elle serait mise à la porte de sa chambre. Tout devait aller bien, elle était dans une mauvaise passe et il lui offrait une chance.

Jeudi soir, il irait la voir et ils partiraient tous les deux dans la nuit de vendredi. Entre-temps, il devrait se procurer un costume plus beau et une voiture. Comment diable allait-il s'y prendre ? Si Goshawk savait qu'il s'en allait, se tairait-il jusqu'à son départ ou le dénoncerait-il tout de suite ? En lui promettant une forte somme, il devrait fermer la bouche du taulier. Oui, c'est ainsi qu'il devait s'y prendre. Demain, il ferait faire le nécessaire pour la voiture. Il aurait également besoin de quelques plaques d'immatriculation volées.

Il continua à établir ses plans jusqu'à ce que la chambre s'assombrît avec le soir, puis il se souvint de Marie Leroy et alla à la fenêtre. Elle était rentrée chez elle et avait allumé la lumière. Il s'assit et l'observa de derrière le rideau. Cette nuit-là, elle resta sans danser affalée dans un fauteuil, elle contemplait le mur d'en face, aussi solitaire et mélancolique que Raven lui-même.

## CHAPITRE XVII

*11 septembre - 10 h 15.*

Raven s'examina dans la glace. Il y vit un homme mince et bien habillé dont les yeux étaient cachés derrière des lunettes noires. Ses cheveux et sa légère moustache étaient presque blancs. Ce n'était plus le Raven qu'il connaissait. Il fut sûr que tout le monde s'y tromperait et poussa un grand soupir de soulagement.

— Vous avez l'air au poil, dit Goshawk qui l'observait. Vous pourriez passer à côté de n'importe quel flic.

Raven acquiesça.

— J'essaierai bientôt, dit-il.

— J'aimerais voir ça, dit Goshawk avec un petit rire, pour sûr, ça vaudra le spectacle.

Tous deux sourirent. Tous deux avaient leurs pensées secrètes mais Raven savait ce qui se passait dans l'esprit de l'hôtelier et ce n'était que grâce à un contrôle extraordinaire sur lui-même qu'il ne lui écrasait pas la figure à coups de poing.

Goshawk se retira et Raven tout excité alla à la

fenêtre. Marie Leroy se préparait à sortir et arrangeait son chapeau devant une glace.

Il n'hésita pas plus longtemps. Il traversa sa chambre, ouvrit la porte et descendit l'escalier. Dehors il respira profondément plusieurs fois. Cela lui fit beaucoup de bien, il avait été enfermé si longtemps dans sa petite chambre qu'il se dirigea rapidement vers le bout de la rue.

Un agent de police passa en flânant à côté de lui et Raven sentit son cœur se serrer. Le policier ne fit pas attention à lui. Au bout de la rue, Raven s'arrêta et fit demi-tour.

Marie Leroy venait juste de sortir de chez elle et marchait dans sa direction. Il aima sa démarche. Elle allait à longues et gracieuses enjambées et son corps se balançait harmonieusement. Il voyait ses seins bouger légèrement sous sa robe légère. Sans aucun doute, c'était un morceau de roi à elle toute seule. Il s'avança vers elle et souleva son chapeau au moment où elle passait à côté de lui. Le soleil brilla sur ses longs cheveux argentés.

— Mademoiselle Leroy ? demanda-t-il. Je m'appelle Young, James Young.

Elle le regarda. Ses yeux étaient très bleus.

— Ah oui, dit-elle enfin.

Il sourit de ses lèvres minces.

— Vous devez penser que je suis un peu fou, n'est-ce pas ? Rassurez-vous, ce n'est pas le cas. Vous avez bien reçu ma lettre ?

— Oui, je n'y ai rien compris.

— On ne peut pas parler dans la rue. Il y a un salon de thé un peu plus loin, voulez-vous que nous y allions ?

Il fit demi-tour et elle le suivit. C'est tout juste s'il ne rit pas, l'affaire était dans le sac, ça en avait tout l'air.

— Ma lettre vous a peut-être paru un peu mystérieuse, dit-il. Quand je vous aurai expliqué, vous verrez comme c'est bêtement simple. Mais avant de poursuivre, laissez-moi vous dire que je suis metteur en scène de la Société des Films Lazard. Je suis venu ici dire bonjour à mes parents et je dois repartir pour Hollywood, vendredi.

Il vit ses yeux briller.

— Fichtre ! dit-elle, vous dirigez des films, c'est vrai ?

Il fit signe que oui.

— Oui, et croyez-moi c'est un sale métier.

Ils entrèrent dans le café et s'assirent. Il commanda du café et des biscuits.

— Maintenant, laissez-moi m'expliquer. Je me suis laissé embarqué dans un pari stupide et je voudrais que vous m'aidiez à m'en sortir. Voici l'histoire. À Hollywood un copain a prétendu devant moi qu'aux États-Unis toutes les filles veulent être actrices. Je l'ai traité d'idiot. On s'est mis à discuter, et, de fil en aiguille, j'ai parié que je ramènerais la première jeune fille que je rencontrerais et qu'elle ne voudrait pas être actrice. Vous me suivez ?

Marie Leroy, les yeux perplexes, fit signe que oui.

— Eh bien, croyez-le ou non, toutes les filles auxquelles j'ai posé la question veulent être actrices. Du coup, j'ai renoncé. Il faut que je reparte vendredi et que je m'avoue battu. J'aime



pas ça, j'aime pas admettre que j'ai le dessous, alors je crois que je vais tricher un peu. J'ai entendu dire que vous vouliez aller à Hollywood et faire de la danse. Si vous voulez, je vous emmène, mais il faudra que d'abord vous alliez voir mon copain et que vous lui disiez que c'est danseuse que vous voulez être et pas actrice. Si vous faites ça, je vous ferai engager dans une troupe.

— C'est pas une blague ? demanda-t-elle. Autrement ce serait une blague rudement moche.

Raven hocha la tête.

— Je ne blague pas, dit-il. Mais pourquoi êtes-vous si sérieuse ; vous avez des ennuis ?

Elle acquiesça.

— J'en ai l'impression, dit-elle en contemplant à travers la fenêtre la foule qui passait dans la rue, je suis complètement fauchée et je ne sais pas où aller.

— Eh bien, dites donc, c'est votre jour de chance aujourd'hui, dit-il en sentant son sang circuler plus vivement dans ses veines. Alors, c'est d'accord ?

— Vous serez sage, n'est-ce pas ?

Il faillit lui rire au nez. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'il allait la balader à travers la moitié de l'Amérique sans la culbuter un peu ? Elle devait être folle.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit Raven. Vous n'aurez pas à vous plaindre.

Elle jouait avec sa cuiller.

— Vous permettez que je sois très franche, monsieur Young ?

Raven fit signe que oui.

— J'en serais ravi.

— Je veux aller à Hollywood. En fait, c'est ce que j'ai toujours rêvé mais c'est trop beau pour être vrai. J'ai l'impression qu'il y a une arnaque dans cette histoire.

— Pas du tout, mais si vous vous sentez nerveuse, je ne veux pas vous presser.

Elle le regarda comme pour essayer de voir ce qu'il avait dans la tête. Elle n'aimait pas ses yeux froids et sa bouche mince, mais elle savait qu'elle partirait avec lui. Elle ne pouvait rien faire d'autre. Il fallait qu'elle aille à Hollywood.

— Merci, dit-elle, je partirai avec vous. Ne croyez pas que je ne suis pas reconnaissante, mais quand on est femme, il faut être prudente.

— Ça m'a fait plaisir de vous voir hésiter, dit Raven avec un signe de tête. J'ai fait la même proposition à des filles qui auraient fait n'importe quoi pour que je les emmène et je n'aime pas ce genre.

Il vida sa tasse de café et se leva.

— Vendredi soir vers 9 h 30. Je viendrai vous prendre. N'emportez pas trop de bagages, voulez-vous ?

Il n'essaya pas de lui serrer la main. Dans la rue, il ôta son chapeau.

— Merci de bien vouloir m'aider, mademoiselle, dit-il.

Il la regarda s'éloigner avant de reprendre la direction de sa chambre. Avec une femme pareille, une bonne voiture et sa nouvelle allure, il pourrait quitter Saint Louis. Il n'aurait même pas à se cacher. Il était sûr qu'il pourrait passer par les rues principales et même saluer de la main les feds qu'il croiserait.

## CHAPITRE XVIII

*13 septembre - 21 heures.*

La nuit était étouffante et la lune, haut dans le ciel, se couvrait de nuages en lambeaux.

À petits pas lents, Raven marchait de long en large dans sa chambre. Il avait soigneusement tiré le rideau et était prêt pour la première étape de son évasion. Dans quelques minutes, Goshawk viendrait le voir. Derrière l'hôtel était une voiture à deux places qui lui avait coûté fort cher et qui attendait le moment de l'emmener vers la liberté. À l'exception du taulier personne ne le connaissait sous son nouvel aspect. Une crispation traversa son visage mince. Il entendit des pas dans le corridor et, par habitude, glissa sa main dans sa poche intérieure pour saisir son revolver.

Goshawk frappa et Raven le fit entrer. Les deux hommes se dévisagèrent.

— Alors, vous partez ? dit Goshawk. Vous emmenez la petite dame avec vous ?

Raven se força à rester impassible. Ce type savait donc tout. Il hocha la tête.

— La voiture est là ?

— Naturellement.

— Tu as fait le plein ?

— Oui, vous en avez pour deux cents miles, à moins d'être arrêté avant, répondit l'hôtelier en ricanant.

Raven s'assit sur le lit.

— Alors on va faire les comptes, dit-il en tirant de sa poche une mince liasse de billets qu'il avait spécialement préparés.

« Voyons, j'ai payé pour la voiture et pour un mois de pension, bon, je t'en fais cadeau. Et puis tu vas sans doute vouloir quelque chose pour la fermer, pas vrai ?

Goshawk se frottait les mains.

— Ils offrent cinq mille dollars pour celui qui aidera à vous arrêter, dit-il.

Raven se raidit.

— Cinq mille dollars, répéta-t-il en regardant Goshawk dans les yeux.

— Ouais. Jolie petite somme, hein ?

Raven eut presque envie de rire. L'imbécile venait de signer son arrêt de mort. Peu importait la somme que Raven pourrait lui donner, il moucharderait au premier flic qu'il verrait. Cinq mille dollars, c'est une somme qu'on ne laisse pas passer.

Raven se leva.

— Si je t'en donne autant, ça t'ira, pas vrai ? Les petits yeux de Goshawk brillèrent.

— Et comment, dit-il, je serai régulier.

Raven sortit une autre liasse de sa poche.

— Il doit y avoir à peu près ça, dit-il, compte. Il mit les billets dans les mains tremblantes de

Goshawk et gagna la fenêtre. En soulevant un peu le rideau, il put voir Marie qui s'affairait dans sa chambre et devina qu'elle faisait ses valises. Le temps passait. Il jeta un coup d'œil à Goshawk qui assis sur le lit faisait le compte des billets.

Il sortit son revolver de sa poche, le prit par le canon et s'approcha de l'hôtelier.

— Tu as assez d'argent là pour être riche, dit-il d'un ton détaché, se rapprochant de lui.

Goshawk fit oui de la tête ; il marmonnait des chiffres tout en posant les coupures sur le lit. Raven se posta derrière lui et leva le bras. Goshawk se tassa brusquement sur lui-même et poussa un petit cri de terreur en voyant l'ombre de Raven sur les draps sales, le bras levé qui s'abaissait et le revolver qui paraissait trois fois plus grand dans la main immense et déformée.

La crosse écrasa son crâne et il s'affala sur le lit ; un trou apparut soudain sur sa tête, d'où s'écoulaient de la cervelle et du sang.

Raven fit rapidement un pas en arrière. Il n'avait pas besoin de frapper une seconde fois. Le choc lui avait fait mal à la main et au bras. Il contempla Goshawk avec un sentiment de soulagement grandissant. Le seul homme qui aurait pu le perdre était silencieux pour toujours.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à sortir, monter dans la voiture, aller prendre la Leroy et partir.

Il tira Goshawk sur le lit et le recouvrit d'une couverture. N'importe qui en regardant dans la chambre penserait que c'était Raven qui dormait. Il mit un oreiller sur la tête du mort et s'arrêta

pour allumer une cigarette. À l'horloge, il était 9 h 20. Tout allait bien. Il se dirigeait vers la porte quand son œil tomba sur le calendrier affiché au mur. Il lut. « VENDREDI, 13 septembre » et s'arrêta.

— C'est mon jour de veine, dit-il avec un rire forcé.

Ensuite il s'en alla, ferma la porte et empocha la clef.

Il ne rencontra personne en descendant. Il sortit de la maison par-derrière et trouva dans la ruelle la Chrysler qui l'attendait. Il monta dedans et mit le moteur en marche. Il pouvait à peine croire qu'il était parti, qu'il avait une voiture rapide et que dans quelques heures Saint Louis serait loin derrière lui.

Il fit une fois le tour du pâté d'immeubles et au moment précis où l'horloge de la rue marquait 9 h 30 s'arrêta devant la maison de Marie Leroy.

Elle l'attendait dans l'entrée ; quand elle le vit arriver elle ramassa ses deux valises et descendit les marches en courant. Il ne fit pas l'effort de sortir de sa voiture. De sa place il pouvait voir des gens dans toute la rue examiner la scène de derrière leurs rideaux. Il n'allait pas leur permettre de fournir son signalement aux flics, au cas où quelqu'un aurait des soupçons.

— Vous y arrivez ? lui demanda-t-il. Les bagages peuvent rentrer dans le coffre arrière. C'est très facile à ouvrir. Mon moteur est froid et il faut que je m'occupe de lui une minute.

— D'accord, dit-elle.

Il sentit deux chocs dans la voiture quand elle fourra ses valises dans le coffre arrière.

Il se pencha, lui ouvrit la porte et elle monta. Elle avait la même robe à pois rouges et blancs et quand elle s'assit sa jupe se releva un peu. Voir ses longues jambes fuselées le fit frissonner. Elle baissa sa jupe et eut un rire nerveux.

— Pour une voiture, c'est une belle voiture, dit-elle.

— Elle vous plaît ? demanda-t-il en débrayant. C'est qu'on a une fameuse trotte à faire. J'ai dormi tout l'après-midi et je voudrais aller aussi loin que possible.

Elle se laissa aller contre le dossier capitonné.

— Rouler la nuit, ça me plaît. Est-ce que je pourrai conduire quand vous serez fatigué ?

Il lui jeta un coup d'œil.

— Vous savez conduire ?

— Bien sûr.

Il n'avait pas pensé à ça. S'ils se relayaient pour dormir et conduire ils gagneraient la moitié du temps.

— C'est parfait, dit-il en toute sincérité.

Il conduisait à une allure régulière, aux environs de 40 miles à l'heure. Il n'avait pas envie d'attirer l'attention d'un flic excité. Goshawk lui avait donné une fausse carte grise, mais même avec ces papiers il ne voulait pas courir de risques.

Ils atteignaient les faubourgs, quand Marie s'exclama :

— Regardez ! Une barricade ! Comme c'est amusant ! Va falloir nous arrêter.

Raven détacha son revolver de son étui sous

l'épaule et arrêta sa voiture quelques mètres avant la lanterne rouge.

Trois gardes de l'État s'approchèrent. Deux d'entre eux étaient armés de mitraillettes.

Raven sentit sa gorge se dessécher mais il resta calme.

Marie se pencha par la fenêtre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Ils projetèrent sur son visage une forte lumière qu'ils tournèrent ensuite sur Raven qui avait rapidement enlevé son chapeau.

— De quoi s'agit-il, sergent, dit-il, je n'allais pas trop vite, pas vrai ?

— Vos papiers, mon vieux, demanda le garde, en posant le pied sur le marchepied.

Raven remarqua que ses camarades s'étaient détendus et ne maintenaient plus leurs armes dans sa direction.

Il sortit ses papiers.

— Les voici, dit-il.

Marie avait l'air de sympathiser avec les deux autres. Raven ne pouvait entendre ce qu'elle leur disait, la tête penchée par la fenêtre, mais l'un d'entre eux se mit à rire et il entendit Marie qui riait aussi.

Le type lui rendit ses papiers après les avoir à peine regardés.

— C'est votre femme, je suppose ? dit-il.

Raven fit signe que oui.

— O.K., mon vieux, allez-y.

Raven débraya et la voiture dépassa la barricade. Il pensa brusquement qu'il devait être rude-



ment prudent avec cette fille. Quel imbécile il avait été de ne pas y avoir songé !

— Ils cherchent l'ennemi public numéro un, dit-elle d'un ton excité. Un certain Raven qu'on croit caché en ville. C'est pas passionnant ?

— Ouais, dit-il avec un petit sourire. En attendant, j'ai quelque chose à vous dire qui va vous donner un choc. J'ai été fou de vous emmener avec moi, ma p'tite.

Ses yeux s'arrondirent.

— Pourquoi ?

Il continua à conduire.

— Vous n'avez jamais entendu parler du Mann Act ?

— Si, bien sûr. Mais qu'est-ce que ça a à voir ?

— Tout. C'est un délit de faire passer une frontière d'État à une femme qui n'est pas la vôtre. Ça va chercher dans les vingt ans.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mais ils nous ont laissés passer.

Raven fit la moue.

— Parce que je leur ai dit que vous étiez ma femme. Ce qui nous a sauvés, c'est la voiture, nos vêtements, notre allure.

Il y eut une longue pause. Raven reprit :

— Si ça vous dérange d'être ma femme pendant ce voyage, on ferait mieux de revenir !

Marie regardait droit devant elle.

— J'aurais pu m'en douter qu'il faudrait bien que je paie d'une façon ou d'une autre, dit-elle avec amertume.

Raven appuya sur le frein et arrêta la voiture.

— Un mot de plus et on fait demi-tour.

Elle le regarda, puis tourna la tête.

— Ça va, dit-elle, j'en mourrai pas.

Et elle s'installa de nouveau plus confortablement.

Raven fit bondir la voiture. L'affaire était dans le sac. Tous deux restaient silencieux. La Chrysler fonçait dans la nuit, avalant des kilomètres sur la route nationale. La température devint plus fraîche à mesure que l'heure avançait sur la montre du tableau de bord. Ils commençaient à sentir la fatigue.

— On va arriver à Williamsburg, on y boira quelque chose, dit-il.

Marie frictionnait ses bras nus.

— Je sortirai un manteau quand on arrivera, dit-elle.

Dix minutes après ils arrivaient à la ville. Raven arrêta la voiture en face d'un petit hôtel de bois. Il alla au coffre arrière et aida Marie à sortir un léger cache-poussière. Il prit également une couverture. Ils entrèrent ensemble dans l'hôtel. L'horloge sonnait minuit et quart. Ils s'assirent dans un vestibule désert et commandèrent du café et du rhum à un nègre à l'air effaré.

— Fatiguée ? s'enquit Raven alors qu'ils buvaient à petites gorgées le café fumant.

Elle secoua la tête.

— On va continuer, dit-elle, l'air très décidé.

Raven sourit intérieurement.

Ils terminèrent leur café et se levèrent pour partir.

— Voulez-vous que je conduise ? demanda-t-elle.

Il acquiesça.

— Bien sûr, si vous voulez. On va continuer jusqu'à Columbia où on pourra peut-être dormir un peu.

Elle se mordit les lèvres.

— Vous pourriez pas dormir maintenant ? Comme ça, on pourrait rouler tout le temps.

— Oui, c'est possible, dit-il. Vous êtes rudement pressée d'arriver, pas vrai ?

Et il la suivit jusqu'à la voiture.

## CHAPITRE XIX

*14 septembre - 11 h 10.*

— Tu crois que c'est Raven ? demanda Hogarty. Jay et lui examinaient la dépouille de Goshawk. Deux policiers les surveillaient d'un œil désabusé, les agents fédéraux ne leur ayant jamais paru très utiles.

Jay haussa les épaules.

— C'est possible.

— Reprenons le raisonnement, dit Hogarty en se détournant du lit. La fille d'en bas dit que le locataire ne sortait jamais et que Goshawk lui portait tous ses repas. Personne d'autre ne l'a jamais vu. Tout ça laisserait supposer que c'est Raven, non ?

Jay haussa les épaules une fois de plus.

— Peut-être bien, dit-il.

— Et maintenant la fille d'en face. Qu'est-ce qu'elle a à voir avec tout ça ? Si on retournait parler à la bonne ?

Ils descendirent et trouvèrent une petite bonne aux yeux ronds qui les attendait. Hogarty lui fit un signe de tête.

— Venez par ici, dit-il, on va tout recommencer. Vous vous appelez bien Alice Cohen, n'est-ce pas ?

La fille fit signe que oui.

— Bon, allez-y.

— Il voulait savoir qui était la femme. La propriétaire me l'a dit. C'était une danseuse qui voulait aller à Hollywood.

— Pourquoi Goshawk voulait-il savoir ça ?

— Je ne sais pas, il n'a pas dit.

— Vous n'avez jamais vu le locataire de cette chambre ?

— Jamais, mais M. Goshawk m'a envoyée chercher des lunettes de soleil et du décolorant pour les cheveux. Il ne s'en servait jamais, alors j'ai pensé que c'était pour le locataire.

Hogarty et Jay échangèrent un regard.

— Vu, fit Hogarty. Vous avez autre chose à dire ?

— J'ai entendu M. Goshawk parler d'acheter une Chrysler. J'ai été surprise parce qu'il lâchait pas facilement son argent, mais je me suis dit qu'il se laissait aller.

— Très bien, bébé, vous êtes épatante, dit Hogarty d'un ton excité. Je vous reparlerai plus tard, restez par ici.

La bonne les laissa et il se retourna vers Jay.

— Tout a l'air de coller. Les gardes à la sortie Ouest ont signalé le passage d'un type blond avec sa femme dans une Chrysler à deux places.

Il vérifia dans son carnet.

— La fille avait une robe rouge avec des pois blancs. On va aller voir en face si c'est bien la robe

qu'elle portait, cette Leroy. Si c'est elle, on leur courra après. Ils vont à Hollywood par la route nationale « 40 ».

Il sortit de l'hôtel, et Jay le suivit.

## CHAPITRE XX

*14 septembre - 11 h 50.*

— On passera la nuit à Odessa, dit Raven.

Marie serra les poings, mais ne dit mot. Rouler sans arrêt les avait énervés tous les deux et Raven commençait à perdre patience. Il n'allait pas conduire jour et nuit. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'elle pourrait rester assise dans la voiture, le temps d'arriver gratis jusqu'à Hollywood ? Le moment était venu de payer son voyage.

— C'est un petit bled terrible, dit-il, mais ça ira pour la nuit. On s'arrêtera aussi à Kansas City, la ville vous plaira.

— Ça nous prendra des semaines pour aller à Hollywood, dit-elle.

— Pas après cette nuit, dit-il avec un petit sourire. Le temps passera assez vite à partir de demain.

Elle lui jeta un regard gêné mais ne dit rien. Quelques minutes après, ils arrivaient à Odessa.

Raven s'arrêta à une pompe à essence et fit remplir son réservoir. Il demanda ensuite l'adresse d'un hôtel et prit la direction qu'on lui indiqua.

— Nous sommes M. et Mme Young, n'oubliez pas, lui dit-il en descendant de voiture.

Elle entra dans le hall sans répondre. Un Noir se précipita pour prendre leurs bagages. Raven remplit une fiche. Le portier sécha l'encre, regarda le nom, sursauta un peu et leur lança un coup d'œil interrogateur.

— Quelque chose qui va pas ? demanda Raven dont les yeux étaient brusquement devenus très durs.

Le portier secoua la tête.

— Rien du tout, monsieur, dit-il, vous avez simplement oublié d'indiquer d'où vous venez.

Raven prit la plume, griffonna « Jefferson City » et tourna le dos.

— Une chambre pour deux ? demanda le portier. Marie se raidit.

— Bien sûr, dit Raven en lui souriant et un lit pour deux personnes.

Il n'y avait pas d'ascenseur et ils montèrent deux étages.

— Ces hôtels de deuxième zone me portent sur les nerfs, fit Raven.

Marie s'aperçut qu'elle ne pouvait lui répondre. Son cœur battait follement et elle se sentait un peu malade.

Ils entrèrent dans une grande chambre, mais meublée misérablement, où un grand lit de fer occupait presque toute la place.

Raven enleva son chapeau, son cache-pousière et bâilla.

Qu'est-ce que vous en dites ? demanda-t-il en regardant autour de lui.



— Je trouve que c'est sordide, dit Marie avec un petit frisson. Il n'y a vraiment pas moyen de faire autrement, monsieur Young ? Vous auriez pu me faire avoir une chambre pour moi.

— Bien sûr que j'aurais pu, dit Raven avec un sourire.

— Vous avez dit que ce serait sérieux. Vous avez dit que je n'aurais pas à m'en faire. Vous vous rendez pas compte comme tout cela est affreux ?

Raven s'assit sur le lit.

— Je t'ai amenée jusqu'ici, dit-il, et je trouve que j'ai droit à un peu de gentillesse de ta part. Mais je ne veux pas m'imposer. Le problème est simple. Si tu veux continuer le voyage avec moi, tu resteras ici cette nuit et tu seras gentille. Maintenant si tu veux rester à pourrir sur place, dans ce patelin, ou revenir à pied à Saint Louis, alors je fous le camp tout de suite en voiture et tout seul. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Oh, ça va bien, dit-elle. Vous m'avez amenée où vous vouliez. Je vends mon corps pour le voyage, c'est ce que vous vous êtes mis dans la tête, n'est-ce pas ?

Raven fit la grimace.

— J'avais l'intention d'y aller doucement avec toi, dit-il entre ses dents, mais si tu veux des astuces à la noix, tu auras droit au grand jeu.

Elle s'assit sur l'autre côté du lit, loin de lui, et commença à pleurer.

— Mon Dieu, dit-elle, j'ai été folle.

Raven tendit les bras et l'attira vers lui.

— On ne te l'a jamais fait avant ? demanda-t-il. Elle détourna la tête.

— Jamais, dit-elle.

— N'aie pas peur. Faudra y passer un jour ou l'autre. Les femmes qui veulent faire de la danse à Hollywood ne peuvent être vierges et danseuses, ça ne va pas ensemble. Lève-toi et déshabille-toi, il se fait tard. Je serai gentil, tu verras.

Elle se redressa et le supplia du regard.

— Donnez-moi un moment de répit, dit-elle, laissez-moi me déshabiller toute seule.

Raven se mit à rire.

— Oh merde, dit-il, fais pas ta poule mouillée. Il s'avança vers elle.

— Viens ici, je vais t'enlever tes affaires.

— Non ! fit-elle.

Brusquement il perdit patience et la renversa sur le lit. Elle vit l'éclat bestial de ses yeux et pendant un moment un hurlement s'étrangla dans sa gorge.

— Ne gueule pas, fit Raven.

Il lui attrapa la mâchoire entre deux doigts.

— Tu veux y passer ou bien je fous le camp ?

Allongée sur le dos, elle le regarda. Elle vit son regard fixe et lubrique qui le faisait ressembler à une bête. Des gouttelettes de sueur ruisselaient de sa peau grisâtre. Elle sentait les tremblements de son corps ébranler le lit. Elle aurait voulu refuser mais elle savait qu'il n'aurait aucune pitié pour elle. Il l'abandonnerait sur place. Avec le dollar et les quarante *cents* qu'elle avait dans son porte-monnaie, que pourrait-elle bien faire. Peut-être, après tout, ne serait-ce pas trop terrible ? Les filles qu'elle connaissait à qui on avait déjà fait ça avaient l'air contentes. Il y en avait naturellement

qui n'aimaient pas mais c'étaient des filles en papier mâché, qui ne connaissaient rien à rien. Et c'était leur façon de se jouer la comédie à elles-mêmes. Elle ferma donc les yeux, effaçant de sa vue l'étrange visage inhumain qui était si près du sien et, les lèvres sèches, lui dit d'y aller.

Il mit la main sur sa robe et la déchira. Le mince tissu ne résista guère. Elle se dressa à demi mais il la repoussa sur le lit.

— Bouge pas, dit-il, les yeux brûlants d'un éclat sauvage. Je t'achèterai tout ce que tu voudras. Bouge pas !

— Non, non, pas comme ça, dit-elle en lui attrapant les poignets au moment où il arrachait son slip. Je vous en supplie, c'est horrible, pas comme ça.

— Allons-y, compris ? allons-y.

Ses mains retombèrent. Il arracha la soie qu'elle avait sur elle et l'air chaud de la nuit baigna sa nudité effrayée. Elle se couvrit les yeux de ses mains et se mit à pleurer.

Son long corps blanc, ses seins fermes et bien formés l'enflammèrent. Il allongeait deux mains tremblantes vers elle quand on frappa violemment à la porte.

Raven resta paralysé un instant. Puis ses réflexes revinrent et d'un saut il fut debout, son revolver à la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sa voix sonna rauque et cassée à ses propres oreilles.

Marie se détourna à demi, se cachant le visage

dans ses bras. Ses blanches épaules étaient secouées par les sanglots.

— Sors, Raven, et les mains en l'air, cria quelqu'un.

Raven se calma. Son esprit revint au portier et à sa surprise en lisant sa fiche. Il était pris au piège. Il n'avait même pas sa mitraillette que, comme un sacré imbécile, il avait laissée dans le coffre arrière de la voiture. Il tira une fois à travers la porte et il entendit des pas qui s'éloignaient rapidement.

Marie poussa un hurlement et se dressa sur son séant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux sur son revolver. Pourquoi tirez-vous ? Qu'est-ce qu'...

Avec un mouvement brusque, Raven se retourna vers elle.

— Ta gueule, gronda-t-il.

— Dis donc, Raven, appela de nouveau la voix, tu peux pas t'en tirer. L'hôtel est cerné, tu ferais mieux de te rendre, t'as pas une chance.

— Viens me chercher, répliqua Raven avec un hurlement sauvage.

En même temps il tira de nouveau à travers la porte.

— Raven ? fit Marie, bouche bée. Vous êtes Raven ?

Il lui fit face.

— Ouais, maintenant t'es fixée, sale petite putain. Tu m'as aidé à sortir de Saint Louis, tu comprends ? Et, nom de Dieu ! tu m'aideras à foutre le camp d'ici aussi !

Il empocha son revolver, la prit par le bras, la

mit sur ses pieds et arracha les vêtements déchirés qui pendaient sur son corps.

Elle avait trop peur pour penser à sa honte.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-elle.

— Tu vas sortir d'ici, dit Raven en reprenant son revolver, tu vas marcher devant. S'ils me tirent dessus, ça ira mal pour toi.

— Vous pouvez pas faire ça, j'y suis pour rien, vous pouvez pas me forcer, je vous en supplie... pas comme je suis !

Il lui ramena les bras derrière le dos, serra ses deux poignets dans une seule main, puis se tenant près d'elle, la poussa vers la porte.

— Je sors, hurla-t-il, ne tirez pas, je sors !

À voix basse, d'un ton sauvage, il lui dit :

— Si tu t'évanouis ou si tu essaies une combine, j'arroserai la ville de tes entrailles.

Il lui enfonça son revolver glacé dans le dos jusqu'à ce qu'elle crie de souffrance puis il ouvrit la porte, et la poussa dehors.

Les deux agents fédéraux furent si surpris de voir Marie qu'ils hésitèrent un instant. C'était sur cette hésitation que Raven avait compté. Il tira deux balles presque simultanément. La flamme du revolver brûla le bras de Marie et elle poussa un cri. Les deux agents tombèrent lentement en se repliant sur eux-mêmes, l'un touché à la tête et l'autre au milieu de la poitrine.

— Continue d'avancer, dit Raven.

Il la força à courir le long du corridor où il n'y avait personne. Ils descendirent. Au bas de l'escalier était tapi le portier de nuit, qui releva la tête et les regarda avec des yeux terrifiés.

La vue du corps nu de Marie sembla l'hypnotiser. Raven lui envoya une balle entre les deux yeux.

Il poussa précipitamment Marie en bas et tous deux traversèrent le hall désert. Par la porte ouverte, il put voir la Chrysler encore rangée en face de l'hôtel. À côté d'elle se tenait une autre voiture vide.

Son esprit travaillait rapidement. Le portier l'avait signalé aux agents locaux du F.B.I. Ceux-ci avaient donné l'alarme et étaient venus à l'hôtel. Dans une ville comme Odessa, il était vraisemblable qu'il n'y avait pas plus de deux agents fédéraux. Cette histoire d'hôtel cerné n'était que du bluff.

Prudemment il poussa Marie dans la rue. Personne ne tira. Il respira un bon coup, la fit courir jusqu'à la voiture.

— Monte dedans, grogna-t-il, grouille.

Elle ouvrit la porte et monta. Raven jeta un regard en arrière, vit quelque chose bouger dans l'ombre et fit feu. Puis il se courba derrière le volant, et tira désespérément sur le starter. Le moteur se mit en marche, et il lança la voiture en avant.

Marie était accroupie auprès de lui. Elle se couvrait les seins de ses bras et tremblait sous le vent froid qui lui mordait la chair.

— Reste tranquille, parle pas, dit Raven, ou je te descends.

Il savait que suivre la route de Kansas serait trop dangereux, et il prit le chemin de terre de Fayetteville. Il accéléra jusqu'à ce que les aiguilles

marquent 65 miles sur le cadran, ce qui était une vitesse suffisante sur une route pareille. Tout en conduisant, il tirait des plans. Sa chevelure n'était plus bonne pour le déguiser, ils devaient être au courant. Bon Dieu, pas bêtes, ces salauds d'agents fédéraux ! Si seulement il pouvait être à des miles au moment où ils arriveraient à Odessa, il avait une bonne chance de s'en tirer. Sinon, il y aurait une fusillade.

— Vous ne pouvez pas vous arrêter une minute, demanda Marie à voix basse, je suis gelée.

— Vaut mieux que tu gèles que moi je brûle, répliqua-t-il avec un rire sauvage. Mets-toi par terre, c'est plus chaud, je m'arrêterai pour personne.

Elle se laissa glisser de son siège et s'accroupit contre la carrosserie.

— Laissez-moi m'en aller, le supplia-t-elle, je vous suis plus utile maintenant.

Il réfléchit puis décida de la garder encore un peu avec lui.

— Ferme-ça, dit-il, je veux plus t'entendre.

La route devint meilleure et il augmenta sa vitesse. Il traversa Fayetteville à une allure folle et reprit la direction du sud. Son réservoir était plein et il ne lui fallait qu'un peu de veine, pour échapper à ses poursuivants. Après quelques miles, il ralentit et descendit de voiture.

— Si tu bouges, je te troue la peau, dit-il.

Il alla au coffre arrière, l'ouvrit et prit sa mitrailleuse. Il faillit prendre également une des valises de Marie puis referma le coffre. Qu'elle aille au diable, il n'allait pas perdre du temps pour

elle. Il regarda un instant derrière lui dans la nuit, aperçut deux points lumineux, et comprit immédiatement. Une voiture arrivait à grande vitesse. Peut-être n'était-ce pas le F.B.I., mais prendre des risques était inutile.

Il revint à la voiture en courant et monta ; il plaça la mitrailleuse derrière sa tête sur le sommet du siège.

Il remit sa voiture en marche et conduisit à forte allure. La montre sur le tableau de bord marquait 2 h 30. D'une façon ou d'une autre, il lui fallait trouver une cachette avant l'aube. Il lui fallait aussi planquer la voiture et en trouver une autre. Il jeta un coup d'œil à Marie qui paraissait s'être endormie. Il fallait qu'il se débarrasse d'elle. Sa bouche se durcit. C'était dur pour elle mais elle devait disparaître. Les points lumineux ne s'étaient pas rapprochés, il pouvait les voir danser dans son rétroviseur, à peut-être trois ou quatre miles derrière lui. Peut-être pouvaient-ils voir ses propres phares. Il hésita puis étendit la main et les éteignit. La route sur laquelle il allait à toute allure disparut brusquement et instinctivement il leva le pied de dessus l'accélérateur. Il se pencha pour mieux voir dans l'obscurité. De cette façon, il n'augmenterait pas son allure mais il aurait l'avantage de ne pas être vu des agents fédéraux.

Il aperçut juste à temps un croisement en face de lui, et vira en freinant. La nouvelle route était très étroite et bordée de petits arbres. Il lança de nouveau sa voiture et reprit de la vitesse. Il y avait de fortes chances pour que ses poursuivants dépassent le chemin qu'il avait pris. Ils pense-



raient peut-être qu'il voulait regagner la route nationale qui coupait plus loin celle qu'il venait de quitter.

Il jeta un regard en arrière et sentit alors la voiture quitter la route. Instinctivement il appuya sur les freins mais c'était trop tard. La Chrysler alla heurter des arbres avec une telle violence qu'il s'écrasa presque la tête sur le pare-brise.

Marie s'éveilla avec un sursaut et poussa un petit cri. Raven se dégagea de la voiture abîmée, et jura tant qu'il pouvait. Il avait été très secoué et il titubait.

À travers les arbres, au milieu d'une colline, il aperçut les lumières de la voiture qui les poursuivait. Elle arrivait à toute vitesse. Il fit demi-tour et arracha Marie de la Chrysler.

— Pas un mot, dit-il en lui fourrant son revolver dans les côtes.

Elle se tenait près de lui, tremblant de la secousse et du froid; tous deux épièrent la voiture qui se rapprochait. Le faible bruit d'une sirène résonna dans la nuit.

Raven grinça des dents. C'était donc une voiture des agents fédéraux. Il attendit et retint son souffle à mesure que les lumières grandissaient. Avec un grondement et un mugissement la voiture dépassa la route qu'il avait prise et s'évanouit dans la nuit.

Raven se détendit. Il essuya la sueur qui coulait de son front.

— Viens, dit-il à Marie, faut qu'on marche un peu.

Elle prit lentement la direction de la voiture et

c'est alors qu'il comprit qu'il ne pouvait pas l'emmener plus loin. Il fallait la supprimer maintenant.

Il aperçut à la lumière de la lune son long corps blanc et de nouveau ses formes gracieuses excitèrent son désir. Abandonnant toute prudence, il la rejoignit en deux pas et la tourna vers lui.

Elle comprit ce qu'il allait faire et la peur lui coupa le souffle. Elle voulut résister et il fut surpris de sa force. Ils trébuchèrent sur le sol inégal et elle se mit brusquement à hurler.

Raven se dégagea et balança son poing, qui l'atteignit à la pommette. Elle tituba et tomba en criant toujours. Il s'agenouilla près d'elle, la clouant au sol.

— Ta gueule, fit-il en lui tordant méchamment les bras, encore un cri et je te tue.

Elle cessa de hurler mais continua à lutter. Elle se tordait sur elle-même, le repoussait et essayait de se libérer.

— Je vais te posséder, dit-il, ne bouge pas. Tu entends... salope, ne bouge pas.

Brusquement elle écarta ses bras et devint inerte. Une de ses mains toucha une lourde pierre et ses doigts se refermèrent dessus. Le poids du corps de Raven l'écrasait, elle essaya de détacher la pierre du sol.

Quelque chose lui arrivait.

— Non... non... non... dit-elle.

Mais une main lui agrippa la gorge et quand elle se sentit transpercée comme par une épée, elle balança son bras et le frappa sauvagement à la tempe.

## CHAPITRE XXI

*3 janvier - 23 h 45.*

Malgré la neige qui tombait à gros flocons, une foule nombreuse se pressait aux portes de la prison d'État.

Hogarty et Jay se frayèrent un chemin et montrèrent leurs passes aux gardiens. Ils étaient heureux d'entrer pour trouver un peu de chaleur.

— Pourquoi diable ces gars attendent-ils dehors, ça me dépasse, dit Jay.

Hogarty enleva son manteau.

— Ils espèrent voir le bourreau, dit-il. Ils ne le savent pas mais ils n'ont aucune chance. Il passe par une porte de côté.

Jay contemplait nerveusement la pièce nue.

— Je serai vachement content quand ce sera fini, dit-il, j'ai jamais aimé les exécutions.

Hogarty haussa les épaules.

— Voir crever une crapule pareille, dit-il, c'est un plaisir. Pour rien au monde je ne manquerais le spectacle.

— Ça fait un bout de temps, hein ? fit Jay. Tout au moins, c'est l'effet que ça me fait.

Hogarty fit signe que oui.

— Viens, je vais te présenter à Davies, je le connais très bien.

— Davies ? dit Jay en hésitant. Tu parles du bourreau ?

— Oui, c'est un type. Viens, je vais te présenter.

Jay sortit de la pièce avec lui. Un des gardiens fit signe à Hogarty.

— Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, mon vieux ? demanda-t-il.

— On va voir Davies, répondit Hogarty.

Le gardien leur indiqua le chemin.

La chambre des exécutions était de l'autre côté de la cour mais ils empruntèrent un couloir pour y aller et firent leur entrée par la porte du fond.

En entrant dans la petite chambre, Jay éprouva une légère déception. À part la chaise électrique, il n'y avait que quelques bancs de bois. Un homme grand et mince se tenait près d'elle et surveillait le travail d'un électricien.

Il releva la tête quand Hogarty traversa la pièce et son visage s'éclaira un peu quand il le reconnut. Ils échangèrent une poignée de main.

— C'est votre affaire, n'est-ce pas ? dit-il.

Hogarty fit signe que oui.

— Je voudrais vous présenter Ellinger, dit-il. Ellinger, voici Davies.

Jay lui serra la main.

— Ellinger est le premier gars qui a donné la chasse à Raven, expliqua Hogarty, il travaille avec nous maintenant.

— Une sacrée histoire, remarqua Davies en

mâchonnant le bout de sa moustache. Ça me fait quelque chose de lire le compte rendu dans les journaux. Vous savez, je suis content que ce soit moi qui l'envoie dans les choux. Jamais, je n'ai pensé qu'un gars méritait la chaise autant que ce type. Les filles qu'il a eues sous sa coupe ont passé de sales quarts d'heure.

— Elles se sont bien vengées. C'est la Leroy qui l'a eu. Nous l'avions paumé, quand on a entendu des coups de feu. On est arrivés et on l'a trouvée à moitié folle, complètement à poil qui tournait en rond et lui qui était par terre, absolument K.-O. C'est vrai, si elle n'avait pas tiré on serait passé sans rien voir.

Davies grommela en signe d'assentiment, puis se retourna vers la chaise électrique.

— Faut que je l'essaie, excusez-moi.

L'électricien lui tendit un tableau plein d'ampoules électriques. Il le mit entre les bras de la chaise et se dirigea vers la prise principale.

— Vous y connaissez quelque chose ? demanda-t-il.

Jay hocha négativement la tête.

— Voici la prise, elle est montée sur de l'huile, vous voyez ? C'est pour éviter les étincelles. C'est du 2 000 volts. Regardez.

Il tourna le bouton et les ampoules entre les bras de la chaise s'allumèrent.

— Ça veut dire que le courant passe, c'est le seul moyen de se rendre compte. O.K., Joe, dit-il à l'électricien, tu peux débrancher.

Il prit une petite valise et l'ouvrit.

— J'apporte toujours des électrodes à moi, dit-il.

Il sortit un casque de base-ball.

— C'est pour la tête. J'ai une électrode là, vous voyez, et le casque est doublé d'éponge. L'éponge est imbibée d'une solution salée, pour que ça ne brûle pas. Faut faire attention à tout ça, aux étincelles aussi. Des brûlures ou des étincelles, ça la foutrait mal, ça impressionnerait les témoins.

Il alla tremper l'éponge dans un seau.

— J'ai l'impression qu'on ferait mieux de s'asseoir, dit Hogarty à voix basse. Les témoins vont pas tarder à arriver.

Ils prirent place sur le dernier banc.

— Ça me donne mal au ventre, fit Jay.

Hogarty allait répondre, quand la porte s'ouvrit et des gens à la figure solennelle firent leur entrée. Il y eut un certain désordre au moment où ils choisirent leurs sièges.

— Bon Dieu de Bon Dieu ! fit brusquement Jay en désignant quelqu'un du regard.

Sadie Perminger venait d'entrer. Elle resta dans l'embrasure de la porte un instant, hésita puis se dirigea rapidement vers le premier banc où elle prit place.

Jay vit sa figure en un éclair. Elle avait une expression froide et amère. Elle portait une robe noire et un petit chapeau noir et blanc.

— Comment diable a-t-elle pu venir ? chuchota Jay.

— Raven l'a invitée. Tu sais que le condamné a le droit d'inviter une personne pour le voir mourir. Eh bien, c'est elle qu'il a choisie.

Jay le regarda.

— Peut-être qu'il a pensé qu'elle s'amuserait, dit Hogarty d'un ton sec.

Jay se retourna.

— Les voilà, dit-il.

Des pas réguliers faisaient résonner le corridor. La porte s'ouvrit et deux gardiens entrèrent précédant Raven. Le chapelain et le gouverneur de la prison suivaient.

Raven jeta un coup d'œil sur la pièce et marcha jusqu'à la chaise. Son visage était blanc comme le ventre d'un poisson, mais à part cela, il avait l'air très calme.

— C'est lui ? demanda-t-il en désignant Davies.

Davies alla à sa rencontre et lui tendit la main. Raven la regarda puis la lui serra.

— Je ferai vite, fiston, dit Davies à voix basse.

— Te presse pas, répondit Raven avec un petit ricanement. C'est tout le temps qui me reste.

Deux gardiens le conduisirent à la chaise où il s'assit.

Le gouverneur s'approcha de lui et lui chuchota quelque chose à l'oreille.

— Et comment que je vais parler ! fit Raven d'une voix dure.

Il promena lentement son regard sur chacun des visages qu'il avait en face de lui, jusqu'à ce que ses yeux rencontrent ceux de Sadie. Elle le regardait avec une haine implacable et froide et il sourit.

— Eh bien, dit-il en gardant les yeux fixés sur Sadie, en place pour mon dernier petit discours. J'en ai eu pour mon argent et je n'ai pas peur de

mourir. Vous savez tous ce qu'était mon racket. Si les gars comme vous ne voulaient pas de femmes, ça n'aurait pas été long. N'oubliez pas ça. Des crapules aussi moches que vous qui viennent me voir crever, elles sont aussi coupables que moi. Vous en aviez marre de vos femmes et vous vouliez une fille nouvelle, alors vous veniez me voir. Voilà tout. L'offre ne peut rejoindre la demande. Tant que vous aurez envie de filles nouvelles, le racket continuera, rien ne peut l'arrêter, en tout cas pas les flics. Moi mort, un autre prendra ma place, il y aura toujours une demande et faudra bien quelqu'un pour la satisfaire.

Il regarda encore une fois autour de lui et ses yeux rencontrèrent ceux de Davies.

— Vas-y, mon vieux, dit-il, fais-moi partir d'ici en vitesse. Ces couillons me donnent mal au cœur.

Pendant qu'il parlait, les gardiens l'avaient déjà attaché à la chaise. Davies fixa une électrode sur sa jambe et lui passa rapidement le casque de base-ball sur la tête.

Raven respira profondément.

— C'est moche de laisser mes trains, dit-il, mettez les gaz !

Davies s'était déjà approché de la manette. Il regarda le directeur qui fit un signe de tête. La manette tourna et les lumières s'assombrirent. On entendit un bruit sec et craquant et le sifflement du courant. Raven tomba en avant tirant sur les lanières. Quelques étincelles s'échappèrent de l'électrode fixée à sa jambe et du sommet du casque se dégagea une mince fumée grise.

Davies tourna la manette et Raven retomba



mollement dans la chaise, puis il la poussa encore une fois et Raven de nouveau se pencha en avant, pour retomber en arrière quand le courant fut coupé.

Jay s'aperçut qu'il tremblait. Il jeta un coup d'œil sur Hogarty qui, imperturbable, mâchonnait toujours.

Le docteur se précipita et ouvrit adroitement la chemise de Raven. Jay put le voir essuyer la sueur puis écouter avec son stéthoscope les battements du cœur.

Il se redressa.

— Je déclare que cet homme est mort, dit-il.

Les gardiens firent signe aux témoins de s'en aller. Comme ils sortaient, Sadie fit brusquement demi-tour. Son visage était encore convulsé de haine et elle avait l'air un peu folle. Avant que personne ait pu l'en empêcher, elle se jeta en avant et cracha à la figure de Raven.

Prologue	9
PREMIÈRE PARTIE	23
DEUXIÈME PARTIE	175

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE, *nouvelles*, Folio n° 2306.

*Dans la collection James Hadley Chase*

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1,  
Folio Policier n° 461.

EVA, n° 2, Folio Policier n° 463.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3, Folio Policier n° 462.

VIPÈRE AU SEIN, n° 4.

LA PETITE VERTU, n° 5.

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6.

AU SON DES FIFRELINS, n° 7.

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8.

IL FAIT CE QU'IL PEUT (Ne tirez pas sur le pianiste), n° 9.

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10.

POCHETTE SURPRISE, n° 11.

OFFICIEL !, n° 12.

LE DÉMONIAQUE (À tenir au frais), n° 13.

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14.

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15, Folio Poli-  
cier n° 491.

DANS LE CIRAGE !, n° 16.

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES, n° 17, Folio Policier n° 490.

GARCES DE FEMMES !, n° 18.

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19.

ET TOC !..., n° 20.

EN GALÈRE !, n° 21.

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22.

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,  
n° 23.

À PIEDS JOINTS, n° 24.

LE ZINC EN OR, n° 25.

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 26.

LE JOKER EN MAIN, n° 27.

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28.

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29.

ON REPIQUE AU JEU, n° 30.

C'EST LE BOUQUET!, n° 31.

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32.

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33.

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34.

QUI VIVRA, RIRA, n° 35.

ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36.

C'EST MA TOURNÉE, n° 37.

FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38.

DÉLIT DE FUITE, n° 39.

LE DENIER DU COLT, n° 40.

DU GÂTEAU!, n° 41.

L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42.

VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43.

COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44.

UN TUEUR PASSE, n° 45.

PARTIE FINE, n° 46.

UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47.

LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48.

C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49.

LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 50.

ÇA IRA MIEUX DEMAIN, n° 51.

*Composition Interligne*

*Impression Novoprint*

*le 12 novembre 2007*

*Dépôt légal : novembre 2007*

ISBN 978-2-07-034261-7/Imprimé en Espagne.